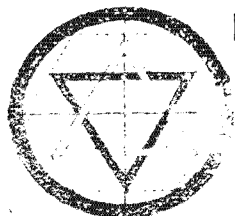


L'Initiation



Revue philosophique indépendante des Hautes Études

**Hypnotisme, Théosophie
Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

12^e VOLUME. — 4^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 10 (Juillet 1891)

PARTIE INITIATIQUE...	<i>La Tradition hébraïque</i>	Papus. (p. 1 à 13).
PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE...	<i>Les Etats profonds de l'Hypnose</i> (avec fig.)	A. de Rochas. (p. 13 à 34).
	<i>Force Psychique</i>	Lemerle (p. 34 à 41).
	<i>La Mort</i>	Dr Carl du Prel. (p. 41 à 51).
	<i>Découvertes chimiques des Alchimistes</i>	Philophotes. (p. 51 à 60).
PARTIE LITTÉRAIRE....	<i>Un Sorcier contemporain</i>	Stanislas de Guaita (p. 61 à 72).
	<i>La Vie d'un Mort</i> ..	Jules Lermina. (p. 72 à 78).
	<i>Le Héros</i> (poésie).....	Émile Michelet. (p. 79 à 81).

Pensée. — Correspondance. — Groupe indépendant d'études ésotériques. — *L'Initiation*. — Deux nouvelles publications. — Revue des revues. — Nouvelles diverses. — Errata. — Livres reçus. — Avis.

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts
PARIS

2521119

PROGRAMME

JUN 20 1905

Pierce fund

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'Initiation est l'organe principal de cette renaissance spiritua-
liste dont les efforts tendent :

Dans la Science à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'Initiation adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'Initiation étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'Initiation expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'Initiation paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà trois années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.



PARTIE INITIATIQUE

La Tradition Hébraïque⁽¹⁾

ET LA CLASSIFICATION DES OUVRAGES QUI S'Y RAPPORTENT

Celui qui, pour la première fois, aborde l'étude de la *Kabbale*, ne saurait trop être renseigné sur la place exacte qu'il faut attribuer aux ouvrages purement kabbalistiques, comme le *Sepher Jesirah* et le *Zohar*, par rapport aux autres traités se rapportant à la tradition hébraïque.

Ainsi l'on sait généralement qu'on trouve dans la *Kabbale* l'exposé des règles théoriques et pratiques de la Science Occulte ; mais on a peine à discerner le rapport existant entre le texte sacré proprement dit et la tradition ésotérique.

Tous ces embarras proviennent de la confusion qui s'établit dans l'esprit dès qu'il faut classer les immenses compilations hébraïques parvenues jusqu'à nous.

(1) Ce fragment est extrait d'une étude spéciale que Papus publie en tête de la *Kabbale*, tirage à part d'un chapitre du *Traité méthodique de Science Occulte* auquel diverses adjonctions, entre autres une bibliographie très étendue, ont été faites par l'auteur.

Nous allons faire nos efforts, dans l'exposé suivant, pour établir une classification aussi claire que possible des divers ouvrages ayant pour objectif de fixer la tradition orale.

Il n'existe pas, à notre connaissance du moins, un travail assez complet, résumant en un ou plusieurs tableaux les données techniques complétées par une sérieuse bibliographie.

On trouvera à la fin de notre étude la liste des ouvrages modernes dans lesquels nous avons puisé pour notre exposé et l'on pourra se rendre compte, en se reportant à ces ouvrages, de la difficulté que nous avons rencontrée dans cette tâche. C'est pourquoi nous ne sommes pas sûr d'avoir encore épuisé définitivement cette question et nous sommes tout prêt à reconnaître les fautes que nous pourrions avoir commises dans cet exposé, si quelqu'un de plus autorisé que nous veut bien nous les signaler.

*
**

Tous ceux qui sont un peu au courant des choses d'Israël savent qu'à côté de la Bible il a, sinon toujours, du moins depuis un temps très reculé, existé *une tradition* destinée à mettre à même certaine classe d'initiés d'expliquer et de comprendre la Loi (la Thorah).

Cette tradition, transmise presque uniquement par la voie orale pendant de longues années, portait sur plusieurs points différents.

1° Il y avait d'abord tout ce qui concernait le *corps matériel* de la Bible. De même que nous verrons au

moyen âge certaines corporations posséder des règles strictes et tenues cachées pour la construction des cathédrales, de même, la *construction* de chaque exemplaire de la Bible hébraïque était soumise à des règles fixes, constituant une partie de la tradition ;

2° Il y avait de plus tout ce qui concernait l'*esprit* du texte sacré. Les commentaires et les interprétations portaient sur deux grandes parties : d'un côté la Loi, l'ensemble des règles qui déterminent les rapports sociaux des membres d'Israël entre eux, entre les voisins et entre la Divinité ; d'un autre côté la DOCTRINE SECRÈTE, l'ensemble des connaissances théoriques et pratiques grâce auxquelles on pouvait connaître les rapports de Dieu, de l'Homme et de l'Univers.

Corps du texte sacré, partie législative de ce texte et partie doctrinale, telles sont les trois grandes divisions qui font de la tradition ésotérique un tout complet formé de corps, de vie et d'esprit.

..

Lorsque, suivant le commentaire placé en tête du *Sepher Jesirah* « vu le mauvais état des affaires d'Israël » il fallut se décider à écrire les divers points de cette tradition orale, plusieurs grands ouvrages prirent naissance, destinés à transmettre chacun une partie de la tradition.

Si l'on a bien compris ce qui précède, il sera on ne peut plus facile d'établir une classification claire de ces ouvrages.

Tout ce qui avait rapport *au corps* du texte, les règles concernant la manière de lire et d'écrire la

Thorah (la Loi) les considérations spéciales sur le sens mystique des caractères sacrés, tout cela fut fixé dans la MASSORA (ou Mashore).

Les commentaires *traditionnels* sur la partie législative de la Thorah formèrent la MISHNA et les additions faites *ultérieurement* à ces commentaires (correspondant à notre jurisprudence actuelle) formèrent la GEMURAH (ou Gemmare). La réunion de ces deux fractions de la partie législative en un seul tout forme le TALMUD. Voilà pour la partie législative.

La Doctrine secrète comprenait deux divisions, la théorie et la pratique, échelonnées en trois degrés: un degré historique, un degré social, un degré mystique.

L'ensemble des connaissances renfermées dans ces deux divisions constitue la KABBALE proprement dite.

La partie théorique *seule* de la Kabbale a été fixée par l'écriture et surtout par l'impression. Cette partie théorique comprend deux études: 1° celle de la *création* et de ses lois mystérieuses (BERESCHIT), résumée dans le *Sepher Jesirah*; 2° celle, plus métaphysique, de l'*essence divine* et de ses modes de manifestation, ce que les kabbalistes appellent le *Char céleste* (MERCABA), résumée dans le *Zohar*.

La partie pratique de la Kabbale est à peine indiquée dans quelques manuscrits épars dans nos grandes collections. A Paris, la Bibliothèque Nationale en possède un des plus beaux dont l'origine est attribuée à Salomon. Ces manuscrits, généralement connus sous le nom de *clavicules*, ont servi de base à tous les vieux grimoires qui courent les campagnes

(*Grand et Petit Albert, Dragon rouge et Enchiridion*)
ou à ceux qui poussent les prêtres à l'aliénation mentale par la sorcellerie (*Grimoire d'Honorius*).

Nous allons entrer dans quelques détails au sujet de chacun des ouvrages dont nous venons de parler ; mais auparavant, résumons ce qui précède en un tableau qui permettra de tout embrasser d'un coup d'œil.

TRADITIONS
diverses
se rapportant
à la
THORAH

Traditions se rapportant à la partie MATÉRIELLE du texte. (Fixation du texte.)	Parole. — Ecriture. — Manière de lire, manière d'écrire le texte. Quelques sens mystiques des caractères sacrés.		MASSORA.	
	Corps.			
Traditions se rapportant à la partie SPIRITUELLE du texte sacré. (Explication du texte.)	Partie législative. LA LOI. Règles diverses. Coutumes. Cérémonies. Vie civile. Vie.	Tradition primitive de Moïse et des grands prophètes. Commentaires de cette tradition. (Jurisprudence.)	MISHNÁ. GÉMURAH.	TALMUD (Code général de LA LOI.)
	Partie religieuse et philosophique. LA DOCTRINE SECRÈTE. Esotérisme de la Bible. Ame.	<i>Bereschit.</i> Génération, constitution mystique et rapports des 3 mondes. <i>Mercavah.</i> Etude mystique du monde divin et de ses rapports. <i>Hiéroglyphisme synthétique.</i> Evolution. — Division. Transposition mystique des lettres et des nombres. <i>Manuscrits magiques</i> attribués à Salomon. (<i>Magie pratique.</i>)	SEPHER. JEZIRAH. ZOHAR. TAROT.	
				CLAVICULES. (Schemhem amphorah.)

Nous pourrions maintenant aborder avec plus de détails chacun de ces recueils pour bien déterminer leur caractère.

MASHORE. — La mashore forme le *corps* de la tradition ; elle traite de tout ce qui a rapport à la partie matérielle de la *Thorah*.

La *M'sorah* consiste en deux points principaux :

« 1° Elle enseigne la manière de lire les passages douteux à l'aide des points et voyelles, d'assembler et de prononcer les mots et les phrases au moyen des accents.

« 2° Elle s'étend sur les consonnes comme sur la partie extérieure et matérielle de la Bible, et donne un registre des hiéroglyphes exprimés par la forme plastique de la *Thorah*, tels que la division des livres, des chapitres, des versets, la figure des lettres, etc., sans néanmoins expliquer le sens de ces hiéroglyphes (1). »

Les occultistes qui se sont occupés spécialement de la Kabbale comme Saint-Yves d'Alveydre (2), Fabre D'Olivet (3), Claude de Saint-Martin (4) prétendent que la *mashore*, ensemble de formules tout exotériques est destinée à enlever à la langue hébraïque tout ce qui peut mettre sur la voie du sens secret de la *Thorah*.

* *

Bibliographie. On divise souvent la Mashore en

(1) *Molitor*, p. 249.

(2) Voici en quoi consista la réforme pédagogique et primaire d'Esdras : il changea les caractères primitifs de Moïse pour ceux des prêtres chaldéens avec la notation à l'assyrienne qui constitue la première mashore. (*Mission des Juifs*, p. 646.)

(3) *La Langue hébraïque restituée*.

(4) *Le Crocodile* (œuvres diverses).

grande et petite. La *Bible rabbinique* a été imprimée pour la première fois chez Daniel Bomberg, imprimeur à Venise (1525), puis à Amsterdam (1724-1727).

MISCHNA (1). — La Mischna comprend six sections (*sedarim*) qui se divisent en soixante paragraphes ou traités (*M'sachoth*); chacun de ces traités se subdivise de nouveau en chapitres (*Perakim*).

Nous donnons ici un aperçu de la Mischna, afin que le lecteur puisse avoir une idée de son contenu (2).

LA MISCHNA

PREMIÈRE SECTION

Des semences, comprenant onze chapitres.

1° De la prière et de la bénédiction journalière; 2° du coin de champ appartenant au pauvre; 3° des fruits dont on refuse la dîme, comment il faut en user; 4° des hétérogènes ou des animaux qui ne doivent pas être accouplés; des semences qu'on ne doit point mêler ensemble dans la terre; des fils qu'on ne peut tisser ensemble; 5° des rapports de l'année sabbatique; 6° des présents faits au prêtre; 7° de la dîme des lévites; 8° de la seconde dîme que doit fournir le propriétaire à Jérusalem; 9° des cuisines des prêtres; 10° de la défense de manger des fruits d'un arbre pen-

(1) Outre la Bible, les juifs orthodoxes reconnaissent encore des traductions qui obtiennent de leur part le même respect que les préceptes du Pentateuque.

D'abord transmises de bouche en bouche et dispersées de toutes parts ensuite recueillies et rédigées par Judas le Saint sous le nom de Mischna, puis enfin prodigieusement augmentées et développées par les auteurs du Talmud, elles ne laissent plus aujourd'hui la moindre part à la raison et à la liberté. (Ad. Franck, *op. cit.*)

(2) Molit., *op. cit.*, p. 17.

dant les trois premières années; 11° des prémices, des fruits qu'on doit apporter dans le temple.

2° SECTION.

Des jours de fête, comprenant douze chapitres.

1° Du rapport du sabbat; 2° des biens sociaux, c'est-à-dire que toute la ville est considérée comme une seule maison; 3° de la fête de Pâques; 4° du sicle que chacun est obligé de donner annuellement à l'église; 5° des fonctions aux fêtes propitiatoires; 6° de la fête des tabernacles; 7° des différents mets défendus aux jours de fête; 8° du jour de nouvel an; 9° des différents jours d'abstinence; 10° De la lecture du livre d'*Esther*; 11° des demi-jours de fête; 12° du sacrifice annuel; des trois apparitions à Jérusalem.

3° SECTION.

Des contrats de mariage et du divorce, comprenant sept chapitres.

1° De la permission de la défense d'épouser la femme de son frère; 2° du contrat de mariage; 3° des fiançailles; 4° de la manière de divorcer; 5° des vœux; 6° des personnes consacrées à Dieu; 7° des femmes soupçonnées d'adultère.

4° SECTION.

Des dommages causés comprenant dix parties.

1° Des droits pour les dommages; 2° des droits sur les objets trouvés, prêtés, mis en dépôt; 3° de la vente, de l'achat, de l'héritage, de la caution et d'autres rap-

ports sociaux; 4° de la juridiction en général et des punitions; 5° des quarante coups moins un; 6° des serments; 7° des conclusions générales, du droit et des témoignages; 8° ce que doit faire le juge si par erreur il a porté un faux jugement; 9° de l'idolâtrie et du commerce avec les païens; 10° proverbes moraux.

5° SECTION.

Des offrandes sacrées, comprenant onze parties.

1° Des offrandes; 2° de l'offrande de farine; 3° des premiers nés; 4° de l'immolation des animaux sains ou malades; 5° de la taxe des choses consacrées à Dieu et de son paiement; 6° de l'échange de l'offrande; 7° violation des choses sacrées; 8° des 36 péchés à cause desquels a lieu la peine d'extermination; 9° de l'offrande journalière; 10° de la construction du temple; 11° des colombes et des tourterelles.

6° SECTION.

Des purifications, comprenant douze parties.

1° Des meubles et de leur purification; 2° de la tente où se trouve la mort; 3° de la lèpre; 4° des cendres de la vache de purification; 5° des différentes purifications; 6° des bains pour la purification; 7° des menstrues; 8° qu'on ne doit rien manger d'impur à moins qu'on n'ait répandu dessus quelque chose de liquide; 9° du flux séminal; 10° celui qui a pris un bain est encore impur jusqu'au coucher du soleil; 11° du lavement des mains; 12° comment la queue du fruit le rend impur.

GEMURAH. — La Gemurah forme un véritable recueil de *jurisprudence* basé sur la Mishna. La réunion de la Mishna et de la Gemurah forme le *Talmud*.

A propos de ces deux recueils je rencontre avec le plus grand plaisir l'occasion de signaler un travail tout personnel et d'une grande valeur de l'auteur de la *Mission des Juifs* : c'est l'histoire des divers éléments de la tradition à propos du *Talmud* (p. 650 et suiv.) Voici un extrait de cette histoire :

« L'encombrement de littérature casuistique et scolastique, qui depuis le retour de l'exil remplaça la puissante intellectualité des prophètes, et continua à se multiplier après la destruction du troisième temple, pendant dix siècles, est généralement comprise sous le nom de *Midrash*, commentaire.

« Les deux principales routes de cette forêt de papier s'appellent *Hallahah*, l'allure ou règle de la marche; *Haggadah*, l'On-dit ou la Légende.

« C'est dans ce dernier chapitre que les communautés ésotériques ont laissé transpirer un peu de leur science : Kabbale, Shemata.

« Les premiers recueils de l'*Hallahah* sont un mélange inextricable de droit civil et de droit canon, de politique nationale et de méthodisme individuel, de lois divines et humaines, enchevêtrées et se ramifiant dans des détails infinis.

« Cette œuvre, d'ailleurs intéressante à consulter à bien des points de vue, évoque les noms fameux d'Hillel, d'Akiba et de Simon B. Gamaliel.

« Mais la rédaction finale est due à Juda Hamassi en 220 ap. J.-C.

« Elle forme la *Mishnah*, de *Shana*, apprendre; et ses suppléments sont connus sous le nom de *Toseftahs*. les *Boraïthas*.

« Les rédacteurs de la période mishnaïque, après les Soferim d'Esdras, sont les Tannim, auxquels succédèrent les Amoraïm.

« Les controverses et les développements de la *Mishnah* par ces derniers forment la *Gemurah* ou le complément.

« Elle eut deux rédactions : celle de Palestine ou de Jérusalem, au milieu du iv^e siècle; et celle de Babylone, au v^e siècle ap. J.-C.

« La *Mishnah* et la *Gemurah* réunies sont connues sous le nom de TALMUD, continuation et conclusion de la réforme primaire d'Esdras. »

LE TALMUD. — D'après ce qui précède, on voit que le Talmud est formé par la réunion des deux principaux recueils se rapportant à la partie *législative* de la Thorah.

Le Talmud constitue donc la *Vie* même de la tradition condensée en plusieurs traités. Outre les deux recueils que nous avons cités (*Mischna* et *Gemurah*), le Talmud contient, si l'on s'en réfère à d'autres auteurs que Molitor, l'ensemble d'une nouvelle série de commentaires (*Medrashim*) et d'autres adjonctions (*Tosiftha*).

En somme voici la nomenclature des recueils dont la réunion forme le Talmud :

<i>Mishna</i>	}	TALMUD
<i>Gemurah</i>		
<i>Medrashim</i>		
<i>Tosiftha</i>		

Le lecteur curieux de nouveaux développements pourra consulter avec fruit la *Philosophie de la tradition*, de Molitor, et surtout la *Mission des Juifs*, de Saint-Yves (p. 653 et suiv.) Ce dernier ouvrage contient une histoire fort bien faite des vicissitudes du Talmud à travers les âges. Nous pouvons maintenant aborder l'étude de la partie supérieure de la tradition.

PAPUS.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

LES ÉTATS PROFONDS DE L'HYPNOSE

ET

LES LOCALISATIONS CÉRÉBRALES (1)

CHAPITRE PREMIER

LES ÉTATS PROFONDS DE L'HYPNOSE

§ 1^{er}

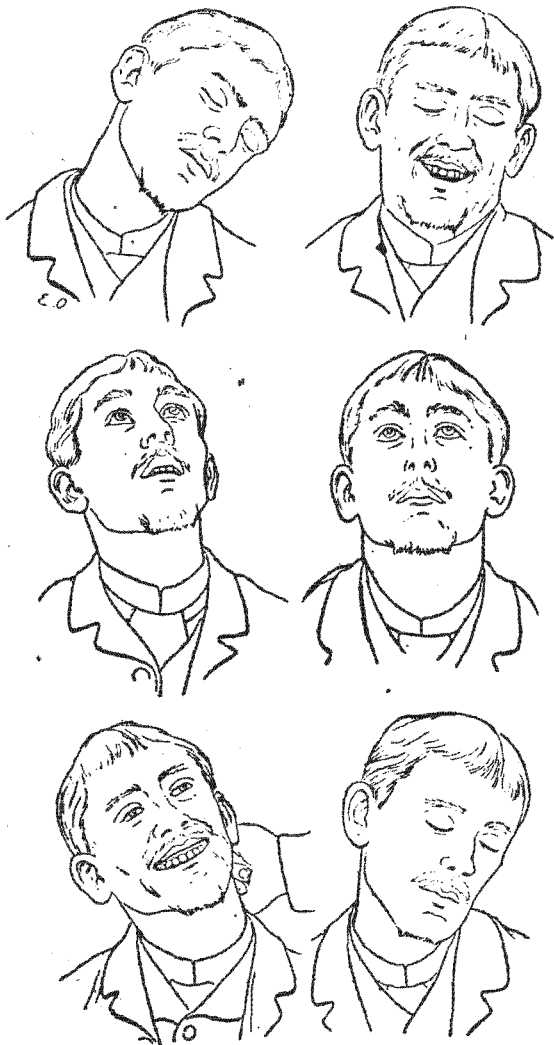
Les trois états de l'hypnose décrits par M. Charcot sont devenus classiques, malgré l'école de Nancy, qui, ou bien n'a point opéré sur des sujets assez sensibles, ou bien n'a point pris toutes les précautions nécessaires pour constater des phénomènes qu'elle n'avait point découverts la première.

Ces états sont : la léthargie, la catalepsie et le somnambulisme. Je ne reviendrai point sur leurs caractéristiques.

(1) Ayant eu l'occasion de vérifier par nous-même à l'hôpital de la Charité la plupart des expériences décrites par M. de Rochas dans deux articles parus l'un dans la *Revue d'hypnotisme* en 1888, l'autre dans le *Cosmos* en 1887, nous avons prié le savant colonel de vouloir bien nous donner l'autorisation de reproduire ces deux articles, ce qu'il a fait avec une bonne grâce dont nous sommes heureux de le remercier ici. Du reste les notes inédites qu'il a ajoutées font de cette publication une œuvre toute nouvelle.

(N. D. L. D.)

Voir l'article : *Les Etats profonds de l'hypnose*
(p. 14 à 34).



tères spécifiques et je me bornerai à faire remarquer que les médecins de la Salpêtrière semblent ne pas être allés plus loin que l'état somnambulique, puisqu'ils n'ont jamais signalé d'autres phases que certains états secondaires reliant les étapes principales que nous venons de nommer.

Cela provient sans doute de ce que ces expérimentateurs, redoutant un rapprochement entre leurs recherches et les pratiques des magnétiseurs, se sont bornés à produire l'hypnose, soit avec des agents très faibles, comme un bruit subit, la pression des globes oculaires ou du vertex, soit par des procédés dont l'effet s'arrête dès qu'un premier résultat s'est produit : telle est, par exemple, la fixation du regard, qui cesse d'agir aussitôt que les sujets ont les yeux fermés.

Suivant que ces sujets sont plus ou moins sensibles, on semble arriver d'emblée à une phase ou à une autre de ce que l'on appelle l'état hypnotique, et cela en quelques secondes.

Les magnétiseurs agissent d'une toute autre façon. A l'aide de *passes*, ils prolongent leur action sur le sujet pendant un quart d'heure, une demi-heure et quelquefois plus ; ils ne se préoccupent nullement de ce qui peut se produire au début, et ils ne s'arrêtent que lorsqu'ils ont reconnu, à l'aide de certains signes extérieurs, que le sujet a atteint le degré de *lucidité* qu'ils cherchent à obtenir (1).

(1) En outre ils avaient, pour former leurs sujets, une patience inconnue aux hypnotiseurs habitués à produire d'emblée les phénomènes de suggestion, de catalepsie, etc. ; ils n'appelaient *somnambules* que ceux qui étaient déjà parvenus à l'état que j'ai appelé *état de rapport* et dont on trouvera plus loin les caractères.

* Il est rare, dit Charpignon (*Phys. du magn.*) qu'à la première

Les uns et les autres s'imaginent n'avoir rien de commun. C'est une erreur. J'ai prié un magnétiseur d'agir sur son sujet suivant sa méthode ordinaire, à l'aide de laquelle il mettait une vingtaine de minutes pour obtenir la vue avec les yeux fermés, et je l'ai arrêté à diverses reprises pour essayer de déterminer les caractères du sommeil au moment de la pause.

Je suis parvenu à constater ainsi que le sujet passait par tous les états que j'ai décrits dans mon livre sur *les Forces non définies*, à savoir :

- 1^o Etat de crédulité ;
- 2^o Léthargie (1) ;

séance on obtienne le somnambulisme, encore moins la lucidité, car il peut y avoir somnambulisme sans que pour cela il y ait clairvoyance.

« La magnétisation répétée plusieurs jours de suite, à la même heure s'il est possible, est nécessaire, parce qu'il est une loi du système nerveux qui le porte à répéter périodiquement les sensations qui l'on affecté et qu'alors l'organisme a déjà fait seul une partie de l'action exercée la veille par la magnétisation. Cette remarque a soulevé l'objection de l'imagination ; mais il suffit pour l'éloigner, de rappeler que les phénomènes nerveux provoqués par la magnétisation se produisent sur des gens dormant du sommeil ordinaire, sur des enfants à la mamelle, sur des personnes non prévenues, et dans des circonstances tout à fait différentes de celles où on les magnétise.

« La répétition des magnétisations est quelquefois très longue avant d'amener le somnambulisme ; elle peut durer des semaines, des mois, et à la fin couronner de succès la patience du magnétiseur. D'autres fois où l'on espère beaucoup d'un être cataleptique et d'isolement complet, on attend en vain pendant des mois entiers sans obtenir plus au dernier jour qu'au premier. Pour nous, quand la cinquième magnétisation ne nous a rien donné d'apparent du côté du système nerveux, nous cessons d'espérer aucun phénomène ; quand à la trentième, un sommeil magnétique avec isolement n'est pas devenu somnambulisme nous ne l'attendons plus. Une fois pourtant nous avons eu une somnambule très lucide à la cinquantième séance. »

(1) J'accepte le terme consacré de *léthargie* pour désigner un état dans lequel le sujet présente une apparence de prostration beaucoup plus accentuée que dans les états voisins. Cet état ou ces états (car il y en a toute une série) sont assez difficiles à définir : il est certain que l'ouïe n'est pas abolie ; la parole ne l'est pas toujours ; la vue n'existe pas plus que dans beaucoup d'autres phases de l'hypnose. Quand il est en léthargie, le sujet paraît insensible, ses membres retombent inertes, sa tête s'incline sur les épaules ; quand il en sort, il redresse au contraire la tête et respire fortement deux ou trois fois. Les figures 1 et 6 représentent Benoist dans la léthargie qui précède l'état de rapport et dans celle qui la suit ; la figure 2 le montre au moment où il entre dans l'état de rapport.

- 3° Catalepsie ;
- 4° Léthargie ;
- 5° Somnambulisme ;
- 6° Léthargie ;
- 7° Etat de rapport ;
- 8° Léthargie ;

Après cette dernière phase, la magnétisation a duré encore une dizaine de minutes, mais il me fut impossible de constater de nouveaux changements d'états, parce que j'ignorais alors les phénomènes qu'il fallait provoquer pour les caractériser.

J'ai repris, depuis, cette étude et je suis arrivé à des résultats assez concordants pour qu'on puisse, au moins provisoirement, formuler une loi.

Je vais d'abord décrire ce qui se passe avec celui des sujets sur lequel j'ai expérimenté le plus souvent et qui peut être considéré comme un type par la régularité absolue des manifestations.

J'indiquerai ensuite les variantes rencontrées chez les autres sensitifs.

Benoist a dix-neuf ans; c'est un garçon fort intelligent, bien portant et très sensible à la polarité (1). Depuis trois ans, il se prête à mes recherches et je connais assez son organisme pour éviter la plupart des causes d'erreur.

L'agent employé pour doser l'hypnose, dans le cas qui nous occupe, a été l'application de la main sur le

(1) Il y a des sujets facilement hypnotisables qui ne sont point sensibles à la polarité. J'appelle *sensible à la polarité* une personne sur laquelle je produis des effets déterminés par l'application de certains agents, notamment des agents électriques, suivant des lois exposées par MM. Décle et Chazarain, ainsi que dans mon livre sur *les Forces nouvelles définies*.

sommet de la tête, de manière à agir à la fois par polarité sur les deux hémisphères cérébraux.

En imposant la main droite sur le front, je détermine en premier lieu l'état de crédulité, puis l'état léthargique caractérisé par la contractibilité musculaire, l'état cataleptique avec ses deux phases de rigidité et d'imitation automatique, un deuxième état léthargique sans contractibilité musculaire, et enfin le somnambulisme.

Après cela, nous entrons dans la période non encore étudiée par les écoles modernes avec un troisième état de léthargie. Cette léthargie (fig. 1) paraît n'être autre chose que le *sommeil ordinaire* (1); car si je surprends le sujet dans ce sommeil et que je diminue l'hypnose par l'application de la main gauche sur la tête, je ramène l'état somnambulique; si au contraire j'emploie la main droite, je détermine l'état suivant que j'appelle l'état de rapport. Dans cette phase léthargique, la contractibilité neuro-musculaire existe à peu près au même degré que dans l'état normal.

ÉTAT DE RAPPORT

Le sujet n'est en *rappor*t qu'avec le magnétiseur, *quel qu'il soit* (2); cet état, comme la catalepsie, présente deux phases.

(1) Comme dans le sommeil ordinaire, on trouve le rêve avec manifestation parlée. — Je n'ai du reste pu constater l'identification de cette phase léthargique avec le sommeil ordinaire que sur un seul sujet, Benoist.

(2) Si l'on a poussé jusqu'à cet état le sujet en le chargeant d'électricité au moyen, soit d'une machine statique, soit d'une pile, soit d'un aimant,

Dans la première, le sujet perçoit encore les sensations provenant d'autres agents que le magnétiseur, mais ces sensations, de quelque nature qu'elles soient, lui paraissent également désagréables, notamment celles qui proviennent du contact des animaux. Interrogé sur la nature de la souffrance qu'il exprime, quand il touche un chien par exemple, Benoist répond que ce qu'il touche n'est pas organisé comme lui, et que cela lui cause un bouleversement par tout le corps.

Dans la seconde phase, le sujet ne perçoit plus que le magnétiseur. Si celui-ci joue du piano, Benoist l'entend ; mais Benoist n'entend plus le son de l'instrument si c'est une autre personne qui en touche ; pour qu'il l'entende dans ce cas, il suffit que le magnétiseur place ses doigts contre l'oreille du sujet de telle manière que le son passe par les doigts avant d'arriver à l'oreille.

D'une façon générale, le sujet ne perçoit aucun objet, à moins qu'il ne soit en contact avec le magné-

il ne perçoit plus que la personne en contact avec l'agent qu'a produit l'hypnose.

Pour des sujets très sensibles à la polarité, on peut arriver à pousser jusqu'à l'état de rapport une partie positive de leur corps (par exemple) par le simple contact prolongé de cette partie avec un objet d'or ou avec un brillant. Alors la partie hypnotisée ne perçoit plus que l'objet qui a agi sur elle ou un objet de même nature ; elle ne sentira pas la piqûre faite avec une épingle de cuivre ou le frottement exercé avec un morceau de cristal. On aura ainsi constitué, pour quelques instants, une véritable *Pierre de touche organique*.

Cette faculté de porter isolément à l'état de rapport telle ou telle partie de corps du sujet peut produire le phénomène singulier du *Rapport multiple*.

Voici Benoist qui a été mis en état de rapport par M. A... au moyen du procédé ordinaire (la main droite sur la tête) ; il n'entend plus que lui. — Alors M. B... lui applique, par exemple, la main dans le dos ; au bout de quelques instants, le sujet éprouve de la lourdeur, du malaise à la partie touchée, commence par entendre, puis entend tout à fait M. B... mais seulement quand celui-ci le touche ou lui parle dans le dos. Il con-

tiseur (1) ; le regard de ce dernier peut être suffisant pour établir le contact, et c'est probablement ce qui explique, dans la plupart des cas, comment les anciens magnétiseurs trouvaient que leurs sujets étaient naturellement en rapport avec certaines personnes et non avec d'autres.

Toute excitation cutanée (piqûre, pincement, etc.), produite par le magnétiseur ou par un objet en contact avec lui, est agréable au magnétisé, à moins qu'elle ne provoque une douleur trop violente ; cette même excitation, produite par une personne non en rapport, n'est pas perçue, à moins aussi qu'elle ne soit trop forte (2).

tinue à entendre M. A... sauf quand M. A... lui parle dans le dos qui est en rapport avec M. B... — Si M. C... lui applique alors la main sur le côté, il se produit une troisième suite en état de rapport partielle, analogue à la précédente, etc.

Quand le sujet est réveillé par l'opérateur A..., il ressent de la gêne dans les parties touchées par B... et C... qui ne vibrent plus comme le reste du corps ; quelques frictions font tout disparaître.

Le phénomène que nous venons de décrire est analogue à celui de la *personnalité multiple* qu'on peut donner dans les premiers états de l'hypnose, alors que le sujet est très suggestible.

On a étudié déjà le phénomène de la double personnalité l'une à droite, l'autre à gauche. David, un des sujets connus de la Charité, m'en a fourni un exemple piquant : j'avais donné à sa partie droite la personnalité de M^{lle} X..., un autre sujet, et à sa partie gauche, celle de M. Y..., son protecteur. David, qui les connaissait personnellement tous les deux, nous fit assister à une querelle de ménage du plus haut comique où les injures et les coups pleuvaient d'un côté et de l'autre. Avec isoïst j'ai pu obtenir trois personnalités, une A... à droite, l'autre B... à gauche et la troisième C... au milieu du corps ; le dialogue a pu s'engager entre les trois individus qui s'étaient ainsi constitués avec leur caractère propre ; chaque partie répond à l'appel de son nom, M. C... parle du milieu des lèvres, M. A... du côté droit de la bouche, M. B... du côté gauche ; quand A... veut toucher C..., il touche le milieu du corps, etc.

L'expérience est fatigante, mais elle a de l'importance en ce qu'elle détruit l'explication de la double personnalité par une suggestion s'appliquant l'une au lobe droit, l'autre au lobe gauche du cerveau.

(1) Le sujet voit généralement la personne du magnétiseur comme suspendue dans le vide ou sur un fond grisâtre.

(2) Quand le sujet, sensible à la polarité, peut se pousser lui-même jusqu'à l'état de rapport par l'imposition sur la tête de sa main droite, il manifeste de l'inquiétude, du malaise, dans la première phase, sous l'influence des regards des spectateurs qu'il perçoit encore un peu. Si on se met en rapport avec lui, en le touchant, il manifeste *pour lui-même* cette affection exclusive qu'a toujours le sujet pour celui qui l'a magnétisé.

Un caractère commun aux deux phases de l'état de rapport est un sentiment de béatitude (fig. 2) extrêmement caractérisé, manifesté par la plupart des sujets qui résistent presque toujours si on veut les réveiller ou les endormir davantage.

Dans l'état de rapport, les phénomènes psychiques provoqués par des pressions sur différents points du crâne, et que je décrirai plus loin, se produisent avec une très grande intensité. La figure 3 montre l'extase avec vision religieuse obtenue par la pression sur le milieu du front. Dans la figure 4, Benoist est représenté au moment où il éprouve un accès de contrition sous l'influence des paroles qu'il croit entendre; ses yeux sont remplis de larmes, et si on lui demande ce qu'il éprouve, il répond que la sainte Vierge lui fait des reproches. Enfin, dans la figure 5, la vision a complètement changé de nature sous la simple influence de la pression du point n° 18, correspondant aux idées érotiques. Les yeux s'ouvrent généralement par suite du renversement de la tête en arrière; le sujet objective ses visions à l'extérieur, car il écarte vivement la main du magnétiseur quand celui-ci la lui place devant la figure, comme un écran entre les yeux et l'apparition.

Quand le sujet n'a pas naturellement les yeux ouverts dans cet état, il suffit de lui ordonner de les ouvrir pour qu'il les ouvre. Il voit alors plus ou moins distinctement le *fluide* qui s'échappe des yeux, des doigts, des narines, des oreilles du magnétiseur ou des personnes avec lesquelles on le met en rapport. Ce fluide se présente, d'ordinaire, sous la forme d'effluves bleues du côté gauche et rouges du côté

droit ; il paraît également, pour le sujet, sortir des aimants, des cristaux, etc. Je ne fais qu'indiquer ici un sujet d'études sur lequel j'ai porté mon attention depuis plusieurs années et que je traiterai dans un ouvrage spécial.

Benoist qui, dans les premiers états de l'hypnose, est sensible, dans des conditions mal déterminées encore, à l'action des médicaments qu'on se borne à approcher de lui, possède cette faculté d'une façon beaucoup plus constante dans l'état de rapport pourvu que ce soit la personne qui l'a endormi qui tienne la substance. L'ipéca lui a donné l'envie de vomir ; l'essence de laurier-cerise contenue dans un flacon bouché à l'émeri près de sa nuque a provoqué l'extase. Dans les mêmes conditions, l'essence de valériane lui a causé d'abord de l'inquiétude ; il se sentait transformé, avait envie de faire quelque chose dont il ne se rappelait pas le nom, puis faisait mine de griffer en soufflant comme un chat.

Quand on pousse l'hypnose plus loin que l'état de rapport, on amène une nouvelle léthargie (fig. 6), où la contractibilité neuro-musculaire est suspendue et où le pouls est sensiblement ralenti ; puis vient l'état de sympathie au contact.

ÉTAT DE SYMPATHIE AU CONTACT

Le sujet continue à n'être en rapport qu'avec le magnétiseur et les personnes que touche celui-ci ; mais ce qui différencie cet état du précédent, c'est qu'il suffit que le magnétiseur éprouve une douleur pour que le sujet en contact avec lui la perçoive.

Si moi, magnétiseur, je tiens la main de Benoist et qu'une tierce personne me pique, me pince ou me tire les cheveux, Benoist perçoit les mêmes sensations que moi et aux mêmes points. Si j'endure une souffrance ou même une simple gêne par suite d'une maladie, Benoist la perçoit également ; ce phénomène cesse dès que le contact n'a plus lieu.

Si je me contente de mettre la main de Benoist en contact avec celle d'un autre individu et que j'établisse le rapport en laissant ma propre main en contact avec les deux autres, Benoist ne perçoit point les piqûres ou pincements qu'on fait éprouver à ce tiers, et qui sont trop légères pour modifier l'état de son organisme, mais il ressent les symptômes des maladies et des infirmités. C'est ainsi qu'il a éprouvé la migraine au contact d'une dame qui avait la migraine, qu'il est devenu dur d'oreille au contact d'un officier affligé de cette infirmité, qu'il n'a plus pu parler quand on l'a mis en rapport avec un enfant paralysé de la langue et qu'on avait amené pendant son sommeil, qu'il a éprouvé une cuisson au col de la vessie en touchant un monsieur souffrant d'une cystite chronique.

J'ai essayé plusieurs fois de lui faire ressentir la maladie d'une personne absente, en lui faisant toucher un objet ayant appartenu à cette personne ; je n'ai jamais réussi. Il a palpé l'objet avec attention, mais constamment il m'a répondu qu'il n'éprouvait rien de particulier.

Il ne voit plus les effluves qu'il apercevait dans l'état de rapport.

Après l'état de sympathie au contact vient encore

une période de léthargie dont le sujet sort en état de lucidité.

ÉTAT DE LUCIDITÉ

Le sujet, qui continue à percevoir les sensations des personnes avec lesquelles on le met en rapport, ne voit pas davantage que dans l'état précédent les effluves extérieures, mais a acquis une propriété nouvelle. Il voit les organes intérieurs et ceux des personnes avec lesquelles il est en rapport.

Il les décrit avec les termes qui lui sont familiers à l'état de veille, surtout quand ces organes sont malades. Interrogé pourquoi il voit mieux ceux-là que les autres, il répond que c'est parce que la souffrance ou la perturbation qu'il éprouve par sympathie concentre sur eux son attention. Il faut que les organes soient assez enfoncés dans le corps pour qu'il la perçoive ; ainsi il ne voit le tube digestif que jusqu'au cou et il ne voit pas l'intérieur de la bouche. Il voit vibrer les cellules cérébrales sous l'influence de la pensée et il les compare à des étoiles qui se dilatent et se contractent successivement.

Quand on lui fait toucher une personne et qu'on la prie de l'examiner, il compare ce qu'il voit chez cette personne avec ce qu'il voit dans son propre corps. Par exemple, pour l'officier souffrant d'une oreille, il a dit : « Il y a dans l'oreille une petite peau en travers comme chez moi, mais derrière je vois un bouton que je n'ai pas et ce bouton suppure. » Pour la cystite, il a vu, tout autour du col de la vessie, un gonflement un peu moins gros que le petit

doigt et plein de sang, comme les veines gonflées qui faisaient saillie sur la main de l'opérateur, etc.

Si on lui demande ce qu'il y a à faire pour amener la guérison, ou bien il répond qu'il ne sait pas, ou bien il indique des remèdes provenant évidemment de ses souvenirs de l'état de veille : ainsi, dans une seconde expérience relative à la cystite, le malade avait volontairement attribué devant lui, avant qu'il fût endormi, cette infirmité à une certaine cause ; Benoist a répété l'assertion qui était fautive et a recommandé des boissons rafraîchissantes.

Dans cet état, le sujet acquiert encore une autre faculté, c'est de reconnaître la trace laissée par un contact, même remontant à plusieurs jours. Voulant, un jour, m'assurer si je pouvais le faire *voyager* dans l'espace et dans le temps comme certains somnambules, je le menai devant une armoire où je ne retrouvais pas certain objet et je lui demandai s'il pouvait voir où était cet objet et désigner celui qui l'avait enlevé. Il me répondit « non » ; mais, en palpant, il ajouta : « Je sens ici le contact d'une autre personne que vous. » Je le conduisis alors vers plusieurs autres meubles qu'il palpa également, tantôt ne ressentant rien, tantôt retrouvant son impression de l'armoire ; enfin, je lui présentai divers vêtements appartenant à des gens de ma maison, et il reconnut le contact dans la paire de gants d'un domestique. Je n'ai pu vérifier la réalité du fait ; mais j'ai obtenu plusieurs fois la contre-épreuve en faisant toucher plusieurs objets par une personne, puis la personne par le sujet. Le sujet retrouve toujours l'objet touché.

ÉTAT DE SYMPATHIE A DISTANCE

Après de nombreuses séances je suis parvenu à faire franchir à Benoist la léthargie qui suit l'état de lucidité. Pour obtenir ce résultat, il m'a fallu agir, non seulement sur la tête, mais encore sur l'estomac ; faute de cette précaution, la respiration s'arrête, parce que, semble-t-il, le sujet n'est plus *homogène* et que sa poitrine ne vibre plus comme la tête. J'ai été ainsi conduit à adopter les procédés des anciens magnétiseurs qui opèrent soit par des passes descendantes sur la tête et le tronc, soit par la pression des pouces.

Dans ce nouvel état Benoist continue à n'être en rapport qu'avec moi et à ne pas voir le fluide extérieur, mais il voit encore les organes intérieurs et sa sensibilité est tellement accrue que je n'ai plus besoin de le toucher pour qu'il perçoive mes propres sensations, si elles sont un peu vives ; il localise du reste ces sensations comme cela est arrivé dans l'expérience du Havre dont il sera question au § 3.

Cependant j'ai vainement essayé d'obtenir la suggestion mentale : impossible de faire exécuter même le mouvement le plus simple par la concentration de la pensée, aussi bien dans cet état que dans les autres.

Je n'ai pas pu également lui faire dépasser cet état.

Quand le sujet est pour ainsi dire *saturé*, il ne peut plus rien recevoir et semble se *dédoser* par rayonnement en revenant peu à peu à l'état de veille.

Avec l'imposition de la main gauche sur le front et quelques passes transversales pour réveiller complètement, je ramène graduellement et en sens inverse

toutes les phases dont je viens de décrire les phénomènes les plus caractéristiques.

Mais ces phénomènes ne sont pas les seuls.

A mesure qu'on avance dans l'hypnose, les souvenirs de l'état de veille, surtout ceux qui ont trait aux individualités, s'affaiblissent peu à peu. Le sujet ne conserve avec netteté que ceux des phénomènes qui se sont produits dans des états semblables à celui où il se trouve au moment où on l'interroge. Quand il est arrivé à la lucidité, il n'y a plus que deux personnes au monde : le magnétiseur et lui ; encore ne sait-il plus ni leurs noms, ni aucun détail sur eux.

L'aptitude à la suggestion commence à l'état de crédulité ; elle paraît atteindre son maximum au moment de la phase de la catalepsie automatique, puis décroît légèrement pendant le somnambulisme, pour disparaître presque complètement dans les débuts de l'état de rapport (1).

Le dialogue de la page suivante fera mieux comprendre ces modifications de la mémoire qui laissent intacte la faculté de raisonnement (2).

J'ai expérimenté sur plusieurs autres sujets, mais, malheureusement, il ne m'a pas toujours été possible de le faire avec toute la précision désirable. Il faut, en

(1) A partir de ce moment, si l'influence du magnétiseur sur le magnétisé ne s'exerce plus par suggestion, elle n'en est pas moins très considérable parce que toute l'affection du magnétisé est concentrée sur le magnétiseur auquel il cherche à être agréable par tous les moyens possibles pourvu qu'ils ne choquent pas trop ni ses instincts ni ses résolutions prises au moment de s'endormir.

(2) Il y a là une étude extrêmement intéressante à faire pour expliquer comment le sujet peut conserver, outre la faculté du raisonnement, une mémoire des mots assez nette pour comprendre les questions et y répondre sans hésitation tandis qu'il a perdu complètement la mémoire des personnes, des localités, des chiffres, etc.

QUESTIONS	RÉPONSES		
	ÉTAT DE RAPPORT	ÉTAT DE SYMPATHIE	ÉTAT DE LUCIDITÉ
Vous sentez-vous bien ?	Oh oui !	Un peu lourd.	Assez bien.
Comment vous appelez-vous ?	(Avec quelque hésitation) Benoist.	(Avec beaucoup d'hésitation) Benoist.	Je ne sais pas, ça m'est bien égal.
Quelle est le nom de baptême de votre père ?	(Avec beaucoup d'hésitation) Théophile.	Je ne sais plus.	Je ne sais pas.
Quel est mon nom ?	Le commandant de Rochas.	Le commandant... je ne sais plus le reste.	Je ne sais pas.
Combien ai-je d'enfants ?	Trois (j'en ai quatre).	Je ne sais pas si vous en avez.	Connais pas.
Comment se nomment-ils ?	Il cherche et donne des noms ayant à peu près la même consonance que ceux de mes enfants qu'il connaît parfaitement.	Connais pas.	Connais pas.
Dans quelle ville êtes-vous ?	A Blois (il habitait Blois avant de venir à Grenoble où il est actuellement).	(Il cherche). Je ne me souviens plus.	Je n'en sais rien.
Quelle est votre profession ?	Comptable.	Je n'en ai pas.	Je ne sais pas.
Comptez : un, deux, etc.	Un, deux, trois, quatre... six...	Un, deux, quatre... je ne me rappelle plus.	Un, deux... je ne sais plus.
Combien font deux et trois ?	(Avec beaucoup d'hésitation) Cinq.	Deux et trois... sept. Je ne sais pas.
Comment se fait-il que vous ne vous rappelez pas ?	"	"	Il y a certaines choses que je ne puis me rappeler, surtout ce qui a trait aux personnes et aux lieux.
Vous sentez une démangeaison sur le nez (j'insiste avec force et à plusieurs reprises).	Mais non. — Ah ! oui, un peu.	Je ne sens rien.	Je ne sens rien (je me gratte le nez), mais c'est vous qui sentez une démangeaison au nez, ce n'est pas moi.
Endormez-vous davantage.	Je ne veux pas. Laissez-moi tranquille; je suis bien comme cela.	Je ne peux pas; ce que vous me dites ne sert à rien.	Ce que vous me dites est inutile, vous ne m'endormirez pas du tout, je sens du reste que cela me fatiguerait.
Au réveil vous ferez telle chose.	(La suggestion ne s'exécute qu'en partie.)	(La suggestion ne s'exécute pas.)	(La suggestion ne s'exécute pas.)

effet, essayer à plusieurs reprises son instrument, afin d'en connaître le degré de sensibilité, avant de pouvoir en jouer avec précision, et le temps a manqué aussi bien aux uns qu'aux autres. Voici, cependant, quelques observations plus ou moins sommaires :

Joseph, garçon coiffeur, 18 ans, extrêmement sensibles à la polarité, passe régulièrement par tous les états décrits plus haut (1) et va au delà. J'ai déterminé, à plusieurs reprises, trois ou quatre séries de léthargies et de réveil apparent après l'état de sympathie à distance ; mais, ignorant les phénomènes qui les caractérisent, je n'ai point su les mettre en évidence ; je me suis borné à chercher la suggestion mentale et je l'ai obtenue une fois à l'un de ces états extrêmes. *J'ai pensé* : « Levez le bras droit », il a levé lentement le bras droit ; — « embrassez-moi », il a arrondi les bras, mais m'a manqué et a embrassé le vide ; — « dressez-vous », il s'est dressé progressivement comme un automate.

Tout cela s'opérait avec un retard d'une ou deux minutes, et le sujet, interrogé sur la matière dont il percevait l'ordre mental, a répondu qu'il n'en avait pas conscience, mais qu'il sentait ses muscles se raidir peu à peu pour accomplir certains mouvements.

Joseph perçoit aussi les maladies des personnes avec lesquelles on le met en rapport ; il s'imagine à tel point les sentir lui-même, qu'il se lamente sur son triste état, lui, si jeune !... Il indique volontiers les

(1) Dans l'état de rapport, les phénomènes d'extase religieuse et sensuelle se produisent par la pression des points correspondants ; la tête se renverse en arrière, mais les yeux ne s'ouvrent pas et le sujet raconte ses visions.

remèdes les plus extraordinaires et les raisonne en amalgamant les fragments de consultation dont il a pu être témoin. Pour la cystite dont il a été question, il a fait des inductions d'après la position de l'organe malade et a prescrit du mercure.

Un jour, un médecin lui a apporté le bonnet d'une personne malade que je ne connaissais nullement et il a, paraît-il, exactement décrit les symptômes de la maladie de cette femme ; il est bon d'ajouter que la personne en question souffrait de la tête et que le bonnet avait pu lancer son imagination sur cette partie du corps. L'expérience n'a point été renouvelée.

R..., 25 ans, forgeron, ancien chasseur à pied, a passé nettement par tous les états, jusqu'à la sympathie, et n'a pas été poussé au delà. On n'a opéré que deux fois sur lui, et l'expérience faite séparément par deux personnes différentes a donné les mêmes résultats ; à l'état de sympathie, il ressent les piqûres faites sur le magnétiseur, mais il ne perçoit pas les maladies.

Clotilde, 20 ans, gantière. — Mme veuve D..., 25 ans. Observations identiques, jusqu'à l'état de sympathie. Chez ces deux dames, le réveil se fait très rapidement, et il est très difficile de suivre les phases du retour, tandis que celles de l'aller ne se franchissent qu'avec une certaine lenteur et sans les profondes inhalations qui marquent nettement chez Benoist les changements d'état.

Louise et Maria, 19 ans, lingères. Mêmes observations, avec cette différence que la sensibilité est si grande, qu'il a fallu beaucoup d'attention et de légèreté de mains pour reconnaître les phases, aussi bien

de l'aller que du retour. M^{me} X..., 35 ans, mère de famille, excellente santé, habituée aux courses à pied et à cheval, d'un esprit supérieur, s'était prêtée sans succès une seule fois à un essai de son médecin qui parlait d'hypnotisme ; elle s'est endormie avec la plus grande facilité dès que je l'ai eu touchée.

A l'état de somnambulisme, elle a les yeux ouverts et sans fixité ; il faut recourir à l'exploration de la sensibilité et à la constatation de la suggestibilité pour reconnaître qu'elle n'est point complètement éveillée.

Elle peut être poussée très loin et, dans tous les états autres que les états léthargiques, elle a les yeux ouverts, mais ne voit que l'opérateur ou les objets avec lesquels celui-ci la met en rapport. Les caractères spécifiques des états n'ont été déterminés avec précision que jusqu'à l'état de *sympathie à distance*. Dans cet état comme dans les suivants, quand je pense fortement, elle sent une congestion à la tête, mais ne devine pas ce que je pense. J'ai obtenu cependant une fois, *une seule*, à la distance de plusieurs kilomètres sur cette dame éveillée une communication de pensée très caractéristique.

Bien que, comme tous les autres sujets, elle ne connaisse plus, depuis l'état de rapport, que le magnétiseur pour lequel elle témoigne la plus vive affection, ayant oublié complètement mari et enfant, elle conserve sa volonté et il lui est impossible de lui faire exécuter une action déterminée qu'elle avait pris, à l'état de veille et sur ma prière, la ferme résolution de ne pas accomplir. Je suis parvenu cependant à trom-

per sa résistance par un subterfuge parce que la vivacité de l'esprit s'était ralentie.

M^{me} K..., jeune femme de 26 ans, intelligente, instruite, qui n'a jamais été magnétisée que par moi (à l'exception de deux ou trois essais auxquels elle s'est prêtée pendant quelques instants) est d'une sensibilité extrême pour tous les phénomènes qui caractérisent ces premiers états, sauf pour les suggestions de l'ouïe qui prennent difficilement. Il m'a fallu plusieurs séances pour l'amener à l'état de rapport, où elle continue à entendre tout le monde (1), mais où elle ne voit plus que moi pour qui elle éprouve alors l'affection exclusive habituelle.

Il m'a fallu encore plusieurs séances pour l'amener à la sympathie au contact où elle éprouve mes sensations sans les localiser ; en revanche elle éprouva, même à une certaine distance, mes émotions, souriant quand je souris derrière elle, s'attristant quand je m'attriste.

Je n'ai pu, au bout d'une dizaine de séances, dépasser cet état et j'attribue cette difficulté d'une part à son extrême vivacité d'esprit, de l'autre aux distractions extérieures provenant de ce que son ouïe ne s'endort pas.

(1) La condition d'isolement n'est pas rigoureusement indispensable car nous avons rencontré de très bons somnambules qui entendaient tout et dont l'ouïe était même devenue d'une finesse extraordinaire. Cette anomalie est épineuse et doit mettre le magnétiseur sur ses gardes ; on doit toujours chercher à la détruire et, avec de la patience on y parvient après plusieurs séances.

« Il en est de même de l'oubli au réveil, circonstance que nous considérons comme très importante ; car, sans ces deux caractères, l'isolement à tout ce qui n'est pas le magnétiseur et l'oubli au réveil, quelles garanties sérieuses peut-on avoir du somnambulisme ? » (CHARPIGNON, *Phys. du magn.*, p. 70.)

M^{me} K..., comme M^{me} X..., n'ayant été magnétisées que par moi et l'ayant été régulièrement, s'endorment simplement par la pression des pouces, et se réveillent au commandement en passant très rapidement par les phases aussi bien à l'aller qu'au retour (1).

Anna, ancien sujet de M. R..., a été longtemps travaillée pour obtenir la lucidité; elle présente les phénomènes ordinaires de suggestibilité au début, de sensibilité et d'oubli au réveil, s'endort profondément sous l'influence des passes, mais ne présente aucun des autres caractères des états décrits plus haut; dans son sommeil elle a des visions qui, paraît-il, se sont quelquefois trouvés des prévisions.

M^{me} V..., sujet professionnel, bien connue à Paris, très nettement polarisée, passe avec une régularité extrême, comme Benoist, par toutes les phases ci-dessus décrites, par des phases que je n'ai pu déterminer jusqu'à la syncope.

Si, au lieu d'imposer la main droite sur sa tête, on impose la main gauche (imposition en hétéronome), on détermine d'abord, comme chez les autres sujets

(1) Chez quelques-uns de ces sujets l'aptitude à la suggestibilité commence dès la veille; ce sont des gens naturellement *crédules* et elle se continue avec une certaine intensité, jusque pendant l'état de rapport. M^{me} X..., R... et Maria ne se lèvent plus que très difficilement de leur chaise après le réveil, quand, à l'état de rapport, ils ont reçu l'ordre de ne pas pouvoir se mettre debout.

Cette variation de la suggestibilité est expressément importante à noter; il en résulte, en effet, qu'on peut généralement produire ou enlever l'hypnose au simple commandement jusqu'à l'état de rapport, mais, lorsqu'on veut aller plus loin, il faut employer des agents physiques. L'action de ces agents, dans les états profonds, montre bien que, dans les états inférieurs, ils agissent aussi, et que la théorie de l'auto-suggestion pour expliquer leurs effets n'est pas admissible d'une façon absolue.

On voit aussi, pour les différences présentées par mes sujets, que les caractères que j'ai décrits pour les états de l'hypnose ne sont pas le résultat de l'éducation. C'est à tort que certains observateurs superficiels prétendent qu'on peut façonner les sujets à sa guise; on développe plus ou moins leurs facultés naturelles, mais c'est là tout.

une excitation, puis un engourdissement et enfin une paralysie générale présentant de telles ressemblances avec la mort que je n'ai point osé continuer les expériences.

On peut se demander si, en prolongeant cette action, on n'obtiendrait pas une série d'états séparés par des léthargies et possédant des propriétés spéciales ; l'état de veille ne serait ainsi qu'une phase particulière et habituelle des diverses modalités dont le cerveau peut être doué ; il constituerait la partie médiane du clavier intellectuel.

Qui sait ce que nous réserve l'avenir ?

(A suivre.)

ALBERT DE ROCHAS.

Force psychique ⁽¹⁾

Parmi les divers modes de manifestation de la force psychique, les mouvements d'objets sans contact ont, sans contredit, un très grand intérêt quand on a la rare et bonne chance de les voir se produire dans des conditions de sincérité parfaite.

Cette catégorie de phénomènes est étudiée depuis

(1) Le Groupe *Indépendant d'études ésotériques* est constitué de manière à pratiquer l'étude *scientifique* de tout phénomène se rapportant aux idées spiritualistes. M. Lemerle, ingénieur, ancien élève de l'École polytechnique, qui a fait le rapport ci-dessous, est le directeur des études pratiques du Groupe. Il n'a pas hésité à se rendre sur place afin de faire participer nos membres aux observations qu'il pourrait faire en toute connaissance de cause. Qu'il reçoive nos sincères remerciements.

N. D. L. R.

longtemps avec un soin tout spécial par M. H. Pelletier qui en publie fréquemment les résultats dans nos Revues et ici même. C'est donc pour nous une véritable bonne fortune d'avoir pu assister ces jours derniers à l'une de ces intéressantes séances et nous en exprimons ici nos bien sincères remerciements à M. H. Pelletier dont l'accueil vraiment cordial nous a charmé. C'est dans le calme de la pleine campagne, dans un joli hameau des bords de la Loire et dans un milieu tout patriarcal, que ce chercheur convaincu se livre à ses patientes études avec, pour sujets, de braves gens de son entourage de simples cultivateurs qui n'y entendent pas malice, ce qui vaut mieux peut-être que certains névrosés faisant dans les grandes villes un usage commercial de leurs plus ou moins réelles facultés. C'est au moyen de la polarité que M. Pelletier opère le recrutement de ses sujets, en employant des pièces de monnaie, des canons de soufre, des bâtons de gomme laque, etc.

Trois seulement de ses sensitifs avaient répondu à son appel, les autres étant retenus par leurs occupations ; mais, malgré ce faible nombre et la forte chaleur (la séance avait lieu à midi), malgré aussi l'intimidation résultant de la présence d'une personne étrangère, nous avons pu enregistrer des résultats indéniables.

C'est d'abord l'action sur l'eau contenue dans un bol placé sur une table devant laquelle se tient un sensitif, puis plusieurs, agissant par leur simple proximité ou en étendant les mains à 5 ou 10 centimètres au-dessus de la surface ; celle-ci éprouve de temps en temps des secousses d'où naissent, comme d'ordinaire,

des ondes circulaires, à peu près comme quand un petit poisson saute hors de l'eau. Tout le monde est absolument immobile. Nous nous sommes assuré qu'il faudrait frapper assez fort sur le sol avec le talon pour que l'ébranlement se communiquant par la table produisît quelque chose d'analogue. L'ébranlement par le souffle produit d'autre part, des rides continues qui n'ont pas ce caractère d'impulsion brusque. Ces faits se produisent quelquefois au commandement de M. Pelletier, mais nous aurons à faire plus loin une remarque générale à ce sujet. Quelque fois aussi ils ont lieu dans le silence le plus complet. A plusieurs reprises nous avons constaté, en approchant la tête pour voir de plus près, une sensation très nette de vent frais qui paraissait passer entre la surface de l'eau et le réseau des mains étendues au-dessus. A ce moment les sensitifs accusaient spontanément la sensation de froid bien connue et souvent signalée, et qui rendait plus remarquable la température élevée qui régnait dans la pièce dont la fenêtre et les portes étaient fermées pour éviter qu'un souffle d'air vînt influencer sur le phénomène. Dans ces conditions il n'y a pas de doute pour nous et nous sommes persuadé qu'avec un plus grand nombre de sensitifs, l'effet pourrait être considérable. Nous avons essayé en plaçant les sujets les uns derrière les autres en isonome, les trois mains droites étendues ensemble et les trois gauches de l'autre côté au lieu de les croiser au hasard. Nous espérons augmenter l'intensité du phénomène et c'est le contraire qui eut lieu.

L'opérateur prit ensuite une aiguille aimantée d'une

douzaine de centimètres de long placée sur pivot vertical. Les sensitifs étendant leurs mains ensemble ou isolément au-dessus ou à côté, après qu'elle eut pris sa position dans le méridien magnétique, il y eut quelques mouvements qui ne nous paraissaient pas bien nets, et qui pouvaient provenir de l'agitation de l'air causée par les mouvements des mains qui venaient prendre position. Nous avons pris alors un petit fil à plomb monté sur une potence métallique et, ayant mis ce fil dans le méridien magnétique, il déterminait exactement le plan de ce méridien avec le pivot de l'aiguille.

Les mains étant alors parfaitement immobiles, nous avons pu constater des déviations très nettes en déclinaison, mais non des déviations constantes ; ici encore, comme pour l'eau, comme pour ce qui va suivre, il y a des *impulsions*, à la suite desquelles l'équilibre est repris par des oscillations ordinaires. En l'absence de dispositif pour mesurer la valeur de ces impulsions, nous estimons à 20° au moins l'amplitude de l'écartement hors de la position d'équilibre. Il n'est pas inutile de dire que le phénomène se produit aussi bien avec la main dans le méridien que perpendiculaire à ce plan. Nous avons remarqué que, pendant l'expérience, les oscillations de l'aiguille reprenant son équilibre étaient comme amorties : il semblait qu'elle se mouvait dans un milieu plus résistant, c'est-à-dire que, pour un écart donné, elle revenait plus vite à sa position qu'en l'absence des sensitifs.

Ce serait peut-être à vérifier plus soigneusement.

Ce qui précède ne regarde que les mouvements en déclinaison. L'aiguille pouvait, de par son mode de suspension, prendre aussi quelques mouvements en inclinaison, mais ceux-ci ne nous ont pas paru assez nets pour nous y arrêter, la mobilité dans le plan vertical étant beaucoup trop grande et pouvant être attribuée au simple mouvement respiratoire d'un assistant assez rapproché. Ceci demanderait aussi une étude spéciale.

Avec le pendule en balle de sureau, rien de bien caractérisé.

Nous arrivons maintenant aux corps pesants ordinaires : on mit sur le guéridon deux porte-mines, l'un en argent assez lourd, l'autre en aluminium, léger ; les sujets se tenaient assis de face à la table qu'aucun ne touchait par aucune partie du corps ni des vêtements. Après quelques minutes d'attente, le plus léger de ces objets tourna sur lui-même une dizaine de fois, dans un sens et dans l'autre, avec ou sans commandement. On ajouta sur la table un porte-plume en bois ordinaire et une petite boîte ronde de trois centimètres environ ; ces deux objets furent à plusieurs reprises poussés en avant ou en arrière, d'un bord de la table à l'autre. Des bouchons qui leur succédèrent présentèrent aussi les divers mouvements mentionnés dans les communications de M. Pelletier, sauf celui de sauter hors du guéridon, et celui de se séparer après s'être joints.

Ces mouvements avaient encore été obtenus la veille, paraît-il ; mais il ne faut guère s'étonner de ne pas avoir reproduit toute la série, si l'on songe

que la séance durait déjà depuis plusieurs heures et que la chaleur était étouffante.

C'est ici le lieu de faire quelques remarques générales. La manière d'être de ces phénomènes conduit à leur assigner une cause, quelle qu'elle soit, de nature intermittente, procédant par émissions séparées. Aucun fait n'a manifesté une force continue, si faible soit-elle. Tout se passe comme par chocs. Ceci est en outre corroboré par cette action du commandement, dont nous avons déjà dit un mot. Ayant remarqué que M. Pelletier a la voix forte et le commandement brusque, et ayant cru voir que ses sujets sursautaient à sa voix, nous eûmes l'idée que ce commandement pouvait agir, non pas par l'ébranlement physique de l'air, mais par la commotion ressentie par le sujet, commotion qui pouvait déterminer l'émission d'un flux de force psychique. Pour vérifier cette opinion, nous priâmes l'expérimentateur à voix très basse à son oreille de faire un commandement négatif en quelque sorte : au commandement « ne bouge pas » fait à la façon ordinaire, un des sujets eut un soubresaut et l'objet bougea.

En ce qui regarde ces mouvements d'objets très légers, nous nous permettrons de formuler non pas une critique, mais un désir, celui de rendre les expériences absolument concluantes en prenant de très grandes précautions contre l'action du souffle ou même de la simple respiration des sujets. C'est certainement la première idée qui vient à toute personne témoin de ces mouvements, que de se dire que les sensitifs doivent souffler, exprès ou non, sur les

objets. Nous nous sommes assurés que la plupart des phénomènes dont nous venons de parler étaient sûrement indépendants de cette cause, mais plusieurs autres, que nous avons passés sous silence, pouvaient, à la rigueur, s'y rattacher. Dans l'intérêt même de la vérité, il faut absolument éliminer cette source d'erreur, qui nous semble d'ailleurs être la seule et être en somme bien petite.

En tout cas elle est tout à fait hors de cause dans ce qui a suivi, nous voulons dire le déplacement de la table elle-même sans contact. La séance ayant été reprise après un repos bien gagné, les sujets se sont placés autour du guéridon, les mains appuyées dessus, pour le charger.

Ce guéridon est à trois pieds, en chêne massif et pèse peut-être une dizaine de kilogrammes.

Après quelques minutes d'imposition des mains, celles-ci quittèrent la table, restant à environ 10 centimètres au-dessus, et nous eûmes le soin de vérifier que rien absolument n'y touchait plus jusqu'au sol qui est formé d'un carrelage fruste opposant aux pieds de bois une grande résistance du frottement. Dans cet état, au bout de peu de temps, la table se souleva de quelques centimètres et retomba sur ses pieds. L'expérience fut renouvelée quatre ou cinq fois, toujours de la même façon, c'est-à-dire en la rechargeant à chaque fois par le contact, M. Pelletier estimant que chaque mouvement obtenu amenait une sorte de décharge. Sur notre demande pourtant, les mains restèrent en l'air après le mouvement obtenu et il se reproduisit encore deux fois sans nou-

veau contact. Il est impossible de rien voir de plus net et de plus certain.

On trouvera peut-être que nous nous sommes trop étendu sur des faits sans grande envergure ; mais nous sommes de ceux qui croient qu'en ces matières un fait simple bien observé, c'est-à-dire avec soin, en apprend plus long que de plus séduisants mais qui laissent plus de place au doute et aux objections.

Telle paraît être aussi l'opinion de M. Pelletier qui depuis plusieurs années s'ingénie à répéter sur toutes les formes, quelques-unes amusantes et gracieuses, ces phénomènes simples et à en varier les conditions avec tant de fertilité d'invention.

LEMERLE.

LA MORT

Par le D^r CARL DU PREL.

Le Sphinx, III (16 avril 1887). — Trad. par Y. LE LOUP.

Au point de vue physique, la mort est une désanimation du corps. C'est ce qu'apprend en effet l'expérience de tous les jours ; et si vraiment l'âme n'était pas autre chose qu'une fonction du corps, l'individualité serait anéantie avec la mort ; de toute cette manifestation pleine de vie, il ne resterait plus, dès le commencement de la décomposition, qu'un amas d'atomes.

La mystique objecte à cette conception vulgaire,

qu'ainsi le côté négatif de ce phénomène que nous appelons mort est seul décrit. Le côté positif est la désincarnation de l'âme. Ceci résulte d'abord de ce que, d'après la psychologie spiritualiste, le corps est le produit de l'âme, c'est-à-dire sa fonction organisée. Mais la mystique donne aussi une preuve empirique de ses allégations, tirée de la succession même des phénomènes de la mort. Dans la même mesure que s'affaiblissent les fonctions psychiques médiatrices du corps et des sens, d'autres fonctions psychologiques transcendantales s'érigent à leur place. La rareté relative de ces phénomènes qui ne se présentent pas tous les jours à l'observation ne nous donne pas le droit de les négliger ; et si pourtant nos manuels de psychologie se le permettent, il n'y a que la psychologie qui soit régie par ce principe récusable. Si un astronome négligeait l'apparition d'une nouvelle étoile parce que cela arrive rarement ; si un minéralogiste passait sous silence les aérolithes enfouis dans une masse de roches ; si un critique effaçait le nom de Shakespeare de l'histoire de la littérature anglaise, parce que le génie est une trop grande exception ; si un biologiste ne souffrait pas dans la collection le squelette du *Didus ineptus* parce que cette espèce est disparue, tout le monde serait unanime à protester contre une pareille conduite. Dans la psychologie, cette maxime fleurit cependant ; dans nos plus gros manuels même, il n'y a pas de place pour la psychologie transcendantale ; à la vérité tout simplement parce qu'ainsi le système, reposant sur la définition physiologique incomplète de l'homme, serait déplacé

de sa base. On renonce plutôt aux faits qu'au système, qui n'est en somme ni logique, ni moral.

La rareté d'un fait ne prouve rien contre lui. Il n'y a pas de gradation pour les faits ; on ne peut donner à l'être un superlatif relatif ou un superlatif absolu. N'aurait-on constaté qu'un cas de télépathie, qu'il faudrait lui accorder la même importance qu'on fait en biologie pour l'exemplaire unique d'un ossement appartenant à un animal préhistorique. Comme on conclut de cet os à l'existence de toute une famille animale, on devrait de même conclure d'un seul cas de double vue que cette capacité, bien que le plus souvent latente, s'étend en général à la psychie humaine ; et que le possesseur de cette faculté ne peut pas être considéré comme être d'exception dans l'espèce humaine.

Une caractéristique de la perception et de l'activité transcendantes, explicable seulement par l'immatérialité de ces fonctions, c'est qu'elles s'affirment avec une force équivalente à celle avec laquelle décroît la vie psychique. L'enveloppe de la vie hyperphysique se développe à mesure que s'atrophie celle de la vie physique. Le sommeil, le somnambulisme et l'agonie sont trois degrés de la désanimation du corps, mais les fonctions transcendantes correspondant à chacun de ces trois degrés concourent dans le même ordre à une désincarnation de plus en plus avancée de l'âme. Cette circonstance, que le plus haut point de la vie transcendante correspond avec le plus bas point de la vie physique, devrait déjà nous empêcher de parler, à propos d'un mourant, des dernières

lueurs de raison ; ce que nous devrions encore bien moins faire, en considérant la différence qualitative des facultés transcendantales et des normales physiquement limitées. Le plus haut degré du somnambulisme présente des ressemblances avec la mort : le corps gît immobile, les sens sont presque atrophiés, la respiration a le pouls à peine sensible. Mais d'un autre côté se montre le sujet transcendantal (le corps astral avec la conscience hyperphysique) déjà en possession de lui-même ; la faculté naissante, en certaines maladies, de se sentir double, se convertit en celle de se voir dédoublé, c'est-à-dire que le corps astral quitte le corps physique. La somnambule de Werner dit :

« Le sommeil magnétique est en tous points analogue à la mort ; je ne puis, à vrai dire, te décrire la sortie de l'âme hors de son enveloppe corporelle ; je ne puis que te la représenter, comme je la ressens. Il me semble maintenant que le corps est la maison de l'âme, et qu'elle regarde tantôt à une fenêtre tantôt à l'autre. En somnambulisme elle est partie et a fermé la porte de sa maison. C'est pourquoi je te vois maintenant et moi, comme une tierce personne verrait un groupe » (1). D'après cela, nous trouvons la double vue chez les somnambules comme chez les mourants. A l'égard des impressions conscientes, une somnambule du docteur Bende-Bendsen disait qu'elle soupirait aussi ardemment après la volupté de l'extase qu'elle la craignait ; elle ne l'éprouvait pas en cette

(1) Werner, *les Esprits protecteurs*, p. 194.

vie, si, *disait-elle, elle n'offrait pas sa vie même* en sacrifice à cette intention :

« De mon état actuel de double-vue à la plus haute illumination il n'y a qu'un pas, que je ne dois jamais faire. Aussitôt que le rayon se transforme en un soleil resplendissant, par la continuation de l'action magnétique, l'état de sa clairvoyance absolue est là, mais aussi avec lui la fin de ma vie. » Le même médecin raconte que cette malade toucha un jour à l'improviste à l'état redouté et désiré ; une véritable lutte contre la mort s'était engagée, et il avait à peine eu le temps de lui demander un moyen pour la faire passer à un état moins élevé, et empêcher ainsi son départ pour un monde supérieur (1). La *voyante de Provorst* dit aussi qu'elle passait, dans le sommeil magnétique, des moments semblables à l'agonie (2).

Cette séparation de la conscience physique d'avec la transcendante fait souvent disparaître, au moment de la mort, les symptômes de la folie ; c'est ce dont témoignent déjà des auteurs anciens : Hippocrate, Plutarque, Cicéron, Galien, Avicenne, etc. — Cervantès fait revenir son don Quichote à la raison peu d'instants avant sa mort, à la grande surprise de l'entourage :

« Le signe caractéristique qui leur fit reconnaître sa fin toute proche fut la rapidité avec laquelle il était devenu de fou un homme raisonnable (3). » Le physiologiste Burdach dit que « d'une manière générale,

(1) *Archives du magnétisme animal*, IX, 1, 121, 155 ; X, 1, 133.

(2) Kerner, *la Voyante de Provorst*, 156.

(3) Cervantès, *Don Quichotte*, II, c. 74.

les hommes qui ont été, pendant une longue suite d'années, mélancoliques, aliénés ou frénétiques, reviennent, dans les dernières heures de leur vie, à une pleine conscience et compréhension. C'est ce qui a lieu dans le cas d'anomalies du cerveau, comme « épanchement de sang, de sérum, suppuration, ramollissement, induration, hypertrophie, excroissance ; et même, ou le dérangement d'esprit disparaît dans la même mesure que les forces s'en vont, ou la raison revient subitement, et le même jour la mort arrive » (1). Griesinger raconte le cas d'un homme « qui fut vingt-deux ans malade d'esprit, puis cinquante-deux ans sans parler, et tout à coup quelques semaines avant sa mort commença à converser » (2). Le docteur Leubuscher connut aussi un idiot qui, peu de temps avant la mort, recouvra toute sa présence d'esprit ; et il se donne beaucoup de mal pour éclaircir ce cas physiologiquement (3). Brierre de Boismont, directeur d'une maison d'aliénés, relate des faits semblables :

« Un paralytique se réveilla de léthargie deux jours avant sa mort et exprima en termes touchants ses regrets de l'abandon où il laissait sa mère. Un autre malade, une femme de soixante-deux ans, depuis des mois en profonde mélancolie, revint à elle, parla de ses affaires, et mourut ayant toute sa connaissance (4).

(1) Burdach, *la Physiologie considérée comme science expérimentale*, III, 6r4.

(2) Griesinger, *Physiologie et thérapie des maladies psychiques*, 114.

(3) *Coup d'œil dans la vie cachée*, 21.

(4) Brierre de Boismont, *Des hémicérences*, 370, 371.

Le nain Bébé, de la cour du roi Stanislas Leckzinski, était tout à fait privé de raison et ses facultés ne semblaient pas dépasser celles d'un singe ou d'un chien; dans les derniers jours de sa vie, il recouvra sa lucidité, et étonna l'entourage par ses propos sensés (1). » Maudsley remarque de même que « des cas merveilleux de mémoire se présentent chez les idiots, et que les derniers moments de leur vie donnent lieu à des phénomènes psychiques dont on les aurait crus complètement incapables » (2). D'après Schubert, chez beaucoup d'aliénés, la raison revient peu avant la mort, avec le ressouvenir des relations personnelles et toute la suite des événements de la vie; les illusions malades s'évanouissent comme un mauvais rêve; il considère comme un fait connu que les aliénés, lorsqu'ils dorment, ont des rêves raisonnables bien enchaînés. Il semble ainsi que, dans certains cas au milieu même de la démence, un certain développement et culture des puissances supérieures de l'âme soit possible; — de telle sorte que l'on puisse apercevoir chez des déments rétablis un changement et une amélioration. On avait remarqué, chez une femme qui mourut à quarante-sept ans après vingt ans de folie, une résignation paisible et satisfaite dans ses moments de lucidité. Quatre semaines avant sa mort, elle se réveilla de ce mauvais rêve de vingt années; pendant cette transformation, ceux qui l'avaient approchée auparavant la reconnaissaient à peine, tellement ses forces intellectuelles s'étaient élevées et agrandies, tellement son

(1) Perty, *les Phénomènes mystiques*, I, 69.

(2) Maudsley, *Physiologie et pathologie de l'âme*, 14.

expression s'était améliorée. Elle parlait alors avec une clarté qui semblait dépasser les capacités ordinaires de l'homme. Ce cas fit sensation : Savants et ignorants, gens du monde et curieux se pressèrent autour de ce lit de malade, et tous durent convenir que si la patiente avait fréquenté tout le temps de sa démence les hommes les plus éclairés de son temps, son esprit n'eût pu être plus développé (1). » Le médecin Zimmermann dit :

« J'ai connu une personne dont la dernière maladie fut une sorte de folie ; mais qui quelques heures avant sa mort, ayant recouvré sa raison, éleva son cœur par la prière avec un tel feu, avec une éloquence tellement extatique, que, devant la grandeur de ses pensées et la force de leur expression, le globe terrestre semblait s'évanouir ; à la fin de cette oraison, elle baissa la tête et mourut (2). »

Celui qui cherche à donner à des faits de ce genre une explication physiologique, peut en tous cas dire avec Fechner, que la mort détruit les parties malades, (dont la cohésion avec les saines occasionne les troubles d'esprit) avant les parties saines, ou du moins, les empêche de fonctionner ; de même qu'après avoir dételé un cheval estropié qui gênait la marche de son compagnon, la voiture continue à cheminer moins vite, il est vrai, mais avec moins de danger (3). Cependant cet éclaircissement ne suffit pas encore : car certains aliénés font preuve pendant la durée du somnam-

(1) Schubert, *Symbolique du Rêve*, 178.

(2) Kerner, *Magicon*, I, 237.

(3) Fechner, *Eléments de psychophysique*, II, 535.

bulisme d'une santé intellectuelle avec la cessation de laquelle reparait la maladie (1); mais la comparaison ci-dessus devient tout à fait insuffisante en face des facultés transcendantes des mourants comme la téléscopie et la télépathie. Si le retour de la santé intellectuelle, à l'agonie, était lié à cette sorte de télépathie que nous appelons double vue, et si l'on prenait en considération le témoignage du visionnaire lui-même, on aurait du même coup la démonstration empirique de la possibilité de cette guérison. Le docteur Notter raconte un cas que l'on peut rapporter à ce qui vient d'être dit :

« Son cousin, jeune homme de dix-huit ans, réservé, prosaïque et peu imaginaire, lui écrivit un jour de Bohême où il étudiait l'agronomie. Il lui demandait s'il était arrivé quelque chose à sa tante Charlotte (mère de Notter) : il avait eu, la nuit dernière, un rêve étrange à propos d'elle. Or, cette tante était morte subitement cette nuit-là, dans l'état affreux d'une démence subite qui lui avait enlevé toute sa raison. Cependant, elle était apparue dans le rêve sans aucune trace d'égarement, prenant amicalement congé de son neveu » (2).

J'ai déjà donné autre part des preuves suffisantes de l'accroissement anormal de la puissance mnémonique chez les mourants (3). Cela seul devrait suffire à nous rendre capables d'un coup d'œil objectif synoptique, de méditations plus éclairées sur la signification de la vie, d'une notion plus élevée de

(1) Du Prel, *Philosophie de la mystique*, 309.

(2) Perty, *Spiritualisme*, 291.

(3) Du Prel, *ouvr. cité*, 314.

celle-ci ; ce que nous avons négligé de faire. Alexandre de Humboldt, qui avait vu mourir le grand-duc Charles-Auguste, nommait la vivacité et la mystérieuse lucidité de son esprit coïncidant avec une si grande faiblesse corporelle, un « phénomène terrifiant » (1). Goëthe dit : « A la fin de la vie, naissent dans l'esprit recueilli des pensées jusqu'alors inconcevables, semblables à de célestes daïmons qui viennent se poser, resplendissants, sur les sommets du passé(2). » Shakespeare a dit aussi quelque chose de semblable. « On dit que la langue des mourants force l'attention ; lorsque les mots sont rares ils prennent de l'importance ; car la vérité s'exhale de la bouche qui parle en haletant, non celle par laquelle babillent la jeunesse et le plaisir. Mais celui-là est écouté, qui bientôt devra se taire ; la vie est mieux prise lorsque on la sent partir ; c'est alors que s'impriment plus profondément dans la mémoire les impressions de la nature (3). »

On saisit ainsi la filiation qui montre comme les discours des mourants sont souvent ennoblis, au milieu de cette agitation profonde que domine cependant une lucidité objective. (Signes décrits avec exactitude par les poètes.) Une langue pure prend la place des solécismes ; les vocables deviennent métaphoriques, expression d'un sentiment vif et chaleureux ; souvent même, comme chez les somnambules, les phrases se développent selon un rythme dithyram-

(1) Daumer, *le Royaume du merveilleux*, 298.

(2) Goëthe, *Œuvres posthumes*, IX, 87.

(3) Shakespeare, *Richard II*, II, 2.

bique. C'est ce qui eut lieu chez cette femme de journée dont le Dr Steinbeck raconte qu'agonisante, elle s'écria : « Déjà le jour approche ; j'entends sonner les cloches, l'âme doit se préparer à la prière ; déjà je sens mon œil s'éteindre mourant. Alleluia ! à mes yeux resplendit la lumière si longtemps attendue, si ardemment désirée ! » Le jour suivant, elle mourut au moment où les cloches commençaient à sonner (1). Zimmermann cite une malade qui, peu avant sa mort, tint un discours inspiré sur l'immortalité (2). Un chanoine de Werda prédit en vers sa mort subite qui arriva peu de temps après (3).

(A suivre.)

Découvertes chimiques des Alchimistes

... *Cuique suum.*

L'histoire de la chimie est à l'ordre du jour. Après les travaux de M. Berthelot, voici l'*Histoire de la Chimie* de M. Jognaux, puis de nombreux articles dans les revues scientifiques, signés de Rochas, Lounay et C. ; enfin les théories et symboles de M. Poisson. Quel est le résultat de ce mouvement ? Le résultat est que l'on commence à rendre justice aux alchimistes,

(1) Steinbeck, *le Poète considéré comme voyant*, 546.

(2) Zimmermann, *Expériences de science médicale*.

(3) Schubert, *Nachseite der Natur*.

ces sublimes calomniés ; ceux qui les étudient, au lieu du « fatras inextricable » qu'ils croyaient trouver, sont étonnés des théories lumineuses, des découvertes admirables des philosophes hermétiques. Nombre de leurs découvertes sont passées directement dans le domaine de la chimie ; quelques autres, perdues momentanément, ont été retrouvées par les chimistes. Quant aux alchimistes qui les ont faites, leurs noms ne sont connus que de quelques érudits ou de quelques vieux savants vivant dans le passé. C'est le sort commun aux inventeurs et aux inventions. Une découverte, une invention, voit le jour, on la dédaigne, ou, qui pis est, on la proscrit ; l'inventeur meurt généralement misérable, maudissant la science et la société. Des années, des siècles passent, on n'a pas assez de lauriers pour couvrir la statue élevée au défunt. Et encore, bien souvent, la justice n'arrive jamais pour l'initiateur primitif, et c'est un autre qui lui vole sa gloire. Les exemples de pareils faits sont tellement nombreux que l'on ne sait auxquels s'arrêter. Papin meurt de misère en exil, et l'Anglais Watt, s'emparant de son idée et la fécondant, devient un des plus riches industriels de son temps. Moitrel d'Elément, en un petit traité de quelques pages, enseigne à recueillir les gaz sur l'eau ; on se moque de lui et de ses expériences. Moitrel d'Elément, vieux et indigent, fut recueilli par charité par une personne inconnue qui l'emmena avec elle en Amérique. Ajoutons que les chimistes continuèrent à recueillir les gaz dans des vessies, procédé incommode. Christophe Colomb découvre un nouveau continent, et c'est

Améric Vespuce qui lui donne son nom. Mesmer et son magnétisme, avec quel dédain les corps savants les repoussèrent lors de leur apparition, et cinquante ans plus tard ces mêmes savants officiels étudiaient la question sous le nom de Braidisme, Hypnotisme, Suggestion, laissant bien loin derrière eux, dans leurs expériences hardies, les Dupotet et les Deleuze. Faut-il parler de Wronski et de Lucas dont les ouvrages sont journellement pillés par des gens sans scrupules. Et l'on dit que la Justice est boîteuse ! Bah ! je crois fortement qu'elle est impotente et atteinte de paralysie totale.

Le sort commun des premiers inventeurs a été celui des alchimistes. Combien ne les a-t-on pas raillés, et je parle ici simplement de notre temps. Paul Lacroix, Hœffer, Figuier, proclament à l'envi que les écrits hermétiques sont inexplicables, que c'est perdre son temps qu'y chercher quelque chose de sensé ou de compréhensible. C'est bien vite dit et un bon bourgeois auquel on voudrait faire lire une page de Stuart Mill ou de Pascal en dirait autant.

En somme, les alchimistes avaient un but principal, le grand œuvre, et c'est pour ainsi dire en leurs moments de loisir qu'ils ont trouvé les nombreux corps dont nous parlerons plus loin. Les règles posées par les maîtres de l'art, pour la recherche de la pierre philosophale, leur laissaient peu de latitude ; ce n'est qu'en poursuivant la solution de problèmes secondaires ou même en étudiant par pur amour de la science qu'ils ont étendu le champ de leurs investigations. Et c'est justement parce que la chi-

mie n'avait pas un but fixe comme l'alchimie qu'elle a progressé si rapidement laissant bien loin derrière elle sa vieille mère, l'alchimie.

Aujourd'hui même donnez un seul but à la chimie, par exemple la recherche du composé hypothétique et probablement chimérique, répondant à la formule H^2Cl , qu'arrivera-t-il ? Tous les chimistes s'occuperont de cette seule question, tout le reste sera délaissé, la science sera stationnaire, les découvertes deviendront rares ou même impossibles dans une voie sans cesse battue et rebattue par des milliers d'expérimentateurs. — C'est ce qui est arrivé à l'alchimie ; aussi faudrait-il plutôt s'étonner de ce que les hermétistes aient découvert tant de choses, absorbés comme ils l'étaient par la recherche du grand œuvre.

Des théories des alchimistes nous ne dirons rien ici, ce sujet étant amplement traité dans le dernier ouvrage de M. Poisson, mais nous dirons quelques mots de la manière dont ils entendaient la constitution de la terre.

Au centre, selon eux, un feu intense contribuant pour une grande part à la génération des minéraux ; à la surface du globe les eaux deuxième facteur puissant ; Avicenne, dans son traité *De la formation des pierres*, expose des idées vraiment remarquables sur l'action des eaux. Les pierres ou roches se forment selon lui de deux façons, par cristallisation ou par agglutination. Il prétend que les montagnes se forment soit à la suite d'un tremblement de terre, soit par suite de la corrosion exercée par les eaux qui en

creusant un endroit, rendent le lieu voisin relativement plus élevé. Les montagnes elles-mêmes peuvent décroître, les eaux leur enlevant incessamment d'innombrables particules qui vont former le limon des fleuves. Enfin il décrit le premier les fossiles : « De même des végétaux et des animaux sont changés en pierre par une certaine force minéralisante », et donne, le premier encore, un essai de classification des minéraux qu'il divise en : pierres, substances fusibles, corps sulfurés, sels.

Ces idées géologiques sont fort justes et sont actuellement reconnues par la science.

Si nous descendons à l'étude du détail, il nous faudra d'abord énumérer les corps connus des anciens, dont la connaissance fut le noyau de l'alchimie pratique. Ce sont les sept métaux des anciens, l'arsenic blanc, le soufre, les sels alcalins, le salpêtre, le sel marin, le sel ammoniac, l'alun, le vinaigre, le vitriol bleu, quelques alliages et c'est à peu près tout.

Examinons maintenant les corps connus des alchimistes. Parmi les métalloïdes, ils connaissaient, outre le soufre, le phosphore découvert par l'alchimiste Brandt dans le résidu solide de l'urine et de l'arsenic métallique. Quant aux composés directs des métalloïdes, on trouve dans Geber la description de l'eau forte et de l'eau régale (*Alchimia Geberi*). Albert le Grand dans le *Composé des composés* décrit une eau régale particulière qu'il obtenait en dissolvant du sel ammoniac dans l'acide azotique. A Basile Valentin on doit l'esprit de sel ou acide chlorhydrique et l'huile

de vitriol ou acide sulfurique. Libarius connaissait l'acide sulfureux qu'il employait en dissolution dans l'eau sous le nom d'esprit acide du soufre. Van Helmont étudia le premier les gaz et découvrit l'acide carbonique (esprit sylvestre), l'acide hypoazotique (gaz nitreux) que Paracelse avait déjà entrevu et qu'il nommait esprit du feu, lion rouge (voir le *Trésor des trésors*). Van Helmont connaissait encore les gaz inflammables (hydrogène, acide sulfhydrique), mais il n'avait pas su les isoler. Robert Fludd, cabbaliste et alchimiste, le compléta sur ce point, et à eux deux ils posent les premiers principes de la chimie des gaz que Priestley, David et Lavoisier devaient approfondir plus tard.

Si nous passons aux métaux, là encore leurs découvertes ne sont pas moins grandes. Outre les sept métaux des anciens, ils en connaissaient d'autres tels que l'antimoine métallique, le bismuth, le zinc mentionné pour la première fois par Paracelse. Enfin, le cobalt qu'ils nommaient kobold.

Quant aux composés tirés des métaux, Basile Valentin, dans son *Char de triomphe de l'antimoine*, décrit la chaux d'antimoine (oxide), le kermès, le soufre doré, le verre d'antimoine, le beurre d'antimoine (chlorure). Les carbonates de potasse et de soude leur venaient de l'antiquité ; B. Valentin décrit le sulfure de potassium. Geber enseigne la préparation de la soude caustique dans le *Liber perfecti magisterii* ; il la préparait en traitant une lessive de cendres par la chaux vive. Dans le même ouvrage, il donne la préparation synthétique du salpêtre par l'eau forte et

le carbonate de potasse (*sagimen vitri*), du sel ammoniac par un mélange de suie, d'urine et de sel commun, qu'il sublime après l'avoir desséché, enfin du sel de tartre.

Pour tous ces sels il enseigne la manière de les purifier, en filtrant d'abord leur dissolution, puis en les faisant cristalliser dans un vaisseau de verre.

Van Helmont prépare le premier le silicate de potasse (liqueur des cailloux).

Glauber enfin donne à l'industrie un sel merveilleux, le sulfate de soude (sel admirable).

Les sels de chaux étaient moins connus; néanmoins nous devons aux alchimistes l'azotate de chaux avec lequel Baudoin préparait son phosphore et l'acétate de chaux décrit dans l'ouvrage apocryphe attribué à Jean XXII. (*Art transmutatoire du pape Jean XXII.*)

Les composés tirés des métaux usuels étaient beaucoup plus connus des alchimistes; ils les préparaient soit de toutes pièces par synthèse, soit en purifiant les composés naturels.

Pour le fer nous trouvons l'oxyde de fer rouge (colcothar), l'oxyde de fer noir, le sulfate de fer, que B. Valentin obtenait directement par l'action de l'huile de vitriol sur le fer en limaille, l'acétate de fer; pour le cuivre, l'oxyde noir, l'oxydule, le sulfate, l'acétate, le carbonate.

Pour le plomb, Geber décrit dans son *Testamentum* deux principaux oxydes, la litharge et le minium qu'il obtenait en maintenant longtemps le plomb en fusion; le plomb jaunit d'abord, puis la masse prend une belle couleur rouge. Saint Thomas d'Aquin

obtient l'acétate de plomb dont la solution dans l'eau de rivière reçoit le nom de lait de la vierge ; c'est notre eau blanche.

Glauber trouve le chlorure de plomb.

Les composés de mercure étaient aussi fort bien connus, Geber trouve le sublimé corrosif, et Albert le Grand décrit avec soin et clarté sa préparation.

Geber trouve encore le précipité rouge, oxyde de mercure. (Voir *De Alchimia Geberi*). Eck de Sultzbach reprend les expériences de Geber sur l'oxyde de mercure et note que le mercure augmente de poids en s'oxydant (*Clavis philosophorum*).

Libarius trouve le bichlorure d'étain qu'il appelle esprit de sublimé mercuriel et qui porte encore aujourd'hui le nom de liqueur fumante de Libarius.

Jean Beguin donne la préparation de l'acide métastannique ou chaux d'étain, par l'eau forte et l'étain en limaille ; mentionnons enfin rapidement le bleu de cobalt dû à Glauber, l'or fulminant dû à B. Valentin, la pierre infernale ou azotate d'argent due à Geber (*De Alchimia*). Eck de Sultzbach décrit le premier l'arbre de Diane. La lune cornée (chlorure d'argent fondu) était universellement connue des alchimistes. Ils séparaient l'argent de l'or par l'eau forte.

Un anonyme (*Traité du blanc et du rouge*) donne un procédé plus compliqué. On dissout l'alliage d'or et d'argent dans l'eau régale ; on évapore à sec et on chauffe fortement ; le chlorure d'or donne de l'or métallique, le chlorure d'argent se volatilise en grande partie. Nous ne donnons ce procédé qu'à simple titre de curiosité ; on ne l'employait que lorsque l'or conte-

nait très peu d'argent, car dans ce cas l'eau forte seule est sans action sur l'alliage. Comme application à l'industrie nous avons la porcelaine due à l'alchimiste Botticher et des procédés de teinture d'Alexandre Sethon, le cosmopolite. Althotas, le maître de Cagliostro, teignait artificiellement les étoffes en or, mais son procédé ne nous est pas parvenu.*

D'autre part Arnauld de Villeneuve avait posé les bases de la toxicologie ; il donne le premier une classification raisonnée des poisons d'après leurs effets. Enfin en chimie organique nous avons l'acide acétique concentré que B. Valentin préparait en décomposant par la chaleur l'acétate de cuivre ; puis tous les acétates usuels, le tartrate de potasse, l'émétique, les sels ammoniacaux, l'alcool décrit dans Marcus Græccus, l'essence de térébenthine. Quercetanus décrit le gluten, Blaise de Vigenère l'acide benzoïque ou moelle de benjoin (*Traité du feu et du sel*), Glauber le goudron, Libarius l'acide camphorique. Enfin dans l'ouvrage apocryphe *Art transmutatoire de Jean XXII* on trouve un procédé qui donne de l'acétone.

Les alchimistes connaissaient un grand nombre d'essences qu'ils extrayaient soit directement par distillation, soit indirectement par l'ingénieux procédé qui est dû à Paracelse. (Voir les *Archidoxes*, livre IV.)

Pour extraire la quintessence du musc, de la civette, on broye d'abord cette substance avec de l'huile d'amande ; on exprime l'huile que l'on fait digérer six jours avec de l'alcool. On sépare d'abord l'alcool en distillant à feu nu, puis on distille l'alcool au bain marie et la quintessence reste dans l'alambic.

Arrêtons-nous ici, ce simple aperçu des découvertes chimiques des alchimistes suffira pour montrer combien il est ridicule d'accuser les philosophes hermétiques d'ignorance. Nous aurons aussi montré que la chimie doit à l'alchimie plus qu'on ne le croit généralement, et encore ce travail n'est qu'un résumé, la liste complète des corps chimiques trouvés par les alchimistes serait au moins trois fois plus étendue que celle-ci.

PHILOPHOTES.





PARTIE LITTÉRAIRE

Un Sorcier contemporain ⁽¹⁾

Il semble qu'à présent nous puissions nous déridier au récit d'une dernière anecdote, qui se réfère à l'an de grâce 1886. Ces détails nous viennent de source très recommandable ; il va sans dire pourtant qu'un récit passé de bouche en bouche ne peut offrir les garanties de rigoureuse exactitude qui sont le caractère des documents authentiques.

Cela dit, oyez l'aventure.

Notre grand « Maître de la Sagesse » vivait depuis dix ans dans la retraite, la solitude et le silence — dans l'attente aussi.

On demandera peut-être : qu'attendait-il ? — Trois choses :

Que les anges lui apportassent d'En Haut le bouclier adamantin de l'invulnérabilité, le glaive flam-

(1) Le volume de Stanislas de Guaita paraît en même temps que ce numéro (29, rue de Trévis, Paris). Nous nous faisons un plaisir de présenter à nos lecteurs un nouvel extrait de cet important ouvrage. Après avoir démasqué « un des sorciers contemporains », l'auteur termine son récit par une aventure des plus amusantes où le fameux Docteur apparaît dans tout son éclat. Jugez-en plutôt.

boyant des victoires et le sceptre phallique des triomphes... Voilà ce qu'il attendait.

Vers le commencement de mars 1886, il déclara tout de go que le Ciel l'ayant invisiblement armé de l'invisible armure, il était prêt à entreprendre la conquête du monde : il annonça que la période de sa *vie privée* étant close, celle de sa *vie publique* allait s'ouvrir. « Je suis, ajouta-t-il, Jean Baptiste, dont Élie (1) a prophétisé : sa mission est de crier, sans qu'aucune oreille soit fermée à ses cris. »

Et il partit en guerre.

Ami du progrès et des accommodements en toute chose, il fit aussitôt des concessions au goût du siècle : bien différent en cela d'un autre missionné d'En Haut, paru l'an dernier sur la scène du monde, sous le nom (trop synthétique peut-être) de *Jean-et-Pierre*, et qui, après s'être fait baptiser en grande pompe sur la plage d'Argelès-les-Bains par un gosse et deux fillettes, enfourcha solennellement un grand diable de cheval blanc, renouvelé de l'Apocalypse, comme lui baptisé, et qui répond au nom zodiacal de Sagittaire. Jean-Baptiste fut plus moderne : ayant consulté l'*Indicateur des chemins de fer*, il prit tout bonnement le rapide P. L. M. et débarqua sans façon à Paris.

Que venait-il faire à Paris? Prêcher les peuples? Évangéliser les badauds du boulevard? Se faire mettre en croix sur les ailes du *Moulin de la Galette*?... — Nullement. Ce n'est pas que, pour un prophète, cette

(1) Quelle salade !

dernière perspective manquât de séduction ; c'eût été sans doute original de ressembler à la fois au Messie et au Prince des Apôtres et de souffrir alternativement au gré des zéphirs, la passion de Notre Seigneur et le martyre de saint Pierre! . . .

Quoi qu'il en soit, cette ingénieuse destinée ne lui sourit pas.

Son but était, avant tout, de visiter un théosophe célèbre, qui jouit en fait d'une certaine fortune et que lui, Baptiste, croyait riche démesurément. Convaincre X***! le conquérir! se l'attacher! Quel triomphe, et surtout quelle aubaine pour le sacré Carmel!

Jean Baptiste avait été dès l'abord assez habile (ou assez heureux) pour s'emparer de l'abbé Z***, nature enthousiaste et généreuse, alors disciple de X*** et l'un de ses meilleurs amis. L'ecclésiastique en question s'étant amouraché du Carmel, s'offrit à servir d'intermédiaire et de présentateur. Pouvait-il prévoir que le pontife voulût pénétrer chez son maître, non pour faire échange de lumières, mais en vue d'exploiter, dans la mesure du possible, cette mine d'or? . . .

Malheureusement X***, informé (par les soins de l'abbé Ch***, le frère d'une victime de Jean-Baptiste) informé, dis-je, de la valeur morale et des pratiques du défroqué, se refusa net à le recevoir. Celui-ci ne se tint pas pour battu ; il usa du bon vouloir de l'abbé Z*** pour faire un siège en règle du petit hôtel de la rue V... — Mais le nouveau catéchumène eut beau, dans ses visites quotidiennes, multiplier ses dithyrambes en faveur d'Élie et de Jean Baptiste, X*** eut la prudence de tenir bon.

Alors le souverain pontife changea de tactique.

Il écrivit directement à M^{me} X^{***}, implorant une audience, et jurant Dieu qu'il guérirait cette dame du mal chronique dont elle souffre depuis si longtemps. M^{me} X^{***} céda dans l'espoir vague d'un soulagement possible : elle fit répondre au Baptiste qu'il était attendu, fixa le jour et l'heure.

Quand X^{***} apprit le résultat de ces manœuvres, il parut fort mécontent, et déclara qu'il ne tolérerait pas que ce sorcier de bas étage fût introduit au chevet de sa femme malade, qu'il n'eût lui-même, au préalable, dûment questionné visiteur aussi suspect...

Vers cette époque fréquentait quotidiennement chez X^{***} un brahme pundit, initié des pagodes méridionales de la péninsule, aussi expert d'ailleurs du sentier hermétique que du *chemin d'à gauche* ; ce brahme, dont X^{***} eut à se plaindre depuis, se proposa pour dévisager Jean Baptiste, et le fit entrer bientôt ; car l'examen n'avait pas révélé en lui un gremlin bien à craindre, du moins dans un milieu éclairé.

Alors se passa, dans l'appartement de M^{me} X^{***}, une scène à payer les places.

Le brahme s'était fait fort de mettre à nu le sorcier latent sous l'apparence du Docteur, dans l'hypothèse qu'il fût (comme d'aucuns l'en accusaient) un redoutable nigroman. — Le brahme donc se fit goétien, voire charlatan, pour extorquer le secret de son interlocuteur :

— *Ainsi, vous êtes initié !* lui dit-il à brûle-pour-point, de sa voix pleine et résonnante.

— Oui, sans doute, reprit le pontife déjà tout interloqué.

— Votre main, alors, Frère ! C'est parfait... Oui, seul, je suis lié ; mais à nous deux, nous bouleverserons le monde !... Ah ça (reprit le brahme, philologue d'une science consommée), quelle langue parlez-vous ? En fait de langues du mystère, nous avons le chinois, le sanscrit, l'hébreu, le zend, l'éthiopien...

— J'ignore toutes les langues dont vous me parlez là.

— Ah bah ! Mais c'est très nécessaire à un initié — je dirai même qu'il lui est indispensable — de connaître au moins l'une des langues sacrées de l'Ésotérisme... Enfin, soit ! Parlez-vous grec, du moins ? ou allemand ? ou russe ?... Ah ! c'est l'anglais, peut-être ?

— Je ne sais pas l'anglais.

— Bah ! Bah ! mais quelle langue savez-vous donc, à part le français ?

Tout désorienté, Baptiste hasarda : Le latin.

— *Optimè* ! fit l'Hindou, et il improvisa sur le champ un discours, dans la pure langue des Salluste et des César.

L'autre, qui voulut répondre, broncha dès le premier mot.

— Allons, dit le brahme, je vois que vous aimez mieux parler français. Vous pouvez être un puissant mage, après tout, sans briller par des connaissances philologiques...

— J'ai... en effet, un peu... oublié.

— Bon, bon ! n'ayons garde de perdre un temps précieux : à l'œuvre, dès aujourd'hui ! Voulez-vous,

pour nous faire la main, que nous évoquions votre...

— *Bone Deus !* évoquer !...

— Votre mère ?

— Non, monsieur, non... je n'ose... je ne sais...

Ces opérations terribles... la Relig...

— Auriez-vous peur, par hasard ?

— Oh non, mais...

— Mais c'est tout comme... — Et vous, madame X^{***}, voulez-vous permettre que nous évoquions votre mère ?...

— Ma mère ? soit !...

Baptiste, à cette réponse inattendue, devint blême, et, quoiqu'il fût plein jour, il évolua derrière un gros fauteuil, pour esquisser en cachette un signe de croix.

M^{me} X^{***} et l'Hindou échangèrent un regard inexplicable. Puis le brahme assura sa grosse voix, qui, de très forte, devint tonnante :

— Or donc, Fils de Schlomôh-Alohim, quels sont vos rites familiers ? Procédez-vous par la *tête de mort* ou par la *peau de serpent* ?

Les genoux du pauvre hère se dérobaient sous lui. Il balbutia :

— Oh ! jamais... jamais... Dieu ! ces sciences défendues !... Mes procédés sont tout autres : la prière, le commandement suprême aux Esprits de Lumière, par la vertu...

— De quoi ?

— Par la vertu... d'Élie... le...

— Allons, allons ! unissez-vous à moi d'intention : Dressez-vous ! Je vais évoquer, par des incantations communes à votre religion comme à la mienne.— La

main gauche en l'air, la droite fermée vivement !... Tous les doigts de la main gauche fermés de même, sauf le pouce et l'auriculaire !... Y êtes-vous ?

Et le brahme, avec une verve et une gravité incroyables, lâcha bride aux caprices de son imagination, à peu près en cette sorte :

« Mère des Miséricordes (1) dont le baptême est d'Ether et de Feu central, d'eau céleste et supercéleste ! ouvre-nous la fontaine, non des reflux normaux, mais des influx rétrogrades, pour que les Esprits, répondant à notre appel, nous viennent à rebours dans la descente, comme ils ont marché, les yeux vers Toi, quand ils montaient dans ta lumière les escaliers de l'Infini !

« Esprit, je t'adjure ; Ame, je te conjure ; fluide vital, je commande sur toi en union souveraine avec le Fils du Ciel dont je tiens la main, et qui s'unit à moi, dans le rite évocatoire !

« Ange aux yeux morts, obéis, fleur blanche du sépulcre, simulacre vain de celle que la vie terrestre a quittée, et qui gravit à cette heure les sentiers de la montagne !... Ange de l'éternelle Maya, ouvre ton sanctuaire refroidi, pour recevoir à nouveau la flamme sainte qui va redescendre à ma voix !

« Ame, Esprit, je t'appelle, je t'évoque, je t'adjure ! Descends à mon commandement dans la prison fluidique d'un nouvel embryonnat... Nous allons t'y contraindre, moi N*** et lui, Baptiste, unis de volonté dans le Mal et dans le Bien, *per fas et nefas*... »

(1) Et-il besoin de dire que nous ne répondons pas des termes de galimatias prononcés au cours de cette exhibition magico-comique ? Le fond étant vrai, nous revendiquons les droits du conteur.

Le pontife du Carmel n'en put supporter davantage. Il s'écroula, tout d'une pièce, plutôt encore à plat ventre qu'à genoux. Quand le brahme regarda de son côté, il le vit vautré par terre, qui se couvrait de signes de croix précipités, en mâchonnant avec terreur tout un chapelet de patenôtres...

— Crétin ! murmura l'Oriental.

Peut-être Baptiste avait-il eu la colique d'effroi. Le fait est qu'il ne chercha pas de prétexte pour se dérober sur l'heure, et prit congé d'un air égaré...

— Maître, reprit le brahme, quand la porte fut fermée, je sais ce que je voulais savoir : ce drôle est inoffensif. Il ne pourra jamais rien que sur les esprits faibles et les natures pusillanimes... C'est un parfait imbécile, et je me fais garant de son ignorance en Goëtie (1). Il n'a jamais abordé sérieusement le *Sentier d'à gauche*, et, s'il le tentait un jour, il mourrait de frayeur, avant d'avoir su cueillir une seule des fleurs monstrueuses et fatales, qu'y récoltent les intrépides du crime et de la folie...

Le brahme se tourna vers M^{me} X^{***} :

— Madame, vous pouvez recevoir ce sot moineau sans le moindre inconvénient : je réponds de son innocuité !

(1) Le brahme est trop exclusif; nous citons son opinion telle quelle, mais nous ne la partageons pas — sans réserve, du moins.

Il faut se souvenir que Baptiste lui a été présenté comme un initié : il le juge insuffisant comme tel. Il a raison. Ce qu'il appelle le *sentier d'à gauche*, c'est la voie d'un puissant adepte qui dévie vers le mal et devient un *dougpa*. En Occident, nous attribuons un autre sens au mot : sorcier.

Nous serons de l'avis du brahme, s'il veut dire que Baptiste est incapable de lutter, sur le plan astral, contre une volonté ferme et éclairée. Mais nous savons quelle action funeste il a pu exercer sur des natures superstitieuses et timides.

Il n'en est d'ailleurs que plus dangereux : il s'attaque aux faibles.

— Mais faudra-t-il me laisser soigner par lui ?

— Il m'a dit qu'il comptait *opérer* par la prière...

Or, la prière, madame, n'a jamais fait de mal à personne.

Et sur ce, le brahme prit congé à son tour.

Je me suis laissé conter que Baptiste avait fait de sa rencontre chez X^{***} tout un roman. Je poursuis, d'après des renseignements de troisième main, par conséquent sous toutes réserves.

Un brahme, aurait-il dit, était venu du fond de l'Inde pour le voir, lui Baptiste, et aussi un peu — subsidiairement — pour voir X^{***}. Ce brahme s'était jeté sur le champ aux genoux de Jean Baptiste, en disant :

« Maître, vous êtes celui devant qui se prosternent tous les Enfants de la lumière : ordonnez, nous obéirons !... Ah ! si vous vouliez être avec nous, le triomphe serait assuré par le Saint Carmel, et, sous votre direction, nous bouleverserions le monde !... »

A ces paroles, Jean Baptiste *releva avec bonté le fils des soleils de l'Asie* (sic) *brahme-bouddhiste* (sic) du premier ordre et initié parfait, et oubliant son propre rang, il lui donna le *baiser de paix*. Ainsi le Prince des sages jamais ne déroge : car sa charité aplanit les situations inégales, en nivelant les castes spirituelles.....

Baptiste vit donc M^{me} X^{***}, pria à son chevet, fit force *commandements aux Esprits de Lumière* — le tout en vain..... La cause de cet insuccès réside dans la foi de M^{me} X^{***}, qui n'est pas assez vive, paraît-il.

Il offrit en outre à M^{me} X^{***} un médaillon de

cristal, monté en argent, qui (disait-il) contenait des reliques et diverses choses saintes. En réalité, ce médaillon renfermait une hostie consacrée et d'autres objets qu'il vaut mieux taire le prêtre apostat repa-
raissait là.

M^{me} X^{'''} ne put refuser ce médaillon, qui représentait bien une valeur de vingt-cinq francs : ce dont elle fut vivement contrariée.

De son côté, le savant X^{'''}, étant donné que Baptiste avait été reçu chez lui, fit auprès de cet individu, le jour de son départ, la démarche banale d'une courte visite. Traduisons en style Baptiste : « Il vint prendre congé de moi, me remercier et me demander un mot d'ordre pour l'avenir. Je lui traçai une ligne de conduite, j'y dus joindre quelques conseils, et il reçut, avant mon départ, le baiser de paix. Puis (ce qui est faux) il me conduisit à la gare de Lyon. »

En revanche, ce qui est vrai, c'est que l'illustre théosophe trouva le docteur dans une chambre sordide, et couvert de vêtements rapiécés. On était encore en hiver et le pontife n'avait pas fait de feu... Non qu'il manquât d'argent : M. M^{'''} avait eu soin de garnir généreusement sa bourse de voyage. Mais il convenait à Jean Baptiste d'être, sinon couvert de bouse de vache, nu à mi-corps et oint de graisses puantes, comme dans sa première incarnation de précurseur, du moins de paraître austère à l'excès. Qui ne sait d'ailleurs qu'en pareil cas un peu de crasse n'est pas pour nuire ?.....

Bref, la vue d'un vieillard, d'aspect maladif et plongé dans un dénûment pareil, toucha vive-

ment X^{***}, déjà fort embarrassé par le cadeau du médaillon. Avant de partir, il demanda de quoi écrire, glissa cent francs dans une enveloppe qu'il remit aux mains de Baptiste, d'un air pénétré : « Pour vos pauvres du Midi », lui dit-il.

Plus tard, Baptiste, prétendant avoir montré chez X^{***} ce médaillon (inestimable joyau, d'un prix plus inestimable encore) soutint du ton le plus naturel qu'il l'avait oublié rue de V..... — Par bonheur, cet objet d'art avait été religieusement serré dans un tiroir et fut renvoyé de suite au docteur, par colis postal recommandé. Baptiste était déjoué : il ne pouvait faire du bruit de cette aventure.

Il se dédommagea en insinuant que X^{***} était un *redoutable magicien* : le fait est que l'héritier de Vinttras quitta Paris, terrifié. Il refusait de s'expliquer sur X^{***} ; seulement, dans ses minutes d'expansion, il laissait entendre que cet effroyable nécromancien, confident des Puissances de Ténèbres, se faisait servir par tout l'Enfer (sic).

De pareils soupçons devaient en effet paraître abominables à un *Elu*, qui *se célestifie* toutes les nuits au baiser des anges de Lumière, Sahaël, Anandhaël et autres, et se fait assaillir *a posteriori* par le fantôme lubrique du circoncis Ezéchiël.

Cet Israélite d'outre-tombe procède suivant un mode curatif, encore qu'insolite — et il paraît qu'un de ses assauts vaut à lui seul une purge et une saignée. Puis il dispose, en faveur de ses partenaires, des fluides vivificateurs et bienfaisants *qui sont*

monter aux êtres, échelon par échelon, l'échelle ascendante de la vie...

ET NUNC, LENONES, INTELLIGITE : ERUDIMINI. QUI JUDICATIS LUPANAR !

STANISLAS DE GUAITA.

La Vie d'un Mort

(Suite)

I

L'homme s'était tué bêtement, animalement, en une heure de vésanie cérébro-spinale : son histoire était d'une banalité désespérante. Il s'appelait Maxime Durand, et en vérité il était le Maximus des Durand possibles, l'être nul, plat, mâle à la façon du bouc de Mendès, gros appétit, forte santé, affamé avec une hypocrisie bourgeoise — des béatitudes inférieures et des satisfactions vulgaires.

Un imbécile congestionné.

Il avait vagi à son heure, tété normalement, gagné des bons points à la foire au calcul et à l'orthographe, louchant au besoin sur le devoir des autres, s'était tôt et activement pubérisé, servi en ses tartufferies pudiques par un teint que rien ne blafardait, et finalement avait acquis, grâce à de solitaires sédations, le renom d'un bon jeune homme rangé, mûr pour la vie sérieuse ; de bonne heure il avait

endossé le veston neutre du commis, s'était proprement encoudé de manches de lustrine, rayant chaque matin sa chevelure rebelle, mais vaincue par les graisses oléifiées, d'une ligne recte et rosâtre, réputé soigneux de sa personne, de bonne tenue et même assez distingué.

Ses comptes, superbement alignés, avec titres de colonne en ronde et reports en bâtarde, témoignaient d'une probité de castrat. Ce n'était pas un de ces freluquets qui se dérangent et qui font des folies pour les femmes.

En vérité, il n'était que lâche. En son organisme vigoureux, toutes les trompettes de l'érotisme furieux sonnaient l'assaut ; et tandis que, correct, il recevait la cliente en l'absence du chef de rayon, sa voix mellifluait : « Et avec cela, madame ! » sans même la regarder ; il la voyait par ses yeux d'en dedans, et rageusement, avec des furies de faune en rut, il lui arrachait ses vêtements, et, l'ayant mise nue, enfonçait ses ongles dans la chair blanche.

C'était un commis bien convenable.

Quant aux jours de règlement, les quinze et les trente du mois, les cahiers de billets de banque formaient au coin de son bureau des matelas soyeux ; impassible, et les tapant du médius pour les compter, il mangeait des yeux les bras nus de l'Industrie et du Travail, accroupis au bas du papier bleuté, il leur arrachait leur peplum, et, disant : « 987, escompte 3 o/o pour le comptant », il avait dans la bouche des saveurs de dévorations secrètes.

Et ce probe volait épouvantablement, en puissance,

sinon en action, ayant au bout des doigts, plaqués sur les pièces d'or comme des suçoirs de pieuvre, d'inexprimables boulimies.

Or il arriva que l'été fut chaud et orageux, et que la patronne du magasin qu'il envanillait de ses oings à bon marché, férue d'un coup de bestialité féminine, imagina de déniaiser ce Joseph. La réussite fut prompte et de ses premières entrevues avec Maxime elle s'évada à la fois ravie et épouvantée. Jamais, en ces accointances bourgeoises, elle n'eût deviné analogues vigueurs, pareils inassouvissements. Grasse et robuste, elle eut à soutenir des abordages, ainsi qu'à Brest au retour des équipages des croisières. Puis la nature faiblit, cria, se dégoûta, eut horreur ; et pour sa délivrance la malheureuse fit appel à un discret adorateur, en le sein de qui elle pleura, réclamant protection.

L'autre se posta sur le passage de Maxime, en une des galeries du vaste magasin, à quadruple étage, et, brutalement, les poings au visage, lui enjoignit de cesser ses assiduités, s'il ne voulait avoir les reins cassés.

Maxime eut si grand peur qu'il fit deux pas en arrière, et, la porte de l'ascenseur s'étant trouvée ouverte, il tomba de toute la hauteur de la cage et se vint briser sur l'angle de la caisse où la dame trônait.

Du crâne brisé des esquilles sanglantes jaillirent sur le corsage riche, tandis que des gouttelettes pointillaient sur la poudre de riz.

La dame poussa un grand cri, eut un va-et-vient de mâchoires ; puis, les bras soudain serrés au corps, se mit à ululer en crise nerveuse...

Au fond, rien de plus correct : une imprudence, un accident, et l'attaque réglementaire de la femme sensible... c'était le faits-divers dans sa badauderie crue, concluant à l'impuissance de tous les moyens employés pour rappeler le personnage à la vie.

De fait, Maxime Durand était mort, en tant que Durand, personnalité balourde, aux joues rouges, aux yeux à fleur de tête, aux moustaches cirées et aux lèvres épaisses... Mort le Durand qui, tous les matins levé à six heures, humait dans une crèmerie un café au lait spongié de pain, qui lisait un journal d'un sou, curieux de celui qu'une ligne en énormes capitales — meurtre, suicide ou affaire de mœurs — désignait à son attention. Mort Durand qui, ouvrant la porte du magasin, souriait au patron et se glorifiait d'une main patriciennement tendue... vide son fauteuil de moleskine, veuf son porteplume à manché d'os, orphelin son grattoir... mort le Durand à la belle écriture, si fier de son impeccable tire-ligne.

Cet agrégat oïseux était détraqué, cette coquille était brisée.

Mais tout était-il mort... ou, pour mieux dire, rien ne vivait il plus ? Ce mort était il tout à fait, à jamais, en bloc mort ?

II

Au moment où, la bête étant encore vivante, son pied avait glissé sur le rebord de fer et où, malgré une inconsciente contraction de la plante, la semelle avait tourné sur la baguette lisse, l'homme, sentant

ses épaules fuir, s'était tordu, dans un instinctif besoin d'équilibre, pointant la tête en avant en une intention folle de contre poids.

Mais, tout point d'appui manquant, il était tombé, et, dans le vide, un autre instinct lui était venu de se raccrocher des ongles à la muraille. Il l'avait touchée en effet, et la secousse lui avait fait un instant retrouver la verticale, mais en même temps, la chute étant plus rapide, il s'était contorsionné, tirebouchonné comme s'il eût voulu se mettre en boule...

La surprise d'abord l'avait étranglé, puis il s'était mis à pousser des Ha ! Ha ! gloussants...

En cette seconde — que les spectateurs ahuris n'avaient même pas évaluée si longue, — d'interminables et multiples sensations, des pensées innombrables étaient passées dans ce cerveau, créées par les formes diverses que ses yeux percevaient, puis instantanément déformées, amplifiées ou spécialisées par le travail cérébral, en une sorte de décuplement de la faculté imaginative.

Ainsi la galerie argentée, qui à chaque étage bordait la cage de l'ascenseur, lui avait rappelé les écumes qu'un jour, au Havre, il avait vues aux plis des vagues, et il avait songé à un long voyage, entrepris au delà des océans, avec dans ses poches l'or de la caisse... Les barreaux d'escaliers l'avaient reporté sur la place de la Concorde, devant le Corps législatif, où députés et ministres disparaissaient par la haute porte vitrée... Ils avaient de l'argent à ne rien faire... ceux là !... et des femmes... des honneurs... des croix... Une envie furieuse le mordit.

Il s'abattit.. Le choc atroce lui arracha un râle... Il y eut en son Lui tout entier un craquement, suivi d'une sensation de déchirure, puis aussi de décollement, comme si ses os étaient arrachés de leur gaine périostéique... une chaleur intense, un jaillissement d'étincelles éclatant dans les orbes de ses yeux... à l'oreille l'effrayant et héroïque tintamarre d'une fanfare...; puis un bruit sec métallique, le craquement d'un déclic, une douleur aiguë, lancinante, comme d'une épée ébréchée arrachée d'une blessure... un coup sourd... perçu en l'épigastre, ainsi que d'un heurt lancé de l'intérieur sur la périphérie... enfin l'accalmie subite, étouffante, écrasante, immobilité et silence...

Période fort courte d'ailleurs, évasion provisoire du mouvement, la mort étant en une de ses phases un rétablissement d'équilibre par oscillation.

III

Nos langues, détournées de leur principe sensationnel, au squelette consonant défiguré par le massorétisme d'une voyellisation fantaisiste, se prêtent difficilement à l'énoncé de faits qui se passent sur un plan autre que celui où évoluent nos illusions : il faudrait, pour les plier au positif des choses, les écharner de leur pulpe inutile et surajoutée pour n'en conserver plus que l'expressive musculature.

Leur virtuosité se plie mal à la description scientifique de l'inconnu de cet au delà où l'en deça n'a rien d'adéquat : leur substratum seul, ainsi que l'a prouvé

Fabre d'Olivet dans sa traduction de la Genèse, répond à l'éternité des principes ; l'approbation des mots à des détails insignifiants, aux arabesques de la caricature vitale, leur interdit la précision algébrique que réclame la linéaire vérité.

D'où la grande difficulté que j'éprouve à traduire ce qui de cet être humainement mort a pénétré en moi par révélation purement intuitive. Il est malaisé de dire ce qui n'a pas été parlé.

Qu'on me pardonne donc une absence de concision dont je souffre le premier, et qu'on se souvienne de ce qu'il faut de mots pour rendre, même sur notre plan inférieur, l'idée qui en une fraction infinitésimale de temps, a jailli dans notre esprit, complète, armée, pour ainsi dire, de toutes ses contingences.

D'abord, qu'on le sache bien, Durand, mort aux yeux des hommes, déclaré cadavre par le médecin appelé, n'était pas encore mort.

C'est une erreur de croire à l'instantanéité de la mort. Le décès — mot plus juste — est un départ avec ses phases d'éloignement.

Le docteur qui s'était penché sur Durand disait :

— Il y a eu lésion immédiate et profonde du cerveau... Voyez, aucune réaction ne peut plus provoquer le moindre mouvement : le cœur ne bat plus, la pupille ne subit plus l'action de la lumière ; de la poitrine aucun souffle ne sort qui ternisse la surface polie de ce miroir. Il est mort !

JULES LERMINA.

LE HÉROS

*Il surgira du cœur de l'immanent Mystère,
Parmi le soir pensif ou le matin léger.
Ses beaux pieds marcheront sur le sol de la terre
D'un pas calme de surnaturel étranger.*

*Il naîtra ; je l'attends. Dans les ondes énormes
Où la Lumière astrale pour l'éternité
Roule tous les reflets tourbillonnants des formes,
J'ai vu l'image aurorale de sa beauté.*

*Il est éblouissant de jeunesse et de force.
Il a parlé peut-être avec des dieux. Les vents
Sont enivrés de boire, à la chair de son torse
Le parfum des lilas et des âmes d'enfants.*

*Il a la grâce d'un navire à toutes voiles
Où des oiseaux perdus trouvèrent un appui.
Ses yeux sont radieux d'avoir lu les étoiles.
Et sombres d'avoir lu les hommes d'aujourd'hui.*

*Son geste est attirant comme la mer nocturne
Il s'exhale des effluves qui vont courir
Sur ses cheveux casqués d'un rêve taciturne
Un vertige ambigu de vivre ou de mourir.*

*Les cœurs lassés, sa voix les prend et les enchaîne
Aux espoirs oubliés dont ils vibraient jadis.
Robustesse adorable et pure : il semble un chêne
Fleuri de roses pourpres et de sombres lys.*

*S'il passe parmi nous, les foules égoïstes
Sentent un souffle étrange en leurs seins maîtrisés ;
Les hommes sont pensifs ; les femmes, un peu tristes.
Songent à la douceur d'impossibles baisers.*

*Or il ira, son bras charmant armé du glaive,
Fort de la mission dévolue à ses mains,
Planter la fleur mystérieuse de son rêve
Afin d'en parfumer à jamais nos chemins.*

*Il mourra sanglant : Car, sachant les lois occultes
Pour imposer son Verbe au monde, le Héros
Doit ceindre à son beau front la couronne d'insultes
Et livrer sa poitrine à l'acier des bourreaux.*

*
**

*Or moi, je ne serai pas ce doux jeune Maître,
Je ne serai pas, dans la gloire de douleur,
Le candide Héros que j'avais rêvé d'être.
Mon souffle n'aura fait éclore aucune fleur.*

*Car j'ai mordu, de mes dents farouches, la treille
Que la terre m'offrait dans l'air chaud du matin.
Passant troublé, je n'ai pas su fermer l'oreille
Aux hymnes que chantaient les filles du Destin.*

*Et je disparaîtrai, ayant porté dans l'ombre
Quelques trésors secrets que j'aurai connus seul ;
— Car mon orgueil sanglant me vêt de pourpre
[sombre. —*

Et je serai couché stérile en mon linceul.

*Mais toi, mon frère plus jeune, Héros robuste.
Ma ferveur évoqua la beauté de ton front,*

*Et j'aurai vu surgir ta silhouette auguste
Sur l'horizon doré des heures qui viendront.*

*J'espère vers ton sein triomphal où tu portes
L'épiphanie splendeur de mon idéal cher,
L'épanouissement des mes puissances mortes,
Toi qui ne seras pas mon fils selon la chair.*

*Je suivrai tes beaux pieds dans ton sentier d'angoisse.
Avec toi, près de ton flanc sanglant je mourrai,
Afin que la lueur de ton geste s'accroisse
Sur la planète sombre où vint ton corps sacré.*

EMILE MICHELET.

PENSÉE

Inutile de combattre les opinions des autres ; on parvient quelquefois à vaincre les gens dans une discussion, à les convaincre, jamais.

Les opinions sont comme les clous : plus on tape dessus, plus on les enfonce. Tout notre pouvoir se réduit à dire ce qui paraît être la vérité. Les hommes posent les chiffres et le temps fait la preuve.

Alexandre Dumas fils.

CORRESPONDANCE

OCCULTISME PRATIQUE

Mercredi matin.

(Voy. l'Initiation, n° 8, fig. du frontispice.)

Je ne puis vous joindre ce soir, cher maître, et je tiens à vous faire part des quelques remarques sur les expériences sphingiennes. L'expérience 4 donne une image double ; les numéros 6 et 7 donnent une déviation que je retrouve dans les expériences d'autohypnotisation que j'ai faites dernièrement.

Une image très remarquable à ce point de vue est celle du n° 8 qui consiste en une sériation décroissante de l'angle inférieur du dessin. L'absence de la ligne verticale peut s'expliquer si on fait attention à la difficulté qu'il y a, pour des observateurs non habitués à la fixation du regard, d'embrasser du même coup d'œil, la prunelle restant immobile, l'ensemble et les détails d'un objet, difficulté qui augmente avec le nombre des opérateurs.

De cette manière on peut expliquer les résultats obtenus aux numéros 9, 11, 12, 17 et 18.

Le n° 10 est extrêmement intéressant : il affirme la possibilité de créer une image d'un objet qui n'existe qu'en idée ; ce sera dans ce cas, chez le sujet, un être

parasitaire, qui se développera aux dépens fluidiques de l'expérimentateur ; je crois cette formule assez haute, elle peut amener l'explication des phénomènes d'évocation.

La seconde image obtenue en cet essai donne lieu, comme les autres déviations de formes, à croire que le passage d'une sensation du plan physique au plan animique ne se fait que par une réfraction analogue à celle que connaît la physique. J'ai déjà observé cette réfraction pour la couleur ; il serait bon, je crois, que quelqu'un entreprit des recherches sur les déviations dans les autres modalités de l'aour. On aurait ainsi une série de faits synthétique dont la loi s'extrairait, et qui pourrait même donner un rapport mathématique entre l'astral et l'organique, rapport probablement le même que celui indiqué par le Tarot.

La semaine prochaine, je crois pouvoir vous donner une dizaine d'autres expériences ; il ne restera alors d'intéressant que deux articles de C. du Prel : *la Mort*, et *la Personnalité après la mort*.

Je vous salue en Geburah.

Y. LE LOUP.

GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

Les vacances, commencées maintenant, vont être consacrées à l'organisation de plusieurs nouvelles créations.

1° Le *Conseil suprême de l'ordre martiniste* déjà presque complètement organisé.

A ce propos nous portons à la connaissance de tous les correspondants et chef des Groupes à Paris, en province et à l'étranger que ceux qui seraient disposés à commencer l'organisation de loges régulières de l'ordre martiniste sont priés d'en faire la demande à M. Papus, 29, rue de Trévise, Paris. Ils recevront les instructions nécessaires à cet effet ;

2° Au Quartier général *deux nouveaux groupes* sont en voie de création, l'un devant s'occuper de la question de la crémation, l'autre du végétarisme ;

3° Enfin nous pouvons maintenant parler de l'effort qui va être tenté cet hiver. Plusieurs de nos membres étudient depuis plusieurs mois les moyens pratiques de créer, en dehors du groupe, mais avec les éléments que nous possédons, une UNIVERSITÉ LIBRE DES HAUTES ÉTUDES. Cette création importante demande de longs travaux préparatoires. Ces travaux ne seront pas terminés avant trois ou quatre mois. L'organisation générale des cours a été confiée à F.-Ch. Barlet, c'est dire tout leur caractère scientifique.

On voit que le temps des vacances sera bien employé.

Enfin rappelons qu'un grand mouvement de propagande en province va être commencé par les rédacteurs de l'*Initiation* dont le directeur s'est entendu avec plusieurs des grands journaux des départements pour faire un service de chroniques régulier.

L'INITIATION

AVIS A NOS ABONNÉS

Par suite de l'augmentation subite des abonnements, nous avons l'honneur de prévenir nos abonnés que les numéros antérieurs au mois de février 1891 sont *épuisés*.

Dorénavant ce fait ne se reproduira plus, le tirage ayant été encore augmenté de 200 exemplaires.

DÉPOTS

Nos lecteurs de Paris seront heureux de savoir qu'ils peuvent dès à présent demander l'*Initiation* chez tous les libraires des quartiers où elle est déposée; un service complet a été organisé à cet effet.

AVIS A NOS RÉDACTEURS

Ceux de nos rédacteurs qui voudraient collaborer à plusieurs journaux de province (gracieusement bien entendu) pour la propagation et la défense de l'Occultisme sont priés de s'adresser à la Rédaction qui leur fournira les renseignements nécessaires.

Deux nouvelles Publications

L'Occultisme vient de prouver encore la puissance des moyens intellectuels dont il dispose dans plusieurs ouvrages nouvellement parus.

*
*

Une des prétentions de la Science Occulte est, on le sait, de fournir à ceux qui l'étudient sérieusement une série de lois générales susceptibles d'applications nombreuses à nos connaissances contemporaines.

F.-CH. BARLET vient de donner à cette prétention une sanction magistrale. Découvrant, grâce aux méthodes de l'Occultisme, la loi générale qui dirige l'évolution à travers les âges, l'auteur applique cette loi à l'élément le plus intéressant pour l'homme : l'idée.

Partant de faits bien établis dans l'histoire des doctrines, qui préoccupe l'humanité, Barlet précise l'*Evolution de l'idée* à travers le temps et les peuples.

C'est une histoire générale de la pensée humaine et de ses préoccupations, où la merveilleuse et colossale érudition de l'auteur se déploie dans toutes ses conséquences.

La grandeur des enseignements de l'ésotérisme ressort de cette étude faite pour captiver le philosophe autant que l'occultiste. Du reste un compte rendu très étendu sera fait sous peu de l'œuvre importante écrite sous le modeste titre d'ESSAI SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE (1).

*
* *

Si la Science Occulte est applicable à nos sciences actuelles, il n'en faut pas moins connaître les caractères les plus curieux sous lesquels ont été envisagés les enseignements de l'ésotérisme.

Aussi nos lecteurs sont-ils heureux d'apprendre l'apparition à la même librairie de l'œuvre tant attendue de STANISLAS DE GUAITA : *le Temple de Satan* (2), deuxième volume de *l'Essai des Sciences maudites*. On sait les polémiques violentes déchainées dans la presse spirite par les quelques extraits qui ont paru de cet ouvrage. Aussi nous sommes-nous assurés d'avance de l'accueil favorable que nos lecteurs feront à l'œuvre de l'écrivain doublé du philosophe qu'est Stanislas de Guaita.

*
* *

Rappelons, en terminant, puisque nous parlons de livres, que la Librairie du Merveilleux, 29, rue de Trévisé, envoie l'exemplaire du *Traité méthodique de Science occulte* de Papus à 12 fr. 50 franco aux lecteurs de *l'Initiation* et donne en prime 6 mois d'abonnement au *Voile d'Isis*.

(1) 1 vol. in-18, 3,50 (29, rue de Trévisé).

(2) 1 gros vol. in-8 avec 16 planches phot. hors texte, 15 fr. (29, rue de Trévisé).

REVUE DES REVUES

OCCULTISME :

Le VOILE D'ISIS poursuit hebdomadairement ses publications. S'il est nécessaire de faire quelques polémiques, cet organe leur sera exclusivement consacré. Le tirage, par suite d'une nouvelle combinaison, sera porté avant longtemps à 10,000 exemplaires.

LA PAIX UNIVERSELLE. — Ce journal continue à être fort intéressant malgré les efforts d'un de ses rédacteurs qui lui fait le plus de tort possible en des lettres fulminantes adressées à des revues amies. Outre les reproductions de l'*Initiation*, nous signalerons la déclaration du directeur B. Nicolai et une bonne étude sur le *Magnétisme transcendental* de Phal Nosc. Dans la Revue de la Presse nous ne pouvons que féliciter H. Sylvestre des très méritoires efforts par lui entrepris pour rester indépendant. Espérons qu'ils porteront leurs fruits.

L'ÉTOILE (juillet 1891). — Articles fort sérieux de MM. Alber Jhouney, Jules Doinel, René Caillié et l'abbé Roca. Remercions particulièrement René Caillié pour la lettre bien trop flatteuse qu'il a consacrée au *Traité méthodique de Science occulte*. M. Vanucci publie aussi une étude sur la fixation de la date de Pâques.

SPIRITISME :

Ce mois-ci la *polémite aiguë* de la presse spirite a une tendance à passer à l'état chronique. On en est aux insinuations délicates et suggestives. Les occultistes ne sont plus des « chauves-souris du passé », mais pourraient bien être « des jésuites » se faisant mettre à l'*index* pour cacher leur jeu. Espérons que le mois prochain ce seront « des agents secrets soudoyés par la préfecture de police ». Afin d'éviter à nos lecteurs des fatigues inutiles, nous ne signalerons plus qu'exceptionnellement les articles consacrés à la polémique. Ce sera le meilleur moyen de voir comment sont faites toutes ces revues soi-disant progressistes.

MONITEUR SPIRITE ET MAGNÉTIQUE (15 juin 1891). — Un bon article de D. Metzger sur l'od. Les appels désespérés du D^r Gérard et de M. Bouvery en faveur des magnétiseurs, et une dizaine d'articles de polémique plus ou moins déguisée, même dans la Bibliographie. Un petit mensonge à relever à propos de la Maison Hantée: « Aucune incantation n'a été faite par aucun occultiste dans cette maison. » M. B. Sylvain en sera encore pour ses frais de style, cette fois.

LA LUMIÈRE. — Voilà une bonne revue spirite. Voilà du vrai spiritisme. On y trouve des visions prophétiques d'un grand inspiré suivies du « Chant de l'Ange ». L'ange « chante » des choses de ce genre:

« Ce ne sont plus les forces physiques qui règlent et qui dirigent le mouvement suprême, la main qui tient ces grandes rênes est *celle du ferment des ferments* (1) (sic). Le jour de l'homme isolé ne permet pas de voir cette main; mais l'ouvrier de la nuit se la rend visible dans la part fermentielle qu'il lui consacre. »

Il y en a une page comme ça et *Melchisedec* lui-même fait les commentaires. C'est *Elie* (le grand prophète) qui, réincarné en 1891, a eu cette ineffable vision. De plus « le Courier » montre que les grands esprits savent aussi s'occuper de la terre ». Ainsi quel doit être le bonheur de M. *Anselme* à qui l'on dit:

« Nous pourrons vous trouver un Erard à queue, d'occasion; nous nous en chargerons volontiers. » M. *Dieudore* est encore plus heureux, car il apprend que « c'est un cas d'obsession d'Esprit souffrant et cruel. La dureté et l'égoïsme de la personne obsédée feront obstacle à sa délivrance. Il faut s'aider pour que Dieu aide. 2^e question: le sel; 3^e question: *Ceci est laissé à la générosité et à la conscience de chacun; il n'est rien demandé.* »

Quand on songe que pour s'abonner à cette revue vraiment spirite, parue un an avant le journal le *Spiritisme*, il suffit d'envoyer 6 fr., 97, boulevard Montmorency; on

(1) « L'Ange », « Esprit supérieur » qui chante, me permettra-t-il de lui faire remarquer qu'un *ferment* (fût-il le ferment des ferments) a rarement une main. (P.)

avouera qu'on peut s'amuser pendant longtemps pour pas cher.

LE SPIRITISME (1^{er} juillet 1891). — Gabriel Delanne fait une étude sur la constitution de l'homme d'après l'occultisme et d'après le spiritisme. Le ton de l'article est quelque peu agressif, mais on sent une recherche de bases scientifiques et une tendance à éviter toute personnalité, pour rester sur le terrain des idées. Aussi cet article est-il l'objet d'une réfutation spéciale publié dans le *Voile d'Isis*.

Les conclusions de l'auteur tendent à démontrer que le corps astral ne correspond pas au périsprit et que les conceptions de la vie par l'occultisme ne répondent pas aux données physiologiques. On y trouve des arguments enfantins pris au matérialisme le plus pur, à côté d'objections qui méritent d'être réfutées. C'est en somme le travail le moins mauvais sur la question, publié depuis longtemps dans une revue spirite française. Toutefois nous ferons remarquer à l'auteur qu'il n'a pas une connaissance encore assez suffisante de l'occultisme qui décrit parfaitement la période de croissance, d'état et de décroissance de l'énergie vitale (p. 103) et qui l'étudie non seulement dans l'Homme, mais aussi dans l'Univers (1). De même l'étude du corps astral fabriquant le corps physique et conservant la personnalité après la mort (2) est faite au point de vue histologique et scientifique.

M. Auzanneau constate dans ce même numéro que les épithètes malsonnantes adressées aux occultistes par les spirites avaient été émises quinze jours avant l'apparition de l'article de Stanislas de Guaita. Dont acte.

Enfin nous lisons une liste de groupes spirites répandus dans quelques villes de France et une liste de livres spirites publiés depuis quelques années. Il faut avouer que constituer 40 groupes en neuf ans (cela fait 5 par an au plus), alors que beaucoup de ces groupes sont représentés par l'adresse d'un spirite de bonne volonté et que d'autres sont décédés, c'est maigre. Nous remarquons aussi que

(1) Voy. p. 72, 73, 74 et 75. du *Traité méth. de Science occulte*.

(2) P. 794 et suiv.

L'Union Spirite Française ne possède aucune centralisation régulière et s'occupe exclusivement de spiritisme kardéciste. En un an le Groupe indépendant d'études ésotériques a quatre cents membres, cinquante-deux groupes dont beaucoup à l'étranger, un journal hebdomadaire et une revue mensuelle de 100 pages, avec un Quartier Général solidement organisé. On voit facilement la différence.

REVUE SPIRITE (1^{er} juillet 1891). — Presque tous les articles sont consacrés à la polémique, même la séance du comité de propagande où siégeaient sept membres (!)
« On a décidé de prendre des mesures énergiques pour résister aux sectaires. »

La Revue publie plusieurs extraits de journaux concernant la « Maison Hantée » du boulevard Voltaire.

Remarquée en passant la délicieuse phrase suivante (p. 322):

« Avouons tout d'abord que certains industriels ont fait du spiritisme un système à trucs, un moyen d'exploiter la crédulité humaine, cette mine inépuisable basée sur l'attrance vers le merveilleux. » Cette allusion délicate au fameux procès du photographe Bugué ne manque pas de saveur. Que dites-vous aussi « de la mine basée sur une attrance » ? Allons « le char du spiritisme navigue sur un volcan » et M. Prud'homme vit encore.

MAGNÉTISME :

La « grande affaire » actuelle c'est la nouvelle loi sur l'exercice de la médecine votée par la Chambre et en discussion devant le Sénat.

Si cette loi était appliquée, les magnétiseurs sérieux et dévoués au soulagement des malades seraient confondus avec les tireuses de cartes et liseuses de marc de café exerçant la médecine et seraient passibles de prison, sur la plainte d'un médecin quelconque.

Le D^r Gérard a éloquemment défendu la cause du Magnétisme. Mais il nous semble qu'au lieu de présen-

ter au Sénat des vœux irréalisables pour le moment comme l'exercice libre de la Médecine (ce que nous souhaiterions de tout cœur), il faut chercher une solution *pratique* et susceptible d'être immédiatement réalisée. Nous avons proposé, dans un article du *Voile d'Isis*, la création d'un diplôme de *masseur* reconnaissant légalement au magnétiseur le droit d'exercer son art, après ordonnance d'un médecin régulièrement diplômé. On pourrait ainsi séparer les magnétiseurs qui traitent les malades d'avec les industriels qui ouvrent à Paris des cabinets de somnambulisme extra-lucide où des pseudo-sujets, dits des hôpitaux, pratiquent l'escroquerie la plus caractérisée.

Nous ne saurions trop conseiller aux défenseurs du Magnétisme d'éviter en ce moment les injures et les calomnies entre eux, sous peine d'un échec complet de leurs justes revendications devant nos « honorables ». Au nom même de la cause, les directeurs des journaux de Magnétisme doivent veiller au « sérieux de leurs publications ».

JOURNAL DU MAGNÉTISME (15 juin 1891). — M. Amédée H. Simonin fait une longue communication où il traite de l'Hermétisme, de l'Occultisme et du Spiritisme comme un véritable rédacteur de l'*Encyclopédie Larousse* (ancienne édition, les suppléments actuels étant de beaucoup mieux faits). Ainsi jugez plutôt.

« Les occultistes disent que l'occultisme est *une science complète* ; qu'ils ne peuvent l'enseigner qu'au moyen d'études secrètes ou ésotériques à un certain nombre d'élèves triés sur le volet, que l'on prépare graduellement à la *haute initiation* dans la magie nouvelle. Ils disent de plus qu'ils travaillent *secrètement* à une *secrète synthèse scientifique* que le vulgaire devra toujours ignorer et dont les initiés seuls profiteront. »

Où diable M. Simonin prend-il ses renseignements ? Et le plus curieux, c'est que des anciens élèves de l'École polytechnique, des médecins, des ingénieurs, des avocats participent à cette œuvre *secrète* au moyen de publications nombreuses et périodiques.

(1^{er} juillet). — Après un article de grande valeur de

M. Durville, nous trouvons une lettre qui dénote un tel état d'esprit chez son auteur, attaquant avec la dernière violence M. Elie Stel, qu'il vaut mieux plaindre le signataire que de le prendre au sérieux. Nous avons été obligé de rectifier deux assertions erronées concernant l'*Initiation* et le *Voile d'Isis*. Mettez-vous à la place d'un membre de la commission de la nouvelle loi médicale au Sénat, recevant le numéro du *Journal du Magnétisme* et jugez de l'effet produit.

REVUE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES ILLUSTRÉE (20 juin 1891). — Outre la campagne poursuivie en faveur du Magnétisme par le Dr Gérard, signalons la suite de *Pour et contre*, de A. Goupil, où l'étude sérieuse de phénomènes de force psychique est poursuivie. M. Moutin donne un procédé pratique pour l'évocation spirite basé sur l'idée de considérer les êtres humains comme éléments de pile négatif (femme) ou positif (homme). L'idée est déjà connue ; mais elle est fort bien présentée. M. H. Pelletier traduit du journal italien *Lux* un phénomène dont nous transcrivons *in extenso* l'exposition pour nos lecteurs.

Il s'agit d'un cas de dédoublement de l'être humain, et c'est le héros qui, avec l'accent de la plus réelle sincérité, raconte lui-même son histoire, que je traduis de l'italien aussi exactement que possible : « Il m'arriva dernièrement, dit le narrateur, un long et urgent travail qui prit toutes mes journées et une partie de mes nuits. La dernière nuit qui précéda le jour fixé pour remettre ce travail je me sentais tellement fatigué, tellement exténué que je me trouvais presque souffrant. Je travaillais à une table dans ma chambre à coucher, et à ma gauche s'ouvrait une porte qui communiquait avec une pièce où se tenait la maîtresse de la maison chez qui je logeais. Celle-ci me pria de laisser ouverte cette porte pour que, si la nuit j'avais besoin de quelque chose, elle pût m'offrir ses services : car, disait-elle, je lui semblais très fatigué. Je travaillai jusqu'au milieu de la nuit, mais la fatigue devint telle que je ne pus y résister davantage. Je me mis au lit tout chagrin de ne pouvoir continuer mon travail et avec la crainte, en étant obligé de me lever plus tard,

de me trouver dans l'impossibilité de le représenter à temps et de gêner les personnes qui attendaient avec impatience ce travail. En quelques minutes le sommeil me prit et je ne fis qu'un somme. Le matin, je me levai aussitôt mon réveil ; le jour était extrêmement avancé, il était neuf heures. J'allai chez la maîtresse de la maison et je lui fis des reproches de m'avoir laissé dormir si tard. Sa réponse me bouleversa et me coupa la parole. J'avais, dit-elle, travaillé toute la nuit. Un peu avant le jour, voyant de la lumière et n'entendant aucun bruit, de crainte que je me fusse endormi sans éteindre ma lampe, elle vint pour me réveiller et m'engager à me mettre au lit. Quelle ne fut pas sa stupeur et son effroi, en entrant, de me voir couché et profondément endormi, *tandis que dans le même temps un autre moi-même était à la table et travaillait d'arrache-pied*. A ce récit étrange, j'éclatai de rire. Je m'approchai de la table, et je ne saurais vous peindre mon étonnement en voyant à mon tour mon travail terminé et tout prêt ! Je ne pus proférer une parole, tant je me sentais saisi. »

CHAÎNE MAGNÉTIQUE (15 juin 1891). — M^{lle} Eugénie Garcia y Ruiz étudie le « fluide magnétique en électricité vitale ». Son étude mérite d'être lue, car elle est sérieusement faite.

En parlant de la fameuse « Maison hantée » ce journal nous apprend une nouvelle bien amusante :

« A notre arrivée, nous avons rencontré, dans la loge du concierge, des spirites qui offraient des médiums pour se mettre en communication avec les esprits. Tous discutaient avec un imperturbable sérieux leurs théories. »

Gageons qu'avant trois mois un « Groupe scientifique » fonctionnera dans la loge de cet honorable concierge.

HYPNOTISME :

ANNALES DE PSYCHIATRIE ET D'HYPNOLOGIE. dans leurs rapports avec la psychologie et la médecine légale publiées sous la direction de M. le D^r Luys, membre de

l'Académie de Médecine, médecin de l'hôpital de la Charité, 35, boulevard Haussmann, Paris.

Cette importante publication publie des études scientifiques de grande valeur et des résultats thérapeutiques fort curieux obtenus par l'emploi de la méthode des transferts et de celle des miroirs rotatifs. Nous conseillons vivement aux revues spiritualistes de demander l'échange avec ces Annales d'Hypnologie.

Voici le sommaire du numéro de juin : D^r D. Guimbail. La Dermographie. — D^r Auguste Voisin. Du rôle de l'Hypnotisme dans les préoccupations des aliénés. — Gérard Encausse. Les sorciers de village et la suggestion. — Professeur Mairet. Grippe et aliénation mentale. — Action du chloralamide chez les aliénés, par le D^r Marandon de Montyel. — Clinique hypnothérapique de la Charité, par le D^r J. Luys.

SOCIALISME :

LE SOCIALISTE CHRÉTIEN, organe du socialisme de Jésus et des Apôtres. Rédacteur en chef, M. l'abbé Roca. (Hebdomadaire.) — Le premier numéro de cette publication tant attendue vient de paraître (29, rue de Trévis, Paris). Il contient plusieurs articles fort intéressants de M. l'abbé Roca et de ses confrères. (L'abonnement est de 5 francs par an pour la France et 6 francs pour l'étranger.)

LA RELIGION UNIVERSELLE (15 juin 1891). — M. Ch. Fauvety discute avec sa compétence si connue son *Programme de Politique Universaliste*. Repoussant la méthode révolutionnaire, il propose un fort intéressant système de « conciliation » pratique et facilement applicable. M. P. F. Courtépée fait une critique de la « Lutte » et de ses tristes résultats, digne de faire écho dans la presse spiritualiste.

LA RÉNOVATION. — Bonnes études d'Hippolyte Des-trem.

NOUVELLES DIVERSES

M. Charles Henry adresse à l'Académie des recherches expérimentales sur l'entraînement musculaire. En calculant des expériences de Delbœuf et par de nouvelles expériences, l'auteur est parvenu à formuler une loi mathématique qu'il a d'ailleurs démontrée dans d'autres domaines de la physiologie des sensations. Il ressort de cette loi qu'avant l'apparition de la fatigue, des travaux exécutés en soulevant des poids gradués suivant certains rapports, non seulement fatiguent moins que les mêmes travaux exécutés en soulevant pendant le même temps des poids gradués suivant toute autre loi, mais même peuvent produire un entraînement notable. En vue des applications pratiques, M. Charles Henry présente des haltères, construits par la maison Aubry, auxquels un dispositif simple permet d'ajouter successivement les poids supplémentaires nécessaires pour l'entraînement.

ERRATA

Dans l'article de Quœrens publié par le dernier numéro de l'*Initiation*, plusieurs fautes d'impression se sont glissées :

Page 231, ligne 14, lisez *égoisé* au lieu de *égoisées* ;
p. 232, ligne 12, lisez *laissées* au lieu de *tarifée* ; p. 232,
dernière ligne, lisez *base solide* au lieu de *Tare*.

LIVRES REÇUS

F.-CH. BARLET. *Essai sur l'Évolution de l'Idée.*

L'abbé JEANNIN. *Église et fin de siècle.* Cet important ouvrage sera prochainement analysé dans l'*Initiation* par G. Vitoux.

Comte de LARMANDIE. *Ebraka.* Compte rendu, par Pierre Torcy, dans le prochain numéro.

MAYER LAMBERT. *Commentaire sur le Sepher Yesira* ou livre de la création, par le Gaon Saadya de Fayoum, 1 vol. in-8. Librairie Bouillon, 67, rue Richelieu. Prix : 12 fr.

LUYS ET G. ENCAUSSE. *Du transfert à distance à l'aide d'une couronne de fer aimanté, communication faite à la société de Biologie, séance du 14 novembre 1890.*

P.-C. REVEL. *Esquisse d'un système de la Nature*, fondé sur la Loi du Hasard, suivi du sommaire d'un essai sur la vie future. 1 vol. in-18 de 165 pages (2^e édition.)

Les ouvrages et les revues de l'étranger seront annoncées dans le prochain numéro.

AVIS. — Par suite des fêtes du 14 juillet, ce numéro paraît avec plusieurs jours de retard.

Le Gérant : ENCAUSSE.

AVANT-PROPOS

L'IDÉE DE DIEU

DANS SES RAPPORTS AVEC LA SCIENCE

Par AD. FRANCK, de l'Institut,

Membre titulaire de la Société d'Ethnographie.

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est au nom de la Ligue nationale contre l'athéisme que j'ai l'honneur de vous adresser la parole. Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive, et j'ose espérer, malgré mes quatre-vingt-deux ans, que ce ne sera pas la dernière. Parler de Dieu et combattre les erreurs qui tendent à le supprimer dans les manifestations de la vie publique, dans la conscience des individus, c'est le plus heureux emploi qu'un homme de mon âge et de tout âge puisse faire aujourd'hui de son activité et de son intelligence.

Mais, à l'instant même, et dès les premiers mots que je viens de prononcer, il me semble que je lis sur les lèvres de plus d'un assistant cette question ironique : Qui êtes-vous, combien êtes-vous pour former

une ligue contre un mouvement d'idées qui paraît être le premier besoin de notre temps? D'où sortez-vous? Qui vous connaît depuis bientôt trois ans que vous existez? Qui se croit obligé de compter avec vous?

Nous pourrions répondre avec le grand mystique du dernier siècle, avec Saint-Martin dit le *Philosophe inconnu* : « Nous avons voulu faire du bien, nous n'avons pas voulu faire du bruit, parce que le bien ne fait pas de bruit et le bruit ne fait pas de bien. »

Mais ce serait un mauvais moyen de nous défendre. Grâce au régime de publicité sous lequel nous vivons, nous sommes tous, comme ce Romain dont nous parle l'histoire, logés dans une maison de verre. Toute œuvre qui prétend exercer une influence quelconque sur la société a besoin d'être aperçue : ce que l'on ne voit pas, et surtout ce qu'on n'entend pas, n'existe pas dans l'opinion de nos contemporains. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour être vus et pour être entendus.

La vérité est que nous n'avons pas été compris parce que nous voulions une chose à laquelle on ne peut atteindre sans une complète bonne foi, sans un parfait désintéressement. Pour les uns, nous étions un parti rétrograde qui n'aspire, par ambition du pouvoir, qu'à la restauration du passé et à la domination des esprits au sein d'une éternelle immobilité. En un mot, nous étions des cléricaux à peine dissimulés sous l'habit laïque, ou ce qu'on appelait pendant un temps « des jésuites à robe courte ». Vous, Mesdames et Messieurs, tous ou presque tous plus jeunes que moi,

vous ne les avez peut-être jamais connus; mais, moi, on m'en a souvent fait peur quand je faisais mes études au collège de Nancy. Des cléricaux, des jésuites à robe courte, voilà donc ce que nous étions pour quelques-uns. Pour d'autres, nous étions des sectaires, c'est-à-dire des révolutionnaires en matière de morale et de religion, des esprits chimériques et utopiques, par là même fanatiques et implacables, qui, tournant le dos à la réalité, ne tenant aucun compte de la tradition ni de l'histoire, se sont fait une religion et une morale de fantaisie en dehors desquelles il n'y a, pour eux, ni justice, ni mérite, ni bonne foi, ni conviction, ni raison. Ce dogme de leur création, emprunté à leurs prédécesseurs avec les changements qu'ils ont cru utile d'y introduire et qu'ils multiplient arbitrairement sous le prétexte de rajeunissement et de perfection, il ne leur répugne pas, tout en déclamant contre, l'intolérance des temps passés, de l'imposer par la force, au nom de la liberté. Ils citeront volontiers comme exemples l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme décrétées par la Convention nationale et ayant pour sanction l'échafaud. Ils applaudiront à Jean-Jacques Rousseau qui bannit de sa cité imaginaire ceux qui n'admettent pas dans toute sa teneur la *Profession de foi du vicaire savoyard*.

Quant à dire en quoi consiste le dogme nouveau qu'ils ont la prétention de substituer aux vieilles croyances, j'y renonce; ce sera tout ce que vous voudrez : le déisme ou le panthéisme, ou le culte de l'humanité d'Auguste Comte, ou l'agnosticisme, c'est-à-dire le Dieu inconnu de Herbert Spencer !

Les deux opinions contraires qu'on s'est faites, ou qu'on persiste à se faire de nous, sont également fausses.

Nous ne sommes ni les hommes d'une école, ni ceux d'une secte. Partis de tous les points de l'horizon social, nous n'avons pas d'autre but, nous ne connaissons pas d'autre intérêt que la défense de la société elle-même, parce que nous ne la comprenons pas, nous n'admettons pas qu'elle puisse subsister sans Dieu, autant dire sans justice, sans bonheur, sans liberté, sans respect d'elle-même; car Dieu, représentant l'éternité et la perfection, est le dernier mot et la suprême garantie de toutes ces choses. Qu'est-ce que la justice, qu'est-ce que l'honneur, qu'est-ce que la liberté, qu'est-ce que la moralité humaine, s'ils ne reposent pas sur des lois éternelles, et comment concevoir des lois éternelles sans un éternel législateur? Pour la liberté en particulier, nous avons remarqué qu'elle court les mêmes risques, qu'elle souffre les mêmes dommages avec l'athéisme qu'avec le fanatisme aveugle des anciens âges.

Loin d'être une secte présomptueuse qui prétend se mettre à la place de la tradition, de la foi de tous les âges, des religions qui se sont partagé et se partagent encore le respect du genre humain, nous avons appelé toutes ces religions, sans leur demander aucun sacrifice du côté de leurs dogmes, à s'unir entre elles contre leur ennemi commun, c'est-à-dire contre l'athéisme. De cette manière, si nous réussissons — et notre succès dépend de vous, il est dans le vœu unanime des générations nouvelles, — nous sauverons

ensemble la foi et la tolérance, nous mettrons d'accord la religion et la liberté ; non pas une religion de notre invention, non pas une liberté de fantaisie, identique à l'anarchie ou au despotisme, mais la vieille religion et la vieille liberté, qui n'existent pas si elles ne sont conçues comme éternelles.

Ainsi donc, comme je le disais il n'y a qu'un instant, nous ne sommes ni des révolutionnaires ni des utopistes, mais des hommes de paix et de conciliation, des hommes pratiques qui appellent à eux toutes les forces vives de la société pour la sauver de la ruine et de l'abaissement.

Cette déclaration faite — et comment aurions-nous pu nous dispenser de la faire ? — nous rencontrons devant nous une question capitale, la seule question que je me suis proposé de traiter devant vous, la seule peut-être qui vous ait attirés dans cette enceinte. En vous annonçant que je me proposais de la traiter, j'ai voulu dire seulement que j'espérais lui ôter quelques-unes des obscurités, j'oserai ajouter quelque chose de l'effroi qu'elle présente ou qu'on s'efforce de lui faire présenter à la masse des intelligences.

Cette question, je la place dans la bouche de nos contradicteurs, en employant les termes dont je suppose qu'il leur conviendrait de se servir.

« Vous dites que vous ne pouvez concevoir la société sans Dieu ; mais Dieu, tel que vous le comprenez, et de quelque manière qu'on le comprenne, peut-il se concevoir avec la science arrivée au degré de maturité où nous la voyons aujourd'hui ? »

Je crois bien qu'on compléterait leur pensée en ajoutant : « L'idée de Dieu est absolument incompatible avec la science ; il faut choisir entre les deux : par cela seul que vous admettez l'une, vous répudiez l'autre. »

Ce terrible dilemme ne date pas d'aujourd'hui : il est déjà très ancien ; il est contemporain de tous les systèmes de philosophie qui donnaient pour origine à la nature le hasard ou le jeu aveugle des éléments de la matière. Mais, pour ne pas remonter trop haut dans l'histoire de la pensée humaine, j'en ferai honneur à Auguste Comte, le père du positivisme.

Selon Comte et ses disciples, l'histoire de l'esprit humain se partage en trois grandes périodes. Dans la première, l'homme voyait partout la main de la Divinité et ne croyait qu'en elle : c'était la période théologique. Dans la seconde, l'homme, subissant la puissance des idées ou des pures abstractions créées par son intelligence, ne s'inquiétait pas de la réalité des choses ; peu lui importaient les faits : c'était la période métaphysique, comme qui dirait le règne des hypothèses et des chimères. Enfin, dans la troisième période, l'esprit de l'homme s'est attaché uniquement aux faits qu'il connaît par son expérience ou qui frappent ses sens. Ces faits ou ces phénomènes, il s'est donné la tâche de les observer, de les analyser, sans s'inquiéter de leurs causes ni de leur raison d'être. Cette dernière période, dans laquelle nous vivons et dont nous ne sortirons pas, c'est celle de la science positive ou simplement de la science. Là, il n'y a pas de place pour l'action, ni même pour l'idée de la Di-

vinité, non plus que pour une idée quelconque, quand elle n'est pas le produit ou une simple généralisation de l'expérience.

Aussi Auguste Comte ne se faisait pas scrupule d'annoncer que le règne de Dieu était arrivé à son terme et que celui de l'humanité commençait. Mais, avec une naïveté charmante, il avait soin d'ajouter que l'humanité ne serait point ingrate, qu'elle tiendrait compte à Dieu de ses services provisoires.

Prise à la lettre, la division adoptée par Auguste Comte est inacceptable. Comment soutenir que, pendant la période métaphysique, au xvii^e siècle par exemple, qui marque le moment le plus brillant de cette période, la science fut entièrement inconnue ou négligée ? Qui oserait dire que Descartes, l'inventeur de l'algèbre appliqué à la géométrie, Newton à qui nous devons la connaissance de l'attraction universelle, et Leibniz, l'un des fondateurs, sinon le fondateur unique du calcul infinitésimal, n'aient été que des métaphysiciens, c'est-à-dire, selon Comte, des esprits chimériques et des abstrauteurs de quintessence ? Du xvii^e siècle passez au xviii^e et même à la première moitié du xix^e : c'est bien un temps où florissait la science, où l'on ne jurait que par elle, où on lui promettait la régénération du monde, le temps des Lavoisier, des Lagrange, des Laplace, des Buffon, des Cuvier, des Monge, etc., etc. Est-ce que, durant toute cette époque, la métaphysique a sommeillé ? C'est alors que l'Allemagne a vu paraître coup sur coup ou simultanément des systèmes comme ceux de Kant, Schelling et Hegel, et la France

des penseurs tels que Joseph de Maistre, de Bonald, Maine de Biran, et, si l'on me pardonne de les nommer après eux, dans notre siècle de dénigrement, Lamennais, Cousin et Jouffroy. Je parle de métaphysique et de science ; mais, entre les deux, n'y a-t-il pas une grande place occupée par la théologie ? C'était bien de théologie qu'il s'agissait pour les jansénistes, les molinistes, les quiétistes, pour Port-Royal, Pascal, Fénelon, M^{me} Guyon, les gallicans, les ultramontains. Lamennais, de Maistre, de Bonald, que j'ai nommés tout à l'heure, étaient des théologiens autant et peut-être plus que des philosophes. Aujourd'hui même, en face du positivisme et de nos physiologistes à outrance, l'interprétation de l'Écriture ou des livres bibliques se partage entre deux écoles : l'école rationaliste et l'école traditionnelle. Or, qu'est-ce que ces deux écoles, sinon des écoles de théologie ?

Laissant de côté la division introduite par Comte dans l'histoire de la pensée humaine, arrivons à l'idée qu'il s'est faite de la science. Cette idée n'est plus la même que celle que s'en faisaient les grands philosophes de l'antiquité, tels que Platon, Aristote, les stoïciens, et les grands philosophes du xvii^e siècle, à savoir Descartes, Newton, Leibniz ; même ceux du xvi^e, parmi lesquels nous comptons Copernic et Képler, et ceux du xviii^e siècle, au nombre desquels Kant, mathématicien, physicien et astronome, en même que métaphysicien, nous représente, au point de vue de la science, une très grande figure. Les savants de ces diverses époques, embrassant la science dans son unité comme le plus grand effort, l'application la

plus complète de l'intelligence humaine, ne la séparent pas des idées nécessaires de la raison, des idées métaphysiques, tout en les distinguant de la métaphysique elle-même. Ils tiennent compte des idées de temps, d'espace, d'éternité, d'infini, de cause active, de cause finale, d'unité, de perfection. C'est Kant, le fondateur du scepticisme idéaliste, qui a écrit ces belles paroles : « Deux choses me remplissent d'un respect et d'une admiration toujours croissants : le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi. L'un me révèle la grandeur de Dieu, l'autre celle de l'homme. »

Aujourd'hui, la science est à peu près restée ce qu'Auguste Comte voulait qu'elle fût : l'observation et l'analyse des phénomènes, ou le raisonnement appliqué à la détermination de ces mêmes phénomènes, sans l'intervention des idées métaphysiques, des idées universelles dont nous venons de parler.

Le mouvement même, le progrès illimité des différentes branches des connaissances humaines a imposé aux savants cette manière de voir. Il a fallu que chacun d'eux se renfermât dans la sphère qu'il avait choisie comme objet de ses explorations. Il a fallu, par exemple, que le physicien se confinât dans la physique, le chimiste dans la chimie, l'astronome dans l'astronomie, le mécanicien dans la mécanique, le mathématicien dans la science des nombres et de l'étendue. Ils n'avaient pas à s'inquiéter, ni à tenir compte d'autre chose. Ils pouvaient se croire permis de nier l'existence des idées si chères à leurs devan-

ciers, ou se les représenter comme des hypothèses fabriquées à plaisir.

Or, si vous supprimez ou rendez inaccessibles les idées d'infini, d'unité, d'universalité, de perfection, de plan préconçu ou d'intelligence régulatrice, il n'est plus permis de parler de Dieu ou d'essayer une démonstration de son existence; car il a cessé d'être, ou il n'a jamais été, s'il n'est pas l'être infini, l'être unique dans son infinitude, la source universelle de toute existence, l'être parfait, l'intelligence suprême qui a tout prévu et tout ordonné selon les règles d'une immuable sagesse, en un mot s'il n'est pas une providence.

A ces difficultés déjà insurmontables qu'oppose à l'idée de Dieu la science divisée et fragmentaire de nos jours, s'en joint une autre non moins insoluble. Dans l'étude isolée et indépendante des diverses parties de la nature, rien ne doit être donné au hasard ou à l'action imprévue d'une volonté quelconque, mais tout ce qui arrive est expliqué d'avance par ce qui l'a immédiatement précédé; tout phénomène a sa cause et sa raison d'être dans un phénomène antérieur. C'est ce qui a conduit notre grand physiologiste Claude Bernard à donner à la méthode scientifique, telle qu'il la comprenait et la pratiquait, le nom de déterminisme. L'expression est très juste quand elle est appliquée à la science partielle et fragmentaire. Mais, qu'est-ce que le déterminisme, quand on le transporte d'une sphère particulière dans une sphère générale? Pas autre chose que la négation de la liberté, pas autre chose que la suppression de la volonté elle-même, et par suite de toute loi, de toute règle de conduite, de

toute idée de justice et de devoir, de bonté et de providence. A l'athéisme métaphysique que nous avons signalé il n'y a qu'un instant, comme la conséquence inévitable de la science actuelle, vient donc s'ajouter par le déterminisme ce qu'on peut appeler l'athéisme moral. Au reste, les deux athéismes sont inséparables et se confondent en un seul. Dieu absent, il n'y a pas de morale. La morale absente, il n'y a pas de Dieu. L'un et l'autre dérivent de la même cause: de la fragmentation illimitée et de ce qu'on peut nommer l'anarchie de la science contemporaine. Aussi, rien de plus logique que les paroles souvent citées d'un illustre astronome du commencement de ce siècle. On demandait un jour à Laplace, l'auteur de la *Mécanique céleste*, s'il donnait une place à Dieu dans sa théorie du monde: « J'ai pu jusqu'à présent, répondit-il, me passer de cette hypothèse. »

A l'opinion de Laplace, on peut opposer celle d'un autre astronome de grand nom. Leverrier ne croyait pas seulement en Dieu, il poussait la piété jusqu'à la dévotion. D'autres savants contemporains, les uns vivants, les autres morts depuis peu, se sont également déclarés les ennemis irréconciliables de l'athéisme et du matérialisme. Je me bornerai à citer les noms de Chevreul, l'illustre centenaire, de J.-B. Dumas, de M. de Quatrefages, et avant tous les autres, et pardessus tous les autres, celui de notre incomparable Pasteur.

Mais, prenons la déclaration de Laplace pour ce qu'elle vaut, pour un des symptômes de la science de notre temps, pour un des effets de la déduction mathé-

matique poussée à l'extrême; — il n'y a pas lieu de nous en inquiéter outre mesure. L'existence de Dieu est autre chose qu'une formule de mécanique céleste, et la science, en général, ne remplace pas la raison. On peut avoir beaucoup de science et être brouillé avec la raison, comme l'ont été, comme le sont encore certains savants emprisonnés dans le cercle borné de leurs spéculations. La science, c'est l'attribut, c'est la conquête de quelques-uns, une conquête qui peut exercer la plus heureuse influence sur la richesse, la santé, le bien-être, la puissance des individus et des nations. La raison, c'est, à quelques exceptions près, la propriété de tous, c'est la faculté maîtresse, l'attribut distinctif et indéfectible du genre humain. Elle a, comme le soleil, son aurore, son crépuscule, ses éclipses; mais pas plus que le soleil elle n'est menacée de s'éteindre; elle est même plus durable que lui, car elle est éternelle et ne peut se concevoir sans l'éternité, tandis que l'astre du jour ne survivra pas à notre système planétaire. Or, c'est la raison, non la science, qui nous dit que les êtres et les phénomènes que nous voyons dans ce monde commencer et finir, qui forment dans leur ensemble le monde lui-même, ne peuvent se concevoir sans une cause qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin.

C'est la raison, non la science, qui nous dit que les lois qui commandent à ce vaste monde, que les fins particulières en vue desquelles tous les êtres vivants sont organisés, que la lumière intellectuelle qui brille au-dedans de nous, si pâles qu'en soient les rayons, supposent, de toute nécessité, une intelligence suprême

et universelle. C'est ce que les Livres saints, et Platon avec eux, appellent la Sagesse, le Verbe éternel, le Verbe incréé.

C'est la raison, non la science, qui nous dit que des êtres bornés comme nous sommes, entourés d'autres êtres encore plus bornés qu'eux, ne peuvent s'expliquer leur existence que par celle d'un être sans bornes, c'est-à-dire infini, infini en durée ou éternel, infini en pouvoir ou tout-puissant, infini en sagesse et en bonté, ou sans limites dans ses perfections.

Ce n'est pas tout : la raison ou l'intelligence n'est pas la seule faculté de notre âme. A la raison vient se joindre, ou dans la raison nous rencontrons la conscience, un attribut que l'homme ne partage à aucun degré avec l'animal, qui n'existe à aucun degré chez les êtres qui lui sont inférieurs ; un attribut dont on a vainement cherché à rendre compte par la coutume de l'hérédité. Car la coutume, si elle peut propager ce qui est, ne crée pas ce qui n'est pas, et l'hérédité ne peut que transmettre d'une génération à l'autre ce qui existe déjà. Qu'est-ce que nous dit la conscience, sans l'intervention d'aucune science et avant la science ? Que l'homme est libre dans le choix de ses actions, qu'il est libre de choisir entre le bien et le mal, mais qu'il faut se décider pour l'un ou pour l'autre ; que libre, il est responsable devant une loi qu'il n'a pas faite et qui s'impose à sa volonté ; que cette loi, qui s'appelle le devoir, qui s'appelle le bien, l'ordre, la justice éternelle et universelle, ne s'est pas faite toute seule, mais suppose un législateur également éternel et universel. Nous avons le droit de dire aux savants,

aux physiologistes, aussi bien qu'aux chimistes, aux physiciens et aux astronomes : Tout ce que vous pouvez soutenir, tout ce que vous pouvez trouver d'arguments dans les faits que vous avez étudiés et dans les raisonnements que vous pouvez faire, ne porte aucune atteinte ni au libre arbitre de l'homme, ni à la connaissance qu'il a de ses devoirs, ni à l'idée qui s'impose à lui d'un divin législateur. Aussi, depuis trois ou quatre mille ans que l'homme a pris connaissance de ses destinées morales et religieuses, on n'a rien ajouté ni rien retranché à ces antiques maximes, vainement contestées par nos évolutionnistes : « Tu ne tueras pas ; tu ne voleras pas ; tu ne rendras pas de faux témoignage ; tu ne te prosterner pas aux pieds des idoles ; tu aimeras Dieu par-dessus toutes choses et ton prochain comme toi-même. »

Mais l'homme n'est pas seulement raison et conscience, raison et liberté ou intelligence et force ; il est aussi amour, c'est-à-dire qu'il compte parmi ses facultés les plus importantes, les plus caractéristiques, le sentiment ou ce qu'on appelle vulgairement le cœur. Le sentiment, c'est tout autre chose que la sensation ou ce mouvement intérieur qui vient du dehors, qui a sa cause dans le choc du monde extérieur et son principe dans l'organisme, dans les sens. Le sentiment n'appartient qu'à l'âme et comprend ces trois choses : l'amour, l'admiration et la foi. Par l'amour, il s'attache à ce qui est bon ; par l'admiration à ce qui est beau ; et par la foi, à ce qui est vrai, à ce qui mérite notre confiance et nous soutient dans le malheur ou dans le doute. Ces trois manières de sentir nous révè-

lent également la Divinité. Le suprême degré de la bonté, objet de notre suprême amour, c'est la bonté divine, dont la bonté humaine n'est qu'une faible image. Le suprême degré de la beauté, objet de notre suprême admiration, c'est la beauté éternelle, la beauté parfaite, réfléchie d'une manière plus ou moins sensible dans les beautés périssables de ce monde, dans les beautés de l'âme plus que dans celles du corps. Enfin le suprême degré de la vérité, objet de notre foi la plus inébranlable, source de nos consolations pures, de nos espérances les plus sublimes, c'est la suprême vérité, la vérité éternelle, la vérité infinie, la vérité divine. Donc, ce sont là de véritables révélations de Dieu, qui, transmises d'âge en âge par la tradition, par l'enseignement d'une autorité supérieure, deviennent des dogmes et revêtent le caractère de la religion. Pascal les définit d'un seul mot auquel il n'y a rien à ajouter. Elles sont pour lui « Dieu sensible au cœur ». Dieu sensible au cœur est, s'il est possible, encore plus indépendant de la science que le Dieu qui nous parle par la raison, que le Dieu qui se manifeste par notre liberté et qui nous apparaît dans l'idée du devoir.

Ainsi donc l'idée de Dieu, la croyance en Dieu, s'impose à nous par tous les attributs de notre nature spirituelle, par la totalité des facultés de notre âme, en même temps qu'il parle à nos yeux par les magnificences de la création. C'est avec vérité que saint Paul a dit : « En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être. *In eo vivimus, movemur et sumus.* »

On a dit, on soutient aujourd'hui au nom de la

science que la lutte pour la vie est la loi de l'humanité aussi bien que celle de la nature animale. Rien n'est plus faux. Les hommes luttent entre eux pour la charité, pour la vérité, pour le sacrifice autant que pour la conservation et la satisfaction de leurs intérêts personnels. Lutter pour la charité, la vérité et la gloire du sacrifice, c'est lutter pour la cause de Dieu. C'est par cette lutte que l'humanité a commencé, et c'est par elle qu'elle finira, si elle doit finir. Aujourd'hui même elle continue, en dépit de l'athéisme et du positivisme, en dépit des efforts que l'on fait pour la comprimer et des obstacles de toute nature que de prétendus apôtres de la vérité lui opposent.

Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de prendre congé de vous sur cette parole, car je n'en trouve pas dans mon esprit de plus fortifiante. En même temps qu'elle est la glorification du passé, elle nous déguise en grande partie les maux du présent et nous ouvre le champ de l'avenir.

AD. FRANCK.





PARTIE INITIATIQUE

L'Évolution de L'Idée

Louis Claude de Saint-Martin, controversant à l'École Normale avec le professeur de philosophie Garat, résuma en quelques phrases la base la plus solide de l'Enseignement ésotérique.

Garat soutenait que toutes nos idées, quelles qu'elles soient, proviennent du monde extérieur par la sensation *nihil est in intellectu quod prius non fuit in sensu*. Le professeur comptait ainsi réduire à néant toute l'argumentation de son contradicteur qui devait prétendre, puisqu'il était spiritualiste, que les idées existaient d'elles-mêmes à l'état inné dans l'Individu et que la sensation n'était pour rien dans leur production.

Or, jugez de l'étonnement de Garat, quand Saint-Martin prit comme base de sa réplique l'affirmation même du sensualiste en disant : « Je suis absolument d'accord avec vous sur le premier point; oui, l'idée est bien produite chez l'homme par la sensation. »

C'est qu'il existe une différence essentielle entre un métaphysicien et un occultiste.

La théorie des *idées innées*, préexistantes à l'homme, est toute métaphysique, et l'occultisme a ceci de remarquable qu'il déduit mieux ses enseignements *des faits* avancés par le matérialisme que des *axiomes* émis par la métaphysique purement spiritualiste.

Le matérialisme, le positivisme sont l'expression de vérités indéniables, mais ils s'arrêtent en chemin, ils désertent à un moment donné la lutte, et les mots de *hasard* ou *d'inconnaissable* viennent arrêter net la question bien légitime des chercheurs.

Voilà pourquoi Saint-Martin n'eut pas de peine à déconcerter son interlocuteur, quand, affirmant comme lui la toute-puissance de la sensation, il l'amène à chercher non plus l'origine des idées dans l'homme, mais bien l'origine *des sensations*.

La sensation provient bien d'un objet, mais l'objet n'est que la *matérialisation* d'une idée, si bien que l'idée est à l'origine du monde des faits, comme elle est à l'origine de tout. Garat dut s'avouer publiquement battu, et Saint-Martin retourna à son banc pour écouter en qualité d'élève, nommé au suffrage, les enseignements de son maître officiellement imposé.

Aussi, tant que nous sommes, obéissons-nous presque passivement à l'Idée et cette école de philosophie qu'on juge si peu importante dirige-t-elle plus sûrement les hommes que les rouages les plus compliqués d'un gouvernement.

Les hommes sont entichés d'amour-propre et de

suffisance et se figurent très souvent être les *créateurs* de mouvements ou de théories dont ils ne sont que les récepteurs et les *réalisateurs*, ce qui est bien différent.

Lorsque l'être végétal a atteint l'apogée de sa phase de vitalité, il synthétise tous ses efforts dans la production d'une organisation très complexe. La masse de sève inutilisée par les besoins courants du végétal se condense sur un point, sur une feuille. Cette feuille se transforme, se revêt le plus souvent d'éclatantes couleurs! La fleur paraît, puis elle se développe et enfin naissent les germes, futurs propagateurs de l'espèce, origine objective de l'immortalité de leur production. Le vent impétueux, les insectes au vol rapide emportent bientôt ces germes qui tombent en pluie sur la forêt voisine ou ils sont déposés inconsciemment par l'insecte et des millions et des millions d'entre eux se perdent avant qu'un seul ait pu trouver le complémentaire indispensable à son éclosion, puis à son développement.

Le grand troupeau des chercheurs peut être comparé à la grande forêt. Les « idées sont dans l'air » pour les hommes, comme le « pollen est dans l'air » pour les plantes, et l'homme de génie, esclave de son époque, ne fait souvent que réaliser d'avance l'idée qui deviendra directrice des foules un demi-siècle plus tard.

Car, répétons-le, la foule est toujours dirigée, quoique inconsciemment, par une idée, et le matérialisme positiviste du XVIII^e siècle a produit la masse des intelligences actuelles avec leur recherche de la jouissance immédiate du bonheur.

Pour étudier la marche d'un grain de pollen il faut se rendre compte :

- 1° De l'être végétal dont il provient ;
- 2° De l'être végétal complémentaire capable de recevoir et de développer à son tour ce germe ;
- 3° Des moyens par lesquels ce germe sera transporté du centre de production au centre de développement et de réalisation.

Pour étudier la marche d'une idée, il faut aussi considérer :

- 1° L'origine et le caractère distinctif de cette idée ;
- 2° L'époque où le cerveau sera capable de recevoir et de développer cette idée ;
- 3° Les moyens par lesquels la cause émanatrice de cette idée est mise en contact avec le cerveau récepteur et réalisateur.

C'est l'*Histoire de l'idée* qu'il fallait refaire, mais sur un plan tout nouveau. Au lieu de ne considérer que les producteurs (1) (chefs d'école) d'une idée, comme le font tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la philosophie, il fallait considérer aussi les origines de cette idée et ses résultats dans le public ; il fallait de plus déduire de ces considérations basées sur *des faits* indéniables une *loi d'évolution* applicable à l'idée et prouver cette loi d'évolution par les faits, comme on avait également déduit cette loi de ces mêmes faits ; telle est la tâche colossale entreprise

(1) Il est bien entendu que les producteurs d'une idée ont eux-mêmes reçu antérieurement les éléments de cette idée, comme l'arbre producteur de germes a lui-même reçu antérieurement la graine.

par un occultiste que connaissent tous nos lecteurs, F.-Ch. Barlet.

Ici je demande à mes lecteurs le permission de leur présenter l'auteur de *l'Essai sur l'Évolution de l'Idée*. Sa modestie bien connue en sera peut-être froissée, mais la curiosité légitime de beaucoup en sera satisfaite, ceci me fera pardonner cela.

Barlet peut avoir quarante-cinq ans. Une vocation qu'il jugeait irrésistible le poussa, au sortir du collège, vers l'art, à l'étude duquel il s'adonna passionnément, mais en secret. La famille veillait cependant et imposa au jeune homme une carrière *plus sérieuse*. Barlet choisit Polytechnique et était déjà admissible à cette école quand son père se mit en tête de faire de lui un nouveau membre de cette administration que l'Europe continue de plus en plus à nous envier. Malgré les supplications du jeune homme il fallut, bon gré mal gré, céder au désir paternel, quitter les études préférées et faire son droit. Voilà comment notre artiste, de mathématicien, devint licencié en droit, puis entra dans l'administration où il est encore chargé d'une direction de première classe en province. Rendu philosophe par le malheur, Barlet consacra à l'étude le peu de temps dont il put disposer et pendant vingt ans travailla dans les divers « trous » où il fut placé, fuyant la société des hommes pour celle de la Nature et pour l'étude des livres. C'est ainsi que notre auteur passa des sciences à la philosophie et chercha longtemps le lien grâce auquel il pouvait unir *synthétiquement* les points si divers sur lesquels s'étaient por-

tées ses études. Il découvrit seul l'existence de la loi de Ternaire et appliqua même cette découverte à un concours académique sur la pédagogie, concours dont il fut lauréat. C'est alors qu'après avoir étudié le positivisme, puis le spiritisme qu'il jugea de suite à sa juste valeur comme doctrine, il fut amené à la théosophie et, par là, à l'occultisme. Il venait de trouver le *lien synthétique* tant cherché, aussi put-il à ce moment commencer la réalisation de ses idées et devenir un des rédacteurs les plus aimés des revues d'occultisme.

Il vient de faire paraître en un petit volume (le premier seulement d'une série) le résumé succinct de ses études sur la philosophie. Nous voilà revenu à notre point de départ. J'espère qu'on me pardonnera mes indiscretions.

*
*

La Science occulte tire son caractère bien particulier des applications qu'on peut en faire à nos sciences contemporaines. Elle se divise donc en trois études principales :

1° *La Théorie*, étude de l'antiquité, de la tradition et de ses transformations successives, détermination de l'analogie et de son emploi ;

2° *L'Adaptation* de la Théorie aux peuples, aux lois ou aux sciences de l'époque. Là trouvent leur place les ouvrages dans le genre de celui que nous analysons en ce moment ;

3° *La Réalisation*, étude de la Pratique, réservée aux initiations individuelles progressives.

Beaucoup de systèmes peuvent être mis en parallèle

avec l'occultisme considéré dans sa seule partie théorique, mais presque tous montrent l'inanité de leurs principes dès qu'il s'agit de les *adapter* à des peuples ou à des sciences ayant passé par diverses phases évolutives depuis l'antiquité.

Aussi les ouvrages consacrés à la *théorie*, les ouvrages traitant spécialement de la Science occulte sont-ils destinés dans un temps donné à devenir de moins en moins nombreux et de plus en plus techniques, tandis que le nombre des études se rapportant à l'*adaptation* ne saurait avoir d'autres limites que celle de nos connaissances actuelles.

Nous devons au Groupe indépendant d'études ésotériques la publication de diverses de ces études d'adaptation. Signalons en passant l'*Esotérisme dans l'Art* d'Emile Michelet, l'*Occultisme scientifique* de G. Vitoux et la *Physiologie synthétique* de G. Encausse.

Ces divers travaux font dans le monde scientifique actuel l'effet produit par les recherches de Lavoisier auprès des savants de son époque. Cela semble exorbitant de nouveauté et d'audace, alors que dans dix ans ces procédés seront couramment employés (1). En attendant la *Sociologie analogique* de Lejay, l'ou-

(1) Voir à ce propos le compte rendu de la *Physiologie Synthétique* dans la *Revue Scientifique*. L'auteur de l'article est d'abord étonné et charmé de cette façon de présenter la physiologie et fait de grands éloges de la partie consacrée à la *digestion*. Puis, tout à coup, il bondit en découvrant en l'auteur un défenseur des théories du Dr Luys à propos du renouvellement du fluide nerveux. La mise au jour de travaux qu'on pille consciencieusement depuis 1865 exaspère le critique anonyme qui termine en conseillant à l'auteur « d'enlever le texte et de laisser les figures ». Les occultistes, ne briguant aucun poste rétribué par l'État et n'ayant aucune courbette à faire devant les « parvenus de la Science, » ont au moins le mérite de rendre « à César ce qui est à César », dût la *Revue Scientifique* s'en émouvoir encore davantage.

vrage de Barlet vient nous montrer l'application des doctrines ésotériques à la philosophie.

Pour bien saisir ces ouvrages synthétiques il est indispensable de connaître le sujet traité. L'introduction de la Synthèse en Science n'a pas pour but de détruire les études d'analyse. Voilà pourquoi ces ouvrages spéciaux d'adaptation s'adressent aux spécialistes qu'ils ont pour but d'amener à l'étude impartiale de l'occultisme.

L'Essai sur l'Évolution de l'Idée s'adresse surtout aux philosophes. Voyons ce qu'ils peuvent en tirer.

..

Les traités énormes consacrés à l'*Histoire de la Philosophie* n'ont pas, à très peu d'exceptions près, pour but de rechercher une loi générale. A part quelques systèmes *a priori* comme celui d'Aug. Comte, si judicieusement critiqué par Ad. Franck, ce sont des catalogues d'opinions sans autre classification que celle de l'histoire, ou les grandes divisions en Spiritualistes, Mystiques et Sensualistes, divisions bien mal établies d'ailleurs.

F.-Ch. Barlet détermine d'abord, de par les faits, l'existence d'une classification générale gouvernée par trois principes : le Métaphysique, l'Intellectuel et le Physique. Le mot de Science occulte n'a pas paru et pourtant voilà la première adaptation de la loi du Ternaire.

L'Idée va se manifester successivement dans l'un de ces trois principes ; bien plus, la manifestation de

l'idée dépendra du milieu dans lequel elle sera appelée à réagir.

Une comparaison est ici nécessaire. Supposez un chêne au seuil d'une immense forêt. Ce chêne produit des fleurs dont les éléments donneront plus tard naissance à la graine.

Le rôle de ce chêne est double. D'une part il produit le pollen nécessaire à la fécondation d'autres arbres semblables à lui ; d'autre part il reçoit de ces autres arbres (situés souvent très loin) le pollen nécessaire à la fécondation de ses propres fleurs (1).

La première de ces actions se fait du dedans au dehors, on pourrait dire de bas en haut \uparrow ; c'est une montée des principes élémentaires de l'arbre vers la fleur. La seconde de ces actions, au contraire, vient d'en haut ; l'air ou l'insecte font descendre du ciel la pluie fécondante de pollen : c'est un mouvement de haut en bas \downarrow .

Or le rôle de l'école en philosophie est exactement le même que celui de ce chêne dans la nature. C'est ce que nous montrent trois chapitres consacrés à l'étude des *Faits*, étude strictement expérimentale et rigoureuse.

L'école en philosophie est la résultante de deux courants :

1° Le courant qui vient du public. Ce courant, qui représente la synthèse des aspirations du public, c'est la fleur femelle de notre arbre ;

(1) On sait qu'une fleur mâle et femelle doit, pour donner de beaux produits, ne pas subir l'auto-fécondation et que, autant que possible, les fleurs femelles (ou la partie femelle des fleurs) d'un arbre doivent être fécondées par les éléments mâles venus d'un autre individu.

2° Le courant qui vient au contraire des grands novateurs, des hardis échaffauteurs de nouveaux systèmes, de ceux que la foule ignore encore ou qu'elle dénigre de parti pris.

Le rôle de l'école consiste à combiner ces deux éléments : l'élément admis venant du public et l'élément révolutionnaire et encore inconnu venant des novateurs. Ainsi se produit l'*idée en graine*, si l'on veut bien me passer cette expression, idée qui retombe sur la foule comme la graine tombe dans la terre.

La foule couve cette idée et de grands changements se préparent, le germe s'agite, décèle en lui la présence des éléments jusque-là inconnus du public et bientôt un nouvel être prend naissance. *L'Évolution de l'idée* a fait un pas de plus.

« Il suffit de songer aux persécutions que l'Idée est presque toujours condamnée à subir de la part du public au milieu duquel elle naît, pour être assuré de sa puissance sociale. Le monde la redoute parce qu'elle est le moteur qui, sans cesse ni trêve, secoue son inertie naturelle, l'arrache aux douceurs énervantes de sa paresse et le jette, malgré lui, toujours en avant, toujours plus haut » (p. 85).

« L'idée mène le monde en s'avançant au-devant de chaque pas qu'il fait dans le progrès. »

*
* *

Les faits, considérés rigoureusement dans leur rapport avec l'évolution de l'idée à travers l'histoire de tous les peuples anciens et modernes, viennent montrer que cette évolution ne se fait pas en *ligne droite*

comme tendent à le croire certains contemporains simplistes, qu'elle ne se fait pas non plus en un *cercle parfait*, l'idée revenant exactement au point de départ, ce qui serait l'expression d'un désespérant fatalisme ; l'évolution se fait en *spirale*, avec des moments d'ascension et de chute. L'idée, dans sa course, à son moment de descente extrême passe toujours un cran plus haut que celui auquel elle était passée en dernier lieu. Le progrès existe donc malgré ces alternatives d'évolution et d'involution ; c'est encore là un des enseignements primordiaux de la Science occulte, enseignement prouvé par les faits, par l'histoire et par l'observation journalière.

..

Mais l'espace nous est malheureusement compté. Chacun des sept chapitres de ce livre tout synthétique mériterait une longue étude spéciale. Il nous faut cependant résumer et terminer notre analyse.

L'ouvrage de F.-Ch. Barlet est d'une utilité incontestable pour deux classes de chercheurs :

1° Les philosophes, libres ou professeurs, qui y trouveront des méthodes toutes nouvelles d'exposition servies par une prodigieuse érudition ;

2° Les occultistes, qui, dans les moments de doute, lorsqu'ils auront à juger de la valeur intrinsèque des théories de l'occultisme, se diront : « Après tout je perds peut-être mon temps à m'emplir la tête de toutes ces balivernes inutiles. » Qu'ils se reportent à cet instant à l'*Essai sur l'évolution de l'idée* et ils verront que « ces balivernes » sont capables d'être adap-

tées à nos connaissances actuelles et d'en modifier singulièrement la compréhension.

Nous conseillons vivement aux occultistes de lire d'abord la troisième partie, où ils trouveront exposées et appliquées des idées déjà familières. Ils comprendront ensuite bien mieux le reste de ce petit volume. Quand nous ajouterons qu'un index alphabétique de tous les auteurs cités et quatorze tableaux et figures éclairent les passages difficiles, nous aurons indiqué la conscience et le soin apportés par l'auteur, même dans les détails matériels de son « essai ».

Nous ne pouvons mieux résumer notre étude qu'en publiant à sa suite la table analytique des matières, qui montrera aux lecteurs quels sont les nombreux points qu'il nous a été impossible d'aborder dans cette trop rapide analyse. Le nom de *F.-Ch. Barlet*, le plus humble et le plus savant des occultistes contemporains, suffit à lui seul pour indiquer la haute valeur d'un travail qui sera suivi, espérons-le, de beaucoup d'autres.

PAPUS.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5.
-------------------	----

PREMIÈRE PARTIE

Les Faits.

CHAPITRE PREMIER

CLASSIFICATION DES SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES

Clef de cette classification; les trois principes: Métaphysique, intellectuel et physique. — Divisions et subdivisions qui en résultent. — Tableau synoptique. 7

CHAPITRE II

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE CHEZ LES PRINCIPALES NATIONS
MODERNES

Elle se partage partout en trois périodes espacées, correspondant aux trois principes pris dans leur ordre descendant. — Les systèmes se suivent dans un ordre constant. — Preuves par l'étude chronologique des philosophies allemande, française et anglaise. . . 10

CHAPITRE III

GÉNÉRALISATION DE LA LOI

Elle s'applique à l'ensemble de l'histoire moderne de la philosophie. — L'époque moderne est elle-même dans l'ère chrétienne la représentation du Principe humain ; elle est précédée du Principe métaphysique, celui naturaliste la suit.

L'Ère chrétienne représente le Principe humain dans l'histoire classique où la même série se reproduit.

Tableau général de l'évolution dans les temps historiques. 63

DEUXIÈME PARTIE

Les Conséquences.

CHAPITRE IV

INFLUENCE RÉCIPROQUE DE L'ÉCOLE ET DU PUBLIC

Solidarité de l'école et du monde. — L'école reçoit les impressions de deux parts : le monde et les Principes supérieurs ; son rôle est de les combiner.

Le monde reçoit de l'école et réalise les idées qui sont le fruit de cette élaboration.

L'idée mène le monde en s'avancant au-devant de chaque pas qu'il fait dans le progrès 85

CHAPITRE V

L'IDÉE DANS L'ÉCOLE

L'impulsion vient de synthétiques plus ou moins initiés ;

le travail se divise ensuite entre les nations selon leurs tempéraments.

Détails du mouvement dans ses diverses phases, confirmant la loi générale.

Conséquences relatives à l'école : génération, périodes d'existence, puissance relative et mort des systèmes.

Vitalité et caractère spécial de l'ésotérisme. . . . 90

CHAPITRE VI

L'IDÉE HORS DE L'ÉCOLE

Le peuple effectue son progrès à l'inverse de l'école, mais à travers les mêmes phases, de bas en haut. — Preuves historiques modernes et anciennes. — Son progrès ascendant favorise le travail évolutif de l'école. 121

TROISIÈME PARTIE

Conclusion.

CHAPITRE VII

A L'ÉCOLE, L'ÉVOLUTION EST PRÉCÉDÉE D'INVOLUTION; C'EST L'INVERSE DANS LE MONDE

Résultats successifs de ce double mouvement considéré dans sa simultanéité, ou phases de la vie totale de l'Idée.

Conséquences générales : les trois facteurs de la vie humaine (Providence, Volonté, Destin). Les trois organes sociaux (Sanctuaire, École, Société). Ensemble et but de la vie individuelle.

Conséquences pratiques immédiates: Notre but actuel doit être la synthèse fraternelle dans la société par la synthèse des principes à l'école.

Le moyen est dans l'organisation libre de l'école.

L'ésotérisme est son couronnement. Définition plus précise et possibilité de l'ésotérisme et de l'initiation. 133





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

LES ÉTATS PROFONDS DE L'HYPNOSE

ET

LES LOCALISATIONS CÉRÉBRALES

(Suite.)

§ II

Les phénomènes de rapport, de sympathie et de vue à travers l'organisme étaient connus depuis longtemps des magnétiseurs ; je me suis borné à les constater de nouveau et à les classer par états en indiquant d'autres traits spécifiques ; c'est ce qu'a fait M. Charcot pour les phénomènes du Braidisme.

Cette classification avait du reste déjà été plus ou moins vaguement entrevue.

« Est-il bien philosophique, dit le docteur Char-

pignon (*Physiologie du magnétisme*, 1848, p. 110) de réunir, sous le nom générique d'*extase*, tous les phénomènes d'insensibilité, de catalepsie, de visions diverses, de lucidité, que ces phénomènes soient spontanés, déterminés par la magnétisation ou bien par l'action d'intelligence surhumaine.

« Bien que la signification absolue du mot extase (de *statu dejicio*, renversement de l'état ordinaire) semble légitimer cette manière de voir, nous pensons qu'il serait plus convenable de classer tous les phénomènes dont nous parlons dans le magnétisme, qui, comme nous l'avons dit, présente des groupes bien tranchés, soit relativement aux espèces dans lesquelles on l'observe, soit par rapport aux causes occasionnelles des phénomènes qui sont toujours spontanés ou volontaires. »

Trente ans auparavant, M. de Lausanne (*Des principes et des procédés du magnétisme animal*) divisait les phénomènes du magnétisme en *demi-crise* et en *crise complète*; il indiquait huit degrés pour la demi-crise et quatre pour la crise complète (1), et en décrivait ainsi les traits principaux :

DEMI-CRISE

« 1^{or} degré. La personne éprouve une sensation de chaleur ou de froid qui semble suivre la main du ma-

(1) Dès l'année 1786, le comte de Lutzebourg avait classé les états des somnambules en degrés et nuances qu'il décrit d'une façon assez confuse en s'attachant surtout à la propriété de reconnaître les maladies. (*Extrait des journaux d'un magnétiseur attaché à la société des Amis réunis de Strasbourg*, p. 28-42.)

Il commence ainsi la description : « Une expérience acquise par l'étude

gnétiseur. Cette sensation est quelquefois assez intense pour être pénible à supporter. Elle produit généralement chez le magnétisé un étonnement qui fixe sa pensée sur l'action du magnétisme et qui augmente conséquemment son aptitude à recevoir cette action.

« 2° *degré*. La personne magnétisée devient lourde, ses yeux se ferment et, sans être endormie, elle ne peut plus ouvrir les paupières, ou remuer les bras et les jambes; ce n'est pas un simple engourdissement: il lui semble que sa volonté n'a plus d'action sur ses membres.

« 3° *degré*. Le magnétisé est absorbé; ses yeux fermés ne peuvent s'ouvrir et ses paupières lui paraissent collées ensemble; quoiqu'il entende tout ce qui se dit auprès de lui, il ne peut répondre. Le bruit l'incommode et il désire le plus profond silence. Cet état est souvent suivi immédiatement de la crise complète.

« 4° *degré*. Le magnétisé est légèrement assoupi et ne se rappelle que comme un rêve ce qu'il peut avoir entendu pendant le temps qu'il était dans cet état. Le bruit le réveille et l'incommode.

« 5° *degré*. Le magnétisé entre dans un assoupissement profond que le magnétiseur est obligé de faire cesser après une heure ou deux, parce qu'il pourrait se prolonger fort longtemps.

des crises me fait croire qu'il y a quatre degrés dans les crises magnétiques et qu'au dire des quelques somnambules qui en comptent sept, les trois premiers doivent être réputés demi-crisis; au reste, comme le dirait ma somnambule, qu'un escalier ait quatre ou sept marches, ou plus, du palier au faite, c'est toujours la même hauteur.»

« 6° degré. L'action magnétique provoque un sommeil doux et léger ; le magnétisé se trouve dans un état de bien-être qu'il ressent encore quelque temps après le réveil.

« 7° degré. Le magnétisé est dans un état apparent de sommeil ; ses paupières et tout son corps restent entièrement immobiles ; mais il entend ce qu'on lui dit et peut répondre ; il prévoit la durée de son sommeil ou la fixe, guidé par l'instinct qui commence à se développer.

« 8° degré. État de sommeil dans lequel le système viscéral a acquis assez d'irritabilité pour transmettre ses impressions ; mais comme la translation de la sensibilité au centre épigastrique n'est point complète, le malade ne voit que confusément son mal, et les remèdes qu'il s'ordonne ne peuvent être que douteux, parce qu'il lie ses impressions et les combine suivant les lois de sa raison ; dès lors, il ne sent plus, il juge, et aucune certitude ne peut accompagner des jugements qui ont pour éléments des impressions confuses de l'instinct. A ce degré, le magnétisé est isolé pour certaines personnes, tandis qu'il ne l'est point pour d'autres, c'est-à-dire qu'il entend les premières et non les secondes, ce qui vient du plus ou moins d'analogie qu'il a avec elles.

CRISE COMPLÈTE

« Les quatre degrés de la crise complète présentent des traits communs qui sont les suivants : Le ma-

gnétisé ne peut ouvrir les yeux ; il est dans un état apparent de sommeil ; il est entièrement isolé et, quelque bruit qu'on puisse faire autour de lui, il n'entend que le magnétiseur ; en se réveillant, il perd complètement le souvenir de tout ce qu'il a pu voir ou dire pendant la crise, si bien qu'il lui semble même n'avoir point dormi. Le contact de tout ce qui n'est point magnétisé, et particulièrement celui des animaux, lui cause une sensation désagréable qui peut aller jusqu'à lui occasionner des crispations de nerfs.

« Quant à leurs caractères particuliers, les voici :

« 1^{er} degré. Le malade voit parfaitement son mal présent et peut indiquer les remèdes qui lui sont nécessaires, sans cependant prévoir le développement d'un autre mal dont la cause existe déjà et lui échappe. Il peut encore annoncer avec précision l'époque de guérison du mal qui l'occupe.

« 2^o degré. Le magnétisé peut entrevoir, de plus, les maux des personnes sur lesquelles le magnétiseur a fixé sa pensée ; cette vision est quelquefois très imparfaite, et il serait dangereux de se fier aveuglément aux remèdes qu'il ordonne.

« 3^o degré. Le magnétisé voit avec certitude le mal présent et le germe de toute autre maladie qui peut exister, soit chez lui, soit chez les personnes avec lesquelles il est en rapport. Il annonce l'époque du développement et les périodes de la maladie en indiquant les remèdes avec la plus grande précision.

« 4^o degré. Le magnétisé voit, de plus, des choses éloignées et étrangères à son état. Il prévoit des événements qui n'ont aucun rapport avec ce qui l'inté-

resse, et ses prévisions s'accomplissent exactement.

« NOTA. — Dans les troisième et quatrième degrés, le magnétisé lit dans la pensée du magnétiseur et agit, dirigé par cette pensée, sans que le magnétiseur ait besoin de la manifester par aucun signe extérieur. »

On le voit, les anciens magnétiseurs s'étaient beaucoup plus préoccupés des applications pratiques que des caractères pouvant servir de bases à une théorie; ils n'avaient pas reconnu nettement ces alternations de léthargie et de réveil apparent que nous avons constatées, et, comme le fait remarquer M. de Lausanne, leurs sujets brûlaient généralement les étapes constituées par les cinq derniers degrés de la demi-crise.

La sensation de bien-être si caractéristique de notre état de rapport semble cependant signalée dans le sixième degré de la demi-crise; nous la retrouvons indiquée avec plus de précision dans une lettre que le docteur Fitz Gibbon, médecin royal et agrégé au collège de médecine de Bordeaux, écrivait, le 22 mai 1785, au marquis de Puységur pour lui rendre compte de ses expériences magnétiques :

« Une particularité que j'ai remarquée dans mon petit traitement est un état de plaisir extrême que ressentent certains hommes, c'est une extase, un état extatique de plaisir qui surpasse tout autre connu et lequel dure quelquefois un quart ou vingt minutes au plus, et qui se manifeste par ces paroles : O mon Dieu, que c'est bon ! et ces mots répétés constamment; les yeux sont tout ouverts, le corps dans une espèce de

raideur, la respiration un peu gênée, comme si l'on étouffait de joie ou de plaisir, comme l'on dit communément. Ils sont vraiment moitié somnambuliques et moitié cataleptiques, pendant cette crise. Les femmes n'y sont point sujettes, du moins je n'en ai point vu dans cet état-là. Je ne sais, monsieur, si vous en avez vu dans l'état que je vous décris ; *il ne m'a jamais fallu plus de trois ou quatre minutes* pour les mettre dans cet état. »

Les Orientaux ont fait, depuis des siècles, des observations analogues. Le D^r Nobin Chauder Paul, assistant chirurgien militaire aux Indes, a publié, il y a quelques années, un traité théorique et pratique du *yoga*, c'est-à-dire de l'art employé par les extatiques indous pour s'abstenir de manger et de respirer pendant un temps considérable.

Dans ce traité qui a été reproduit par le *Lotus* (n^{os} 13 et suivants), on trouve relativement aux états de l'hypnose les renseignements suivants :

« Les mystiques indous (*yoguis*) qui pratiquent le *yoga* demeurent dans des retraites souterraines (*gaepna*) ; ils s'abstiennent de sel dans leurs aliments et sont extrêmement friands de lait dont ils font leur principale nourriture ; ils sont noctambules et restent enfermés pendant le jour : leurs mouvements sont lents et leurs manières engourdies ; ils mangent et se promènent durant la nuit. Ils prennent deux postures appelées *padmāsana* et *sidhāsana*, en vue de respirer aussi peu fréquemment que possible. Ils craignent les changements rapides et les inclémences de la température.

« Quand les yoguis sont capables de se tenir deux heures durant dans les deux postures tranquilles dont il vient d'être parlé, ils commencent à pratiquer le *prânâyama*, phase de transe volontaire caractérisée par une transpiration abondante, par des tremblements de tout le corps, et un sentiment de légèreté dans l'économie animale (1). Ils pratiquent ensuite le *patyâhara*, phase de l'auto-magnétisation durant laquelle les fonctions des sens sont suspendues. Ensuite ils pratiquent le *dhârana*, phase durant laquelle la sensibilité et le mouvement volontaire cessent complètement tandis que le corps est capable de rester dans n'importe quelle posture. On dit que l'esprit est quiescent dans cette phase de la transe volontaire.

« Après avoir atteint le degré de *dhârana* (état cataleptique) les yoguis aspirent à ce qu'on appelle *dhyâna*, phase de l'automagnétisation dans laquelle ils prétendent être entourés par les éclats de la lumière ou de l'électricité éternelle, appelée *ananta-jyoti* (de deux mots sanscrits signifiant lumière sans fin ou omnipénétrante) qu'ils disent être l'âme universelle (2). Dans l'état de *dhyâna*, les yoguis sont dits clairvoyants. Le *dhyana* des yoguis est la *turya avastha* des védantins, l'extase des médecins, la soi-contem-

(1) J'ai retrouvé ce sentiment de légèreté chez M^{me} K. quand elle est traversée par un courant voltaïque un peu fort (le pôle + dans la main droite et le pôle — dans la main gauche) étant alors dans le commencement de l'hypnose et insensible; ses membres se soulèvent naturellement et elle dit que si l'on augmentait l'action elle s'enlèverait jusqu'au plancher. Je n'ai pas eu l'occasion de pousser encore plus loin l'expérience.

(2) Ils voient l'*Od* qui s'échappe de tous les corps; je rappelle que cette perception ne se produit généralement que dans l'état de rapport.

plation des magnétiseurs allemands, et la clairvoyance des philosophes français.

« L'état de *samâdhi* est la dernière phase de l'auto-transe. Dans cet état les yoguis, comme la chauve-souris, le hérisson, le hamster et le loir, acquièrent le pouvoir de se passer de l'air atmosphérique et de se priver de nourriture et de boisson.

Il y a eu, dans ces vingt-cinq dernières années, trois cas de *samâdhi* ou hivernage humain. Le premier cas s'est présenté à Calcutta, le deuxième à Jesselmere et le troisième dans le Punjab. J'ai été témoin oculaire du premier cas.

« Il y a deux variétés de *samâdhi*, appelées *samprajna* et *asamprajna*. Le colonel Townsend, qui pouvait arrêter le mouvement de son cœur et de ses artères à volonté, et mourir ou expirer à son gré puis revivre, était un exemple de *samprajna samâdhi*. Les yoguis de Jesselmere, du Punjab et de Calcutta, qui entraient dans un état pareil à la mort en avalant leur langue, et qui ne pouvaient pas reprendre la vie à volonté, étaient des exemples d'*asamprajna samâdhi*; ils ne pouvaient ressusciter qu'avec l'aide d'autres personnes qui retiraient la langue enfoncée dans le pharynx et la remettaient à sa place normale.

« En raison de l'obscurité réelle inhérente à la philosophie yoga et de mon ignorance absolue de la langue sanscrite dans laquelle sont écrits les principaux ouvrages mystiques de l'Inde, je réclame un peu d'indulgence pour le cas où j'aurais manqué de traiter convenablement ce sujet de la transe volontaire telle

qu'elle est pratiquée par les philosophes orientaux à sang froid et hivernants. »

Il n'y a pas lieu de s'étonner que les descriptions des différents états que je viens de rapporter ne soient pas identiques. Non seulement il n'y a pas deux hommes semblables et réagissant de même sous l'influence d'une même action (1), mais les procédés des opérateurs doivent certainement influencer; il s'agit en effet vraisemblablement, dans tous ces phénomènes, de force vitale qu'on accumule tantôt sur un point tantôt sur un autre. Enfin ceux qui ont l'habitude d'expérimenter savent combien il est difficile de bien voir ce qui se passe et de le rapporter exactement; le fait le plus simple, le plus aisé à observer, est raconté d'une manière différente par chacun de ceux qui y ont assisté. Les remarquables concordances que le lecteur a pu constater sont donc une preuve réellement très sérieuse de la généralité des grandes lignes que nous avons tracées.

(1) M^m K..., par exemple, est hallucinable par la vue dans tous les états, bien qu'elle garde dans ces états un grand empire sur sa volonté, les hallucinations auditives sont bien plus difficiles à obtenir, et elle persiste à entendre tout le monde; il semble que, chez elle, l'organe de l'ouïe ne participe pas à l'hypnose des autres organes qui bénéficient de cette insensibilité relative.

* Les divers somnambules, dit Deleuze (*Instruction pratique sur le magnétisme animal*, p. 142), présentent des phénomènes très différents; et le seul caractère distinctif et constant du somnambulisme, c'est UN NOUVEAU MODE DE PERFECTION. Ainsi il est des somnambules isolés d'autres qui ne le sont pas; il en est qui sont mobiles comme des aimants, d'autres n'ont que des facultés intérieures; il en est chez qui toutes les sensations sont concentrées à l'épigastre, d'autres font usage de quelques-uns de leurs sens; il en est enfin qui, après le réveil, conservent pendant un certain temps, le souvenir des impressions qu'ils ont reçues et des idées qu'ils ont eues en crise. J'ai dû me borner à exposer ce qui a lieu le plus communément... »

Un même somnambule ne présente même pas toujours des facultés constantes; ces facultés se modifient plus ou moins suivant les influences physiques extérieures et l'état moral intérieur. Ne voyons-nous pas les machines de Wors donner sur une de leurs armatures tantôt de l'électricité positive tantôt de l'électricité négative; selon le caprice de la machine ! disent les constructeurs.

§ III

La question de la sympathie et de la vue des organes a été posée même avant les magnétiseurs qui ont eu le mérite de l'étudier avec le plus grand soin.

En 1699, une prétendue sorcière, Marie Bucaille, fut poursuivie et condamnée à mort par le parlement de Valognes, sur le motif qu'elle ressentait sympathiquement le mal des autres, ce qui ne pouvait se faire que par art magique et opération du démon. Le parlement de Rouen mitigea la sentence en une condamnation au fouet et au carcan. Une demoiselle Anne Seville et un curé de Godeville furent condamnés par le même motif. (LUC DESAGE, *De l'Extase.*)

Carré de Montgeron rapporte qu'il arrivait souvent aux convulsionnaires « de prendre les maladies sans savoir si les personnes sont malades, ni la nature de leurs maux. Ils en sont instruits par le sentiment de douleur qu'ils éprouvent dans les mêmes parties. »

Deleuze (*Histoire critique du magnétisme*, 1^{re} partie, ch. VIII) énumère ainsi les propriétés des somnambules :

« Le somnambule... ne voit et n'entend que ceux avec lesquels il est en rapport. Il ne voit que ce qu'il regarde, et il ne regarde ordinairement que les objets sur lesquels on dirige son attention... Il voit ou plutôt il sent l'intérieur de son corps ; mais il n'y remarque ordinairement que les parties qui ne sont pas dans l'état naturel et qui troublent l'harmonie. »

« Si une personne malade, dit Charpignon (*Phy-*

siologie du magnétisme), est mise en rapport avec une somnambule suffisamment lucide, il se passe l'un de ces deux phénomènes : la somnambule voit les parties malades et les décrit avec plus ou moins de perfection, se servant d'expressions figurées, si elle ne connaît pas d'avance les noms de ce qu'elle voit ; ou bien sent, souvent très vivement, les mêmes souffrances que le malade, et indique ainsi le siège du mal et toutes les sympathies...

« La plupart des somnambules, ajoute-t-il ailleurs, ressentent les douleurs des personnes avec lesquelles on les met en rapport. Cette sensation est fugitive et ne laisse pas de traces au réveil si l'on a bien le soin de rompre le rapport : si c'est le magnétiseur qui souffre, la sensation est des plus vives et elle persiste souvent au réveil. Si l'on continue plusieurs jours à magnétiser dans cette disposition malade, on inocule à ces somnambules impressionnables la même maladie. »

Ce dernier fait avait déjà été affirmé par le marquis de Puységur dans ses Mémoires :

« La susceptibilité qu'ont les malades en crises magnétiques de gagner avec promptitude certaines maladies, a été plusieurs fois démontrée. Le danger que courent les somnambules en touchant certains malades ne doit cependant pas effrayer au point de ne plus les consulter sur les maladies des autres, mais il faut le faire avec précaution. »

Le D^r Ch. Bertrand, ancien élève de l'École polytechnique et père du secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, rapporte trois cas de sympathie

ou de vue magnétique qu'il a observés lui-même.

« J'observais, dit-il (1), une somnambule qu'on m'avait dit avoir la faculté de reconnaître les maladies... Je ne me contentai pourtant pas de ce qu'on m'en rapportait et je voulus éprouver la somnambule sur une malade dont l'état me fût connu d'avance. Je la mis en conséquence en rapport avec une demoiselle de..., dont la principale affection consistait dans des accès d'asthme qui la tourmentaient très souvent. Quand la malade arriva, la somnambule était endormie, et j'étais sûr qu'elle ne pouvait connaître la personne que je lui amenais. Cependant, après quelques minutes de contact, elle parut respirer difficilement, et bientôt elle éprouva tous les symptômes qui accompagnent une forte révolution d'asthme. Sa voix s'éteignit ; elle nous dit avec beaucoup de peine que la malade était sujette au genre d'oppression que sa présence venait de lui communiquer à elle-même. »

Un autre de ces somnambules, mise en rapport avec un enfant qui avait un dépôt dans une articulation du bras, fit des efforts inutiles pour soulever son bras à elle, en y ressentant le même mal. (*Ibid.*, p. 232.)

Cette même personne, mise en rapport avec un jeune homme blessé qu'elle ne connaissait pas et qui était entré dans la chambre pendant son sommeil, s'écria : « Non, non, ce n'est pas possible ; si un homme avait eu une balle dans la tête, il serait mort. — Eh bien,

(1) *Traité du Somnambulisme et des différentes modifications qu'il présente.* — Paris, 1823, p. 229.

dit Bertrand, que voyez-vous donc ? — Il faut qu'il se trompe, il me dit que ce monsieur a une balle dans la tête. » Et sous l'influence de son instinct ainsi personnifié, elle indiqua très exactement le trajet de la balle au travers de la tête, en entrant par la bouche, où aucune cicatrice extérieure ne pouvait servir d'indice.

Dans son second livre (*Du Magnétisme animal en France*, Paris, 1826), Bertrand revient encore sur ce sujet : « Je crois, dit-il (p. 428) ; qu'il n'est personne, pour peu qu'il ait observé quelques somnambules, qui ne les ait vus souvent ressentir, par suite d'un simple contact, les douleurs des malades avec lesquels on les mettait en rapport. »

Le docteur Pétetin, de Lyon, raconte qu'un jour, voyant la physionomie d'une de ses somnambules exprimer l'étonnement le plus complet, il lui demanda ce qu'elle avait :

« Je vois l'intérieur de mon corps, dit-elle, et l'étrange forme de tous mes organes environnés d'un réseau de lumière. Ma contenance doit exprimer ce que je sens, étonnement et crainte. Un médecin qui aurait ma maladie serait bien heureux, car la nature lui révélerait tous ses secrets, et, s'il était dévoué à sa profession, il ne voudrait pas, comme moi, d'une prompte guérison. — Voyez-vous votre cœur ? demanda le docteur Pétetin. — Oui, il est là. »

Et la malade décrivit les quatre cavités du cœur, la différence de sang à droite et à gauche, les vaisseaux qui partaient de chaque côté.

Une commission, nommée en février 1826 par

l'Académie de médecine pour étudier les phénomènes du magnétisme, publia, cinq ans après, un volumineux rapport signé : Bourdois de la Motte, Fouquier, Guéneau de Mussy, Guersent, Itard, J. Leroux, Marc, Thillage et Husson, rapporteur. Il y est dit que, malgré les recherches faites sur un assez grand nombre de somnambules, la commission n'en trouva qu'une seule qui ait indiqué les symptômes de la maladie de trois personnes avec lesquelles on l'avait mise en rapport.

« La commission, dit le texte, trouva parmi ses membres quelqu'un qui voulut bien se soumettre à l'exploration de la somnambule : ce fut M. Marc. Mlle Céline fut priée d'examiner avec attention l'état de la santé de notre collègue ; elle appliqua la main sur le front et la région du cœur, et, au bout de trois minutes, elle dit que le sang se portait à la tête ; qu'actuellement M. Marc avait mal dans le côté gauche de cette cavité ; qu'il avait souvent de l'oppression, surtout après avoir mangé ; qu'il devait avoir souvent une petite toux ; que la partie inférieure de la poitrine était gorgée de sang ; que quelque chose gênait le passage des aliments ; que cette partie (et elle désignait la région de l'appendice xiphoïde) était rétrécie ; que, pour guérir M. Marc, il fallait qu'on le saignât largement, que l'on appliquât des cataplasmes de ciguë et que l'on fit des frictions avec du laudanum sur la partie inférieure de la poitrine ; qu'il bût de la limonade gommée, qu'il mangeât peu et souvent et qu'il ne se promenât pas immédiatement après le repas.

« Il nous tardait d'apprendre de M. Marc s'il éprou-

vait tout ce que cette somnambule annonçait ; il nous dit qu'en effet il avait de l'oppression lorsqu'il marchait en sortant de table ; que souvent il avait de la toux et qu'avant l'expérience il avait mal dans le côté gauche de la tête, mais qu'il ne ressentait aucune gêne dans le passage des aliments.

« Nous avons été frappés de cette analogie entre ce qu'éprouve M. Marc et ce qu'annonce la somnambule ; nous l'avons soigneusement annoté et nous avons attendu une autre occasion pour constater de nouveau cette singulière faculté. Cette occasion fut offerte au rapporteur, sans qu'il l'eût provoquée, par la mère d'une jeune demoiselle à laquelle il donnait des soins depuis fort peu de temps. »

La sensation des maladies d'une personne, par le simple contact du sujet magnétisé avec un objet ayant appartenu à la personne, a été affirmée par Puysegur et Tardy de Montravel.

Le docteur Charpignon cite un très grand nombre de cas observés par lui (*Physiologie du magnétisme*, p. 253-267), où le rapport avait été établi à l'aide d'une mèche de cheveux.

« J'ai vu, dit Lafontaine (*l'Art de magnétiser*, p. 96), une somnambule se gratter tout le corps et y accuser des démangeaisons atroces qui étaient produites par le seul contact des cheveux d'un malade. La personne avait des dartres vives sur toute la surface du corps. »

Le D^r Luys obtient le transfert des maladies ner-

veuses sur certains de ses sujets par l'imposition sur leur tête d'un aimant en fer à cheval qui a séjourné sur la tête des malades (1).

(A suivre.)

ALBERT DE ROCHAS.

LA GNOSE ET L'INQUISITION

LA CONGRÉGATION DE L'*Index* ET L'*Initiation*

I

Un décret de la congrégation de l'*Index*, du 14 mai 1891, promulgué par le cardinal Mazzella et contre-signé par le frère Hyacinthe Frati, de l'ordre des frères prêcheurs, affiché le 21 sur les murailles du Vatican par le signor Vincenze Benaglia, vient de proscrire l'*Initiation* et d'en interdire la lecture, sous les peines canoniques. Il enjoint également d'en déferer les exemplaires à l'inquisition.

Il est fâcheux que les circonstances ne permettent pas à Nosseigneurs les Éminentissimes cardinaux d'en déferer les rédacteurs aux bûchers du saint Office.

C'est très fâcheux et c'est dommage.

Maintenant, il me revient de bonne source, que la Gnose a l'honneur d'être pour quelque chose dans les condamnations de la revue.

(1) *Du Transfert à distance* à l'aide d'une couronne aimantée, par MM. Luys et Encausse. (Communication faite à la Société de Biologie, séance du 14 novembre 1890.)

II

Deux rapports spéciaux auraient été adressés au saint Office, l'un contre la revue et ses éminents rédacteurs, son directeur Papius et ses tendances *sataniques*, l'autre contre la résurrection du Gnosticisme albigeois et cathare.

Je dois parler de ce qui me regarde. On a signalé au pape deux dangers, l'un qui menace la foi, l'autre qui menace la hiérarchie.

Celui qui menace la foi, c'est la renaissance de la Gnose de Simon le Mage, de Valentin, de Basilide, de Marcion, de Markos, de Bardesane, de Manès, d'Étienne d'Orléans et de Guilhabert de Castres :
L'HÉRÉSIE DUALISTE ET ÉMANATIONNISTE.

Celui qui menace la hiérarchie, c'est la reconstitution de l'épiscopat gnostique et de l'assemblée albigeoise, ou cathare, avec un siège épiscopal défini,
MONTSÉGUR.

III

Je ne discuterai pas l'accusation d'hérésie. L'Église romaine entend par là toute doctrine qui n'est pas conforme à la sienne. Et comme l'Église romaine se croit et se dit l'*unique* dépositaire de la vérité et de l'absolue certitude, elle traite logiquement d'hérésie et d'erreur tout ce qui contredit ses dogmes. Seulement, elle oublie de montrer qu'elle possède l'absolue certitude et la vérité. A son *non possumus* nous opposons le nôtre. Nous prétendons posséder — non pas

l'absolue vérité — mais la tradition ésotérique qui interprète la vérité. L'Église romaine possède les mêmes sources de lumière que nous, elle ne les connaît pas. Elle est extérieure ; nous sommes intérieurs. Elle a la LETTRE ; nous avons l'ESPRIT. L'Évangile est pour ses docteurs lettre close. C'est bien. Il n'y a pas lieu de discuter avec un sourd, ni de promener un flambeau sous les yeux d'un aveugle. Il y a longtemps qu'il a été dit : « IN PROPRIA VENIT ET SUI EUM NON RECEPERUNT. »

IV

A l'Hérésie, l'Église romaine a opposé, selon les temps, des remèdes différents. Hors du pouvoir, elle a réclamé pour elle-même la liberté. Au pouvoir, elle a refusé la liberté et sa tactique n'a jamais varié.

Au moyen âge, elle était puissante et redoutable. La Gnose fut donc persécutée. Le martyrologe est long. Il est dans toutes les mémoires cultivées. Le bûcher éclaira de sa flamme lugubre, des siècles d'odieuse terreur. *L'in-pace*, *l'emmurade* étouffèrent les cris et les pleurs des intimes. La Mort, l'ange noir de l'Apocalypse, plana sur le monde chrétien.

Un seul mot résume ces horreurs : l'INQUISITION !

O martyrs qui priez pour les bourreaux, évêques albigeois et chevaliers, humbles femmes, doux vieillards, jeunes filles et enfants dont ma ville épiscopale vit l'agonie, du sein du colossal bûcher qui dévorait vos corps de chair, vous vous élançâtes, comme des colombes du Paraclet, vers les sommets lumineux de l'Infini, vers les abîmes du Plérôme ! Animez-moi

de votre force et de votre vertu. Illustre prédécesseur d'un successeur indigne de vous, Bertrand d'En-Marti, évêque de Montségur, encouragez-moi et priez pour moi !

V

Le rétablissement de la hiérarchie gnostique albigéoise est gênant pour la curie romaine. Un épiscopat qui remonte aux temps apostoliques ne peut que la troubler et l'inquiéter. La chaîne brisée depuis le xiv^e siècle vient d'être renouée. Que sera-ce quand le développement de la doctrine nécessitera la création de plusieurs sièges ? La Gnose est en voie de formation. Il n'est pas possible que les sièges de Toulouse, de Béziers, de Castres, de Milan, de Constantinople, de Bulgarie ne soient pas prochainement relevés ? Dès que les assemblées seront composées, nous les priérons instamment de désigner leurs candidats au sacre apostolique. Des obstacles momentanés empêchent encore la réunion du concile. Nous ferons tout notre possible pour les écarter.

Il ne se peut que l'idée pour laquelle tant de martyrs sont morts, demeure improductive ; et nous savons que notre grand monde féminin cache dans ses salons et ses retraites mystiques, plus d'une noble et courageuse émule des Esclarmonde de foi et des Maximille.

Il en sera, du reste, ce que voudra le Paraclet. Pneuma-Agion souffle où il veut et ce n'est pas à nous à lui fixer le jour et l'heure.

VI

Telles sont les réflexions que nous a suggérées le décret des Eminentissimes. Nos frères de l'*Initiation*, de l'*Œuvre*, de l'*Etoile* ne nous feront pas défaut quand le moment prédestiné sera venu. Cette espérance repose dans notre sein. En attendant, nous levons les yeux, comme les martyrs d'Orléans, vers les collines éternelles, d'où nous viendra notre secours.

Levavi oculos meos ad montes.

Quand la douce et héroïque femme Slave de 1016 vint dans cette cité d'Orléans, elle n'avait aucune richesse, aucune force, aucun appui, sauf celui de l'Eon CHRISTOS ; et cependant elle y bâtit cette glorieuse église gnostique dont le bûcher a consacré les vertus et la gloire. Ce qui a été fait au moyen âge peut se refaire de nos jours.

Quant à nous, assis sur cette chaire de Jean qui a reçu les promesses de la durée mystique, nous attendons avec foi le jour établi du Plérôme, pour reconstruire Jérusalem.

T JULES, évêque de Montségur.

(JULES DOINEL.)

Jésus de Nazareth ⁽¹⁾

C'est une œuvre audacieuse et bien caractéristique du courant d'idées actuel que cette *Vie de Jésus* de M. Paul de Réglà. Écrit par un savant de premier ordre, impartial, à l'esprit large et généreux, son livre, sorte de récit ésotérique adapté aux théories du jour, marque une étape dans la période de transition qui nous mène du positivisme d'hier au mysticisme de demain, un trait d'union entre le passé et le devenir. Fidèle à la méthode expérimentale, n'avançant rien sans preuves — et les documents abondent après trente années d'études, de voyages, et de recherches, — l'auteur évite jalousement toute envolée imaginative, s'interdit le moindre écart hors des données admises par les doctes académies et, faisant de son glorieux héros un homme en chair et en os, à l'image de ses contemporains terrestres, se refuse à admettre le moindre fait miraculeux, et fournit néanmoins, pour chacun des prodiges accomplis par le grand thérapeute : prophéties, guérisons de possédés et d'infirmes, résurrections même, une explication précise, nette, simple.

« Si l'on veut entendre par *miracle*, annonce-t-il, tout fait que nous ne pouvons encore expliquer, nous admettrons la réalité de la chose. Nous irons même

(1) *Jésus de Nazareth*, au point de vue historique, scientifique et social, par M. PAUL DE REGLA — 1 vol. petit in-8. Prix 8 fr. — Carré, éditeur.

plus loin : nous affirmerons que le miracle a été, est et sera de tous les temps l'X mystérieux, où viendront se heurter les *intelligences bornées* de notre planète.

« Mais si, au contraire, on veut entendre par le mot *miracle*, cette chose impossible, produite de rien, en dehors des lois qui régissent notre monde et ses individualités ; ces faits, qui ne reposent que sur des caprices de Dieu ; comme si Dieu pouvait avoir des caprices ! — cette négation des lois mystérieuses mais immuables, de la vie universelle et individuelle ; si l'on veut, en un mot comme en mille, accepter ce terme de miracle tel que l'a fait l'Église, c'est-à-dire si l'on veut *déifier* le néant, donner une forme à ce qui n'existe pas ; faire que la journée d'hier ne se soit pas produite ; que la mort, la vie, la marche des astres soient soumises à la volonté d'un être quelconque, nous le nierons hautement et avec l'énergie de notre âme indignée devant une telle prétention, négative de la grande idée de Dieu et de cette autre grande chose qui s'appelle la *Vérité!* »

Puis il ajoute :

« Entre l'athéisme des chiffres, entre l'athéisme qui adore le néant et la protestation intellectuelle des bigots, il existe une place, d'où le penseur peut apercevoir la grande idée d'un Dieu souriant et sublime ! »

Bien pensé et bien dit.

Ardemment convaincu de sa thèse, soucieux avant tout de ne livrer au public qu'un récit basé sur des documents historiques irréfutables, sa notoriété de savant lui interdisant d'ailleurs toute hypothèse sur l'au delà, M. de Réglà devait, par la force des choses même,

nier la divinité de Jésus. Moins tenu que lui à la prudence, plus libre d'agir à ma guise, j'élèverai la note d'une octave et, consultant les vieux maîtres, sans songer une minute, moi aussi, à égaler le Christ au Principe causal de toutes choses, à la mystérieuse unité insondable et incompréhensible, je n'en prétendrai pas moins sa mission providentielle, son titre de fils de Dieu légitime, et sa divinité réelle comparée à l'ignorance des humains.

Deux questions se posent d'abord : Jésus a-t-il existé ? quelle est la date de sa naissance ?

L'existence de Jésus ne saurait être mise en doute ; l'ample moisson de faits recueillie par M. de Régla suffirait au besoin pour dissiper l'incertitude à cet égard.

« Il est facile, déclare aussi Papus dans son magistral *Traité méthodique de science occulte*, de nier Moïse, de dire que Pythagore n'a jamais existé et que Jésus est un mythe. Quelques rabbins inoccupés ont composé le *Sépher*, deux ou trois professeurs, sans emploi à l'époque, se sont cotisés pour inventer la philosophie grecque, quelques initiés ont créé le Christ entre deux danses bachiques, je veux bien ; mais Israël est toujours debout, la Grèce illumine l'intellectualité occidentale de ses enseignements, et le christianisme a pris un bel essor, pour une fourberie du temps.

« Réfléchissons un peu et nous sentirons qu'il y a une tête unique dominant chacun de ces mouvements, comme il n'y en a qu'une pour tous les membres de l'homme. Le jour où il y aura des hommes sans tête,

j'admettrai qu'une collectivité ait écrit l'*Odyssée* ou le *Sépher*, mais, jusque-là, non. »

Quant à la date exacte de la naissance de Jésus, M. Paul de Réglà résume dans un chapitre toutes les contradictions émises à ce sujet, et la place en l'an V avant l'ère chrétienne, en l'an 749 de Rome. Mais, dit-il, « rien n'est aussi incertain, rien n'est aussi douteux et aussi contestable au point de vue historique, que cette naissance du fondateur du christianisme ». Je rappellerai, pour ma part, quelques lignes d'un article paru dans l'*Initiation* de septembre 1889, où j'ai abordé pareille question.

Les Hindous prétendent que, sur les sept rondes à parcourir par la vague de vie sur notre planète, nous sommes maintenant à mi-chemin de la cinquième race de la quatrième ronde, en sorte que nous aurions passé le point polaire de l'humanité. Swedenborg, développant la même théorie, ajoute que, durant leur involution progressive, les hommes avaient successivement perdu : ceux de la première race, l'amour instinctif du Bien (ι); ceux de la seconde race, la notion instinctive du Vrai (π); ceux de la troisième, la compréhension de l'Utile, ou le Bien du Vrai (ι), de sorte qu'au milieu de la quatrième race, l'homme parvenu à la dernière étape de sa décadence, ne pouvait être sauvé que par un secours providentiel. Or nous lisons à la page 23 du volume de M. de Réglà : « C'est au moment où le vieux monde est ébranlé dans ses fondements et dans ses croyances, par ses abus mêmes ; alors que Rome, son pivot — gorgé d'or, de richesses et d'orgueil — est livrée aux discussions de

ses rhéteurs, au sabre d'un soldat heureux, aux intrigues de son nombreux clergé et aux ambitions de ses courtisans... pendant que le paganisme croule de toutes parts... qu'il est discuté; que ses dieux, ses déesses et ses prêtres sont tournés en ridicule... que les dieux s'en vont, et que tout se prépare pour une révolution générale dans les idées, les principes et les choses; que les peuples d'Orient, foulés, meurtris, soumis par les armes romaines, jettent un suprême regard dans l'obscur de l'inconnu pour y trouver une lueur d'espérance; c'est à ce moment si solennel, qu'un nouveau phare s'élève à l'horizon, sous l'aspect d'une étoile, droit sur la modeste ville de Nazareth!

« Le réformateur peut se manifester, les temps sont préparés par les événements.

« Le fruit, mûr, ne demande qu'à être détaché du vieil arbre. »

Donc nos deux époques coïncident.

J'avais choisi, pour conclure, cette citation de Saint-Martin (1) :

« Si c'est par le plus élevé des hommes que tous les maux de sa malheureuse postérité ont été engendrés, il était impossible qu'ils fussent réparés par aucun homme de cette postérité, car il faudrait supposer que des êtres dégradés, dénués de tous droits et de toutes *vertus*, seraient plus grands que celui qui était éclairé par la *lumière* même : il faudrait que la faiblesse fût au-dessus de la force. Or si tous les hommes sont dans cet état de faiblesse ; s'ils sont tous liés par les

(1) Saint-Martin, *Tableau naturel*.

mêmes entraves, où trouver parmi eux un être en état de rompre et de délier leurs chaînes ? Et en quel lieu que l'on choisisse cet homme, ne serait-il pas forcé d'attendre que l'on vienne briser les siennes ?

« Il est donc vrai que tous les hommes étant respectivement dans la même impuissance, et cependant étant tous appelés par leur nature à un état de grandeur et de liberté, ils ne pourraient être rétablis dans cet état par un être qui leur serait égal : ce qui prouve que l'agent chargé de leur retracer l'unité divine, doit être par lui-même plus que l'homme.

« Mais si nous portons notre vue au-dessus des *vertus* de l'homme, nous ne pouvons trouver que les *vertus* de la divinité ; puisque cet homme est émané d'elle directement, et sans le concours d'aucune puissance intermédiaire. L'agent dont nous parlons ayant plus que les *vertus* de l'homme, ne peut avoir rien moins que les *vertus* de Dieu, puisqu'il n'y a rien entre Dieu et l'homme. »

Jésus serait donc l'incarnation d'une étincelle émanée du *verbe* même, c'est-à-dire une corporisation de l'homme idéal, régénéré, du fils de Dieu. » Notre monde à nous, hommes, proclame la Gnose (1) a été racheté par *Jésus*. Il est venu par le canal immaculé de l'Éon *mariam* que nous nommons Marie... Il est animé par *Christ* qui quitta le Plérôme et se reposa sur lui, en lui communiquant la puissance absolue sur le monde de Satan. »

Comment se fit cette incarnation extraordinaire ?

(1) Stany Doinel, cité par Papus (*Traité méthodique de Science occulte*).

Jésus est-il simplement le fils adultérin de Marie, suivant la supposition de M. de Réglà, et de Joseph Panther dont le *Sepher Toldos Joschu* relate l'odieuse traîtrise (1) ? Si oui, l'enfant devrait alors à cet aventurier l'élément bilieux qui se mêle profondément en lui au lymphatisme et à la nervosité qu'il a hérités de sa mère. Mais pourquoi refuser de croire, avec la légende, à la matérialisation d'un être des sphères supérieures ? Hypothèse plausible, certes, et que M. de Réglà ne traitera pas de hasardeuse, s'il veut bien se reporter aux *Entretiens du comte de Gabalis*, écrits par le pauvre abbé de Villars, assassiné pour sa révélation, et au récit de Voltaire sur l'épidémie de *vampirisme* qui affola les esprits de 1730 à 1735.

Dès lors, si l'on admet la supériorité d'essence de Jésus sur celle des vulgaires humains, combien deviennent légitimes et naturelles cette puissance magnétique et ces facultés soi-disant miraculeuses, si vaillamment et si sagement étudiées par notre auteur au cours de son beau travail ; car, bien que dépouillé de ses attributs divins, le Jésus de M. de Réglà n'en dresse pas moins, au-dessus de la foule instinctive des peuples, son front radieux d'intellectuel et de prophète, nimbé de gloire. C'est le fougueux réformateur, le doux révolutionnaire, inexorable envers les fourbes et les oppresseurs, compatissant aux faibles !

Une légère critique cependant. M. Paul de Réglà parle, à certain chapitre, du manque d'instruction de

(1) Eliphaz Lévy, *la Science des Esprits* (Histoire de Jésus suivant les talmudistes).

Jésus, et va jusqu'à le déclarer ignorant des premières notions de l'écriture. Une telle affirmation me semble d'autant plus risquée que sa contradiction formelle se trouve dans la traduction du *Sota* et du *Sanhédrin* donnée par Eliphas Lévy (1).

« Le rabbin Jéhosuah, fils de Pérachiah, qui continuait, après Elchanan, l'éducation du jeune Jésus, l'initia aux connaissances secrètes, mais Jannée ayant fait massacrer tous les initiés, Jéhosuah, pour échapper à cette proscription, s'enfuit à Alexandrie, en Egypte. »

« Ce massacre des initiés, observe Eliphas Lévy, substitué à celui des innocents, nous paraît fort remarquable, surtout si nous nous rappelons qu'au livre I^{er} des *Rois* il est dit que Saül, initié depuis peu dans le cercle des prophètes, était un enfant d'un an lorsqu'il monta sur le trône. Or Saül avait en réalité plus de vingt ans. C'était donc la coutume dans les initiations prophétiques de la Judée, comme dans la franc-maçonnerie moderne, de désigner le grade des initiés par un âge symbolique, et l'Évangile, en parlant du meurtre des enfants de deux ans et au-dessous, ne contredirait pas l'assertion du Talmud, qui à son tour rendrait historiquement plus acceptable le récit de l'Évangile. On peut trouver des traces de la proscription des kabbalistes, toujours persécutés et dénoncés par la synagogue officielle, mais on n'en trouve pas de cette abominable boucherie de petits enfants qui révolte la nature et qui eût à jamais flétri le règne

(1) Eliphas Lévy, *la Science des Esprits* (Histoire de Jésus suivant les talmudistes).

d'Hérode, si c'est à Hérode, comme le veut l'Évangile, et non à Jannée, comme le prétendent les talmudistes, qu'il faut attribuer la proscription dont il s'agit ».

De même, pour un adepte, *douze ans*, c'était l'époque où, le cycle des connaissances parcouru, l'initiation devenait parfaite. De là, très probablement, cette merveilleuse sagesse de Jésus, conversant au temple avec les docteurs.

Enfin, comme dernière preuve à l'appui de l'initiation du Christ au plus haut mystère de la science antique, j'ajouterai ces trois alinéas du livre de Papus (1).

« Des études plus complètes, analogues à notre instruction secondaire, étaient le partage de l'adulte, l'œuvre des Temples, et se nommaient Petits Mystères.

« Ceux qui avaient acquis, au bout d'années quelquefois longues, les connaissances naturelles et humaines des Petits Mystères prenaient le titre de fils de la femme, de héros, de *fils de l'homme* et possédaient certains pouvoirs sociaux, tels que la thérapeutique dans toutes ses branches, la médiation auprès des gouvernants, la magistrature arbitrale, etc. etc...

Les Grands Mystères complétaient ces enseignements par toute une autre hiérarchie de sciences et d'arts, dont la possession donnait à l'initié le titre de fils des Dieux, *de fils de Dieu*, selon que le temple n'était pas ou était métropolitain et, en outre, certains pouvoirs sociaux appelés sacerdotaux et royaux. »

(1) Saint-Yves d'Alveydre, cité par Papus (*Traité méthodique de science occulte*).

A diverses reprises, M. de Réglà me paraît du reste contester lui-même sa trop hâtive assertion, notamment dans la brillante étude sur la sagesse et les connaissances des Esséniens suprêmes interprètes du sens caché de la loi, perdu par les autres sectes, des mystères voilés aux profanes, où il constate l'influence de Jésus parmi les principaux de ces vrais initiés.

« Jésus, le maître actuel, était, comme l'avait été Jean-Baptiste, Essénien de cœur, de pensée et d'éducation. Il appartenait à la haute initiation de cette secte si remarquable, et, à ce titre, tout indépendant qu'il était et tout chef religieux qu'il se déclarait, il trouvait en eux le concours le plus actif et le plus dévoué. »

Puis, dans une note, page 199.

« Jésus fut également très soutenu pendant ses séjours à Jérusalem par les Esséniens qui, reconnaissent en lui un membre considérable de leur secte, le protégèrent et lui furent fidèles jusqu'au delà du mont Golgotha. »

N'honore-t-on pas le savoir d'un maître dont on écrit :

« Jésus, devant l'abondance de la moisson et du manque d'ouvriers, comme il le disait si poétiquement, avait réuni ses disciples préférés et, dans une série d'enseignements particuliers, leur avait révélé les vérités philosophico-religieuses et les lois thérapeutiques qu'il avait cru pouvoir confier à leur intelligence. »

Et ceci :

« Ce qui frappe le plus dans l'enseignement de Jésus,

c'est qu'il semble, lui, le déshérité du monde social résumer en toute sa personne, dans une admirable synthèse philosophique et intellectuelle, toutes les vérités émises çà et là, ainsi que les aspirations les plus hautes des hommes supérieurs de son temps!

« Tout un monde se résume en lui. Et ce monde n'est pas seulement celui de ce pauvre peuple hébreu, au milieu duquel il est né, mais bien celui de l'intelligence universelle, qui palpite en même temps à Alexandrie, à Athènes et à Rome.

« A l'enfant sans nom, au paria de la société juive, la nature a confié les héritages successifs de la sagesse des siècles, pour les faire fructifier dans le présent et dans l'avenir.

« Ce n'est pas, en effet, au peuple juif seulement que Jésus s'adresse; c'est à toute l'humanité, à tous les hommes! »

Je voudrais pouvoir reproduire des pages entières du volume que j'ai sous les yeux, volume dont le succès répondra sans nul doute au mérite; je voudrais évoquer encore ces paysages exquis où renaît l'antique Galilée, rappeler ces explications si précises et si claires, par un vrai savant, d'une série de phénomènes prétendus jusqu'à ce jour rêvés par des hallucinés ou des fous. Mais de tels développements sont impossibles et je me borne à copier une hardie définition des prodiges obtenus, grâce à la Foi alliée au ferme vouloir, parce qu'elle donne un aperçu très complet de la manière habituelle de procéder :

« Cette force est celle qui, de nos jours, produit les cures, dites miraculeuses, opérées dans les chapelles

consacrées à des madones aux noms divers, au profit des croyants qui, placés dans le rayonnement magnétique imprimé à ces chapelles par la foule des fidèles, foule d'autant plus puissante qu'elle est bigote et naïve, y arrivent, comme le centurion de l'Évangile, avec la conviction qu'il suffit d'un seul mot pour que leurs prières soient exaucées.

« Cette force, c'est encore la même que celle qui fait qu'un mot peut tuer ou guérir ; celle qui, dans un incendie d'hôpital, permet à un paralytique, sur le point d'être atteint par les flammes, de se lever brusquement et de s'enfuir loin du sinistre ; celle qui fait que, sous l'impression d'une vive émotion, le cerveau se détraque et donne naissance à la folie. C'est cette force essentiellement physiologique et psychique qui peut nous donner le choléra sous l'influence de la peur, et peut nous en guérir par une influence contraire.

« Cette force, ou plutôt puissance, après avoir violemment surexcité notre cerveau, se porte dans les plus petites ramifications du système nerveux, et peut ainsi produire le bien ou le mal sur l'organe où elle concentre son action.

« Comme exemple de la puissance de ce fait physiologique et psychique, Jésus ne dit-il pas souvent que « la foi peut soulever des montagnes et annihiler le venin des serpents ? »

Je prévoyais, dès le premier tiers du volume, que M. de Réglé, entraîné par son désir continuel de se maintenir dans les limites autorisées... — tout juste parfois ! mettons... tolérées — par ses doctes confrères,

inventerait une résurrection de Jésus accessible au commun des intelligences. Ma prévision s'est réalisée ; mais le récit se déroule avec une telle habileté, une telle sincérité de conviction que, sans l'attrister d'une discussion vaine, je chargerai l'auteur lui-même de se réfuter, et cela par cette mâle réplique qu'il s'attire de son avant-propos :

« Du bûcher qui donnait la mort matérielle, la pensée s'élevait encore plus forte, plus vivante que jamais ! On pouvait tuer Jean Huss, Jérôme de Prague, Savonarole, Michel Servet et tant d'autres libres penseurs ; On pouvait courber Galilée et le faire se désavouer... Mais, en agissant ainsi, on assurait le succès du culte de l'idée. La mort enfantait la vie ! Les flammes des auto-da-fé allaient porter au loin les germes incorruptibles de la liberté, et, en expirant, victime de ses convictions et de ce qu'il considérait comme l'expression absolue de la vérité, le martyr scellait de son sang, et du sacrifice de sa vie, l'immortalité de son œuvre !

« Jamais Jésus ne fut plus vivant et plus puissant que sur le bois infâme de la croix !

« Enlevez ses douleurs morales de la dernière semaine et sa crucifixion, que restera-t-il ? »

Et je me réserve en outre de lui demander — bas à l'oreille en attendant qu'il le publie — si vraiment sa raison se refuse à croire impossible à un être aussi supérieur que le Christ, à un être doué d'aussi grands pouvoirs, de réaliser, pour peu que l'idée lui en prenne, une matérialisation astrale ?

GEORGE MONTIÈRE.

ÉGLISE ET FIN DE SIÈCLE

Notre société — le fait en ces derniers temps a été maintes fois constaté — est en pleine période de décadence ; ses bases s'effondrent toutes plus ou moins, et, avant qu'il soit longtemps, on peut prévoir que de l'édifice aujourd'hui vacillant, il ne restera plus guère que des ruines amoncelées.

La dissolution est surtout morale ; les hommes d'à présent sont en effet dans une étrange situation d'esprit. La loi n'est plus sans cependant que le scepticisme vrai, celui qui a pour base l'observation scientifique, soit réellement triomphant.

Ce qui caractérise essentiellement les esprits modernes, c'est un état d'indifférence, d'inconscience aussi qui fait que, ne croyant guère quelque chose, les individus se laissent entraîner à vau l'eau par la vie, n'ayant plus qu'une seule préoccupation en tête, acquérir égoïstement le maximum possible de jouissances immédiates.

Or cet état lamentable est général et atteint indistinctement toutes les classes, depuis les plus modestes jusqu'aux plus élevées ; chaque jour il s'accroît davantage, et modestement il n'est plus d'autorité morale capable d'enrayer son mouvement.

L'Église seule, qui aurait pu tenter cette tâche, est frappée d'impuissance et n'a plus guère qu'une action nominale.

Régnant en apparence sur plusieurs centaines de millions de fidèles, elle ne compte en réalité qu'un bien petit nombre de vrais disciples.

Suivant la parole antique, « les dieux s'en vont et même, pourrait-on presque affirmer, les dieux sont morts ».

Ils sont morts et rien ne les remplace, et les consciences des hommes sont aveuilies.

La crise est générale telle qu'elle fut jadis dans les époques d'affaissement.

Or notre temps est bien un temps de décadence, et, en cette fin de siècle, celle-ci s'accroît de jour en jour, nous menant rapidement vers la catastrophe définitive et fatale, à moins que par une fortune inouïe un événement imprévu ne vienne à changer le cours des choses, à orienter différemment les esprits, à motiver la morale régénération des êtres.

*
**

L'Église, avons-nous constaté tout à l'heure, est présentement impuissante.

D'où vient son état d'inertie, et comment a-t-elle été conduite, elle qui par tradition semblerait devoir être la puissance éternelle, à succomber si bien que son action sur les sociétés soit devenue nulle absolument ?

Tel est le problème singulièrement passionnant qu'un prêtre d'un caractère assez rare, M. l'abbé Jeannin, vient de s'efforcer de résoudre en un curieux et suggestif ouvrage publié par lui tout dernièrement

sous ce titre très significatif : *Église et fin de siècle*, à la librairie Chamuel et C^{ie} (1).

Le livre, en vérité, est quelque peu déconcertant, et, vraisemblablement, il est appelé à provoquer une très vive stupéfaction, en raison de ses allures si franchement socialistes — d'un socialisme infiniment élevé, d'ailleurs — chez nombre de lecteurs catholiques sectaires.

Que dit en effet M. l'abbé Jeannin?

Avec une peu commune audace, faisant à la société son juste procès et établissant son exact bilan, il note en toute impartialité la part vraie qui revient à l'Église dans l'aveulissement général.

Et cette part est importante !

Comment, du reste, en serait-il autrement ?

Dans une société comme la nôtre, de toute nécessité, le clergé remplit un rôle moral considérable ; par suite, son action sur les esprits vaut juste autant qu'il est lui-même plus digne de respect et plus à la hauteur de sa mission.

Or, à l'heure présente, en France, quelle estime mérite l'Église !

Évidemment, on rencontre en grand nombre, parmi les prêtres, des hommes de grande vertu et de réel savoir. Mais, est-ce là tout ce qu'il faut demander, et cela est-il suffisant pour assurer une nation contre toute déchéance spirituelle ?

Hélas ! non.

La Foi, pour ne point vaciller et demeurer triom-

(1) M. l'abbé Jeannin, *Église et fin de siècle*, 1 vol. in-18, chez Chamuel et C^{ie}, 29, rue de Trévise, Paris, 1891.

phante, a besoin de se sentir environnée d'une atmosphère généreuse d'enthousiasme sincère.

Or un tel état d'âme est justement ce qui manque le plus aujourd'hui.

La foi n'est plus et le scepticisme est devenu à peu près général, et non pas seulement par mode, parce qu'il est de bon goût d'affecter l'indifférence, mais surtout par lassitude vraie tant et si bien que notre monde, à présent, s'agite et poursuit son évolution en vertu d'une simple convention quasi jugée sans importance et observée tout bonnement parce que personne ne s'avise de prendre l'initiative de la modifier quelque peu ou de la bouleverser toute.

..

Un point intéressant demeure inétudié par l'auteur d'*Église et Fin de siècle* ; c'est celui qui a trait à une régénération possible de notre société.

M. l'abbé Jeannin, comme ses contemporains, paraît avoir été touché par l'esprit négatif du doute ; il semble ne compter guère sur un renouveau progressif et sincère de foi ardente et il n'attend le salut que d'un bouleversement brutal des choses.

Une note semblablement pessimiste est, on l'avouera, assez curieuse chez un prêtre.

Elle est logique chez un penseur, par exemple, et l'originalité vraiment intéressante de l'écrivain est uniquement de l'avoir exposée sans ambages, au risque de mécontenter tous ceux du troupeau qui s'endorment dans une quiétude insouciant.

Connaître son mal n'est jamais inutile à qui veut essayer de se guérir!

Il y a gros à parier dans l'occasion actuelle, il est vrai, que la cure ne sera point tentée, le traitement en étant trop ardu; mais enfin, la souffrance aura toujours été mise à jour et étudiée dans ses divers symptômes.

L'avenir, et un avenir prochain, nous dira qui devra une bonne fois l'emporter du patient ou de la maladie!

JACQUES SERDA.





PARTIE LITTÉRAIRE

§ ORAKA

M. le comte Léonce de Larmandie est Commandeur de Geburah. C'est chose peu commune. Les profanes se demanderont quel est cet ordre, s'il émane de la principauté de Lichtenstein ou de cette fameuse république de Counani, morte avant naissance, du royaume des îles Hawaï ou de l'État Libre du Congo, quelle couleur affecte son ruban, combien l'on doit payer le droit de le porter. Ce titre, en effet, ne rappelle-t-il pas ceux que des médecins au nom brésilianiforme obtiennent en récompense d'avoir guéri de quelque maladie pénible quelque général au teint bistré, aux lèvres lippues, à la tignasse de mouton, de ces pays où il faut trois maréchaux pour mener une patrouille.

Or *Geburah* est un mot hébreu. Les initiés n'ignorent point la haute signification qu'il porte en la Kabbale séfirothique. Ils comprendront de suite qu'en l'occurrence il ne veut rien dire du tout,

Quant à *Commandeur*, c'est un grade d'une milice

rêvée, qui serait évidemment copiée sur celle du Temple, mais qui jusqu'ici n'a ni Chevaliers, ni Prieurs, ni Grand-Prieurs, — et qu'un seul Commandeur.

Commandeur de Geburah, cela sonne bien, et voilà pourquoi votre fille est muette.

D'ailleurs, cela n'empêche pas M. le comte Léonce de Larmandie d'être Secrétaire de la Société des gens de lettres.

M. le comte Léonce de Larmandie, qui a fondé avec Joséphin Péladan une Rose-Croix catholique dont les membres se qualifient tout bonnement d'Aristes, de Magnifiques, de Sublimes, vient de publier un livre qui est comme le manifeste de cette société. Titre: EORAKA, *Notes sur l'Esotérisme*.

Cette œuvre est un témoignage de l'influence incoercible qu'impose autour de soi un esprit de la puissance de celui du Sar. Outre une abondance de citations latines, outre un effort continu pour se hausser à une solennité d'énonciation, à un absolutisme du jugement, à une immense estime de soi, admissibles seulement lorsque c'est Péladan qui parle, parce que Péladan a une envergure que l'on n'égale point, cette influence se traduit ici par une stupéfaction d'*Oblations*, de *Prolégomènes*, de *Monitoires*, de *Professions de Foi*, d'*Ecthèses*, de *Pro Domo*, d'*Ultima Verba*, qui n'intéressent, eux encore, que lorsque c'est Péladan qui écrit, parce qu'il faut avoir l'allure de Péladan pour que le lecteur s'arrête à tant de menus incidents personnels.

Il y a notamment une *Réponse* destinée à venger

le Sar de l'accusation d'antipatriotisme formulée contre lui... Je pense que le Sar eût été capable de répondre lui-même, s'il l'avait jugé à propos. Mais l'idée ne m'entrera jamais dans la tête, qu'on puisse être à la fois ésotériste et chauvin. On est chèvre ou on est chou, on n'est pas chou-chèvre, ni chèvre-chou.

M. le comte Léonce de Larmandie ne s'embarrasse pas pour si peu. Son livre d'ailleurs présente l'ésotérisme sous un jour inattendu. Les querelles politiques contemporaines, qui pourtant, semble-t-il, n'ont que des titres infiniment vagues à l'attention du philosophe, et surtout du philosophe hermétiste, y occupent une place large. MM. Constans, Ferry, Clémenceau, Rouvier, Spuller, de Freycinet, Quesnay de Beaurepaire, Ranc, Pichon, Pelletan, Cazot, Waddington, et jusqu'à M. Etienne, on ne sait pourquoi, et jusqu'à M. Carnot, qu'on n'eût pas cru susceptible de provoquer telle haine, sont malmenés non moins violemment que peut le faire le quotidien *Intransigeant*. Il va de soi que M. Rochefort est « une supériorité », que le général Boulanger « a voulu nous rendre un peu d'honneur et de liberté », et M. le comte Léonce de Larmandie nous apprend qu'il « ne s'est entendu en politique qu'avec ce dernier ». On peut même lire quelques mots sur le commandant Hériot. De grâce, passons au déluge ! Mais au fait, il y a des injures même pour les morts, comme Paul Bert, même pour ceux qui ont trépassé, en quelque sorte ésotériquement, comme MM. Grévy et Wilson.

Et j'oubliais le maréchal de Mac-Mahon.

En dehors de la politique, les anathèmes du Com-

mandeur de Geburah pleuvent aussi nombreux, aussi véhéments.

Le cardinal de Lavigerie depuis qu'il a feint de se rallier à la démocratie, et M. Hyacinthe Loyson depuis toujours, sont les pires des hommes. M. Renan est un ignorant et un scélérat, — que le dernier livre du Père Didon a « écrasé ». Pêle-mêle sont pris à partie MM. Mendès et de Maupassant, Eiffel et Contamin (pourquoi?), Chapu, Saint-Genest, Moetterlinck (pourquoi, mais pourquoi?).

Bien entendu, M. Zola est le dernier des derniers.

Parmi les en-allés, Condillac (pourquoi?), Cabanis, Broussais, Comte sont quelque chose comme des émules de Pranzini.

M. Bergerat est « passable », M. Bourget n'est pas tout à fait un imbécile, et M. Barrès « a quelque chose ».

Les admirations d'ailleurs ne sont pas moins étranges :

M. Ledrain est « le premier hébraïsant et orientaliste connu ». — Il n'y a rien d'aussi redoutable que les amis.

Le D^r Gibier est l'homme compétent par excellence en matière de phénomènes psychiques.

Le *Nabab* est un livre « grand », et le seul bon qu'ait produit M. Daudet.

Ph. de Grandlieu est « un homme de valeur ».

La conversion *in extremis* de Littré est prise au sérieux, de même que M^{me} Blavatsky et les Mahatmas.

Ce qui m'amène à certaines opinions scientifiques exprimées de ci de là, et qui stupéfient.

M. le comte Léonce de Larmandie croit à la mé-

diumnité telle que la présente la tourbe des Kardécistes, et, ni plus ni moins qu'un féal de M^{me} Grange ou de M. Denis, il a de Crookes plein la bouche, comme si Wallace, Zoellner, Aksakoff, Flammarion, de Rochas, Ribot, Richet, n'avaient jamais, eux aussi, braqué sur l'astral leurs engins de précision.

Il croit comme paroles de Sar les contes bleus de Huc et de Gabet, et de Jacolliot.

Il estime à la même valeur le savant et regretté *Lotus* de F.-K. Gaboriau et le ridicule *Artichaut Bleu* des Sept Dormants.

Il donne pour religion à l'Inde contemporaine... le bouddhisme. Je rougis de lui apprendre, avec les plus élémentaires manuels de géographie à l'usage des écoles primaires, que la péninsule est partagée entre les cultes sivaïte, vishnouïte et musulman, la doctrine de Sakya-Mouni en ayant disparu depuis une douzaine de siècles.

Il tient l'Assyrie et la Kaldée pour « les berceaux primitifs de tous les mouvements de l'esprit » ; que fait-il de l'Égypte, et de la Chine, et des Druides, et de l'Inde Védique, ... et de l'Atlantide, et de la Lémurie ? Et à ce propos il réédite la vieille histoire des bergers astronomes de la Babylonie. Quand en finira-t-on avec cette romance qui voudrait conclure de la prodigieuse puissance d'un collège d'initiés à l'omniscience des vachers d'alentour.

Puis, soudain, la Crémation est attaquée vivement, sans que l'on saisisse ce qu'elle vient faire là. L'auteur allègue contre ce mode funéraire des arguments depuis longtemps réfutés. Et il affirme qu'au crématoire du

Père-Lachaise les gaz produits par la combustion du cadavre « détonnent, l'atmosphère s'empuantit, et l'on peut voir les membres convulsés en d'abominables torsions. » Je conjure M. le comte Léonce de Larmandie d'aller se rendre compte par lui-même, comme je l'ai fait à plusieurs reprises, et il conviendra que sa peinture est un peu poussée au noir.

Ailleurs, il est proclamé que « le matérialisme ne ressuscitera jamais », et que « les peuples chrétiens conserveront l'empire du monde jusqu'au jour du jugement dernier ». N'y a-t-il pas là, disons un oubli regrettable de la loi d'évolution ?

« La communauté chrétienne est la seule qui vise à propager sa foi. » J'aurais trop beau jeu à rappeler la diffusion énorme du bouddhisme ; je me contenterai de demander à l'auteur ce qu'il pense de l'Islam, qui gagne une moyenne annuelle de un million de prosélytes, en Afrique surtout, puis dans l'Inde, au Caucase, dans l'Insulinde, en Chine, en Océanie, et jusqu'au Nippon et chez les Thaïs.

Il est parlé en maints endroits de la supériorité sociale du christianisme sur toutes autres religions, notamment sur le bouddhisme. Cette supériorité, assure M. le comte Léonce de Larmandie, est établie historiquement. Le moindre grain de preuve ferait bien mieux l'affaire que toutes ces affirmations sonores. « Jésus-Christ a indiscutablement introduit dans le monde une formule sociale ignorée avant lui. Il est venu pour les foules, pour les pauvres et les petits, avant lui négligés et dédaignés. C'est pourquoi son symbole est devenu universel. » Il me semble que

les humbles sont au moins autant exaltés dans l'Avesta que dans les Évangiles, qu'au pays des Druides la voix populaire était quelque peu écoutée, que la doctrine sociale de l'Ancien Testament est foncièrement démocratique, enfin que la réforme instaurée par Sakya-Muni n'avait rien d'aristocratique. Et il est avéré *historiquement* que les Pères de l'Église chrétienne ont approuvé l'esclavage, tandis que ceux de l'Église bouddhique l'ont non seulement condamné, mais aboli partout sur leur passage ; et que le christianisme a atrocement avili la femme, tandis que le bouddhisme l'a installée au même plan que l'homme.

Quant à l'universalité conquise par le symbole chrétien, on sait que le bouddhisme compte un demi-milliard d'adhérents, et que l'islamisme presque autant que le christianisme, dont les fidèles ne dépassent pas un quart de milliard.

Pour preuve de l'universalité du dogmatisme qui lui est cher, M. le comte Léonce de Larmandie donne ce fait que les sectateurs de Jésus ont baptisé leur culte de *catholique*, d'un mot grec qui signifie *universel*. Étrange argumentation !

Mais la moindre chapelle, fût-elle mormonne, salutiste ou Luciegrangesque, se qualifie d'*universelle*, de même que la moindre tribu sauvage intitule ses membres *les hommes* par excellence, comme s'ils étaient seuls dignes du nom. Il serait plus juste de dire que le catholicisme, au même degré que le protestantisme, l'islamisme, le bouddhisme, le confucianisme, le taoïsme, porte en soi les germes *révélés* de

l'universel et éternel ésotérisme, un dans son essence sous la diversité des apparences.

Qu'est-ce encore que cette assertion : « La source kabbalistique contient surtout la partie dogmatique de la haute doctrine, et la source hindoue en est principalement la poésie. » M. le comte de Larmandie est visiblement peu familier avec l'Orient. On ne s'assied avec cette désinvolture que sur ce que l'on ignore totalement. La Kabbale est grande, certes, mais la métaphysique hindoue l'égalé par l'amplitude et par la subtilité à la fois. Il est même plusieurs branches de l'ésotérisme dont l'on ne trouve aucun indice dans la gnose occidentale, alors que la gnose orientale en a poussé l'étude fort loin, par exemple l'ethnographie, la linguistique, certaines parties de la sociologie.

..

Il est douloureux que tant de taches gâtent un livre dont le style s'offre si limpide, si ferme, si suggestif, un livre où les principes généraux de la philosophie, puis de la physique ésotérique, sont exposés avec une méthode si sagace, et sous une forme adéquate au point d'atteindre souvent la décisive perfection.

Chacune des deux parties se subdivise en cinq chapitres, d'où résulte une somme égale à celle des Séphiroth.

Parmi les meilleures pages doivent être lues et relues celles où l'*intellectuel* est différencié, par définition, de l'*intelligent*, et l'ésotérisme de l'exotérisme ; celles où il est traité de l'interprétation hermétique des enseignements chrétiens sur le Paradis, le Purgatoire et

l'Enfer, de la constitution ternaire ou septénaire du microcosme, de la grandeur de la science antique, de la méthode de la synthèse par analogie, des opérations théosophiques sur les nombres.

Le livre étant surtout destiné à rassurer sur le compte de l'occulte les catholiques intelligents mais timorés et à leur démontrer que celui-ci sommeille immanent dans leurs croyances fondamentales et leurs dévotions quotidiennes, l'auteur d'*Eôraka* insiste particulièrement sur les concordances que présentent les dogmes romains d'une part, et de l'autre les doctrines hermétiques. On ne saurait trop le féliciter d'avoir à cette occasion si judicieusement identifié le Corps glorieux des pères grecs et latins et le Nimbe de tous les imagiers du culte au Corps astral des ésotéristes et à l'Aura des neurologues positivistes, le Pêché originel au Karma, le Purgatoire au Kama-Loka, le Paradis au Devakhân (Deva-Loka, S. V. P., ou Svarga) (1).

Seulement, je crois qu'il erre lorsqu'il confond le *manvantara* avec l'éternité. Le *manvantara* est un terme général, une formule algébrique, désignant la *fraction de l'éternité* employée par une entité donnée pour accomplir son cycle évolutif, que cette entité soit un pied de mouron, un rat, un homme, une planète, un système solaire, une nébuleuse ou un univers.

(1) *Devakhân*, ce vocable mâtiné de sanscrit et de tibétain, a été inventé par les blavatskystes, et le bouddhisme ésotérique ou exotérique l'ignore absolument. De même *Jiva* par quoi M. de l'Armandie, à la suite des susdits sectaires, désigne le deuxième principe du septénaire humain, ne peut être appliqué au microcosme. Il désigne l'état dualiste et second, relatif, d'une entité macrocosmique, planétaire, mondiale ou universelle, par opposition à *A-djiva*, l'état un et premier, absolu, de celle-ci. Le nom du deuxième principe de la constitution de l'homme est *Prana, Vitalité*.

La seconde partie est exempte des questions de politique courante qui donnent à l'autre une tournure pamphlétaire, ou tout au moins d'actualité, déplorable en une œuvre qui vise à une haute tenue philosophique, et qui l'atteint fréquemment. Du reste, cette section est tellement supérieure, dans le fond comme dans la forme, à la première et tellement complète en soi et parachevée, qu'il semble que celle-ci n'ait été écrite que pour aider celle-là à s'offrir sous la consistance d'un volume.

Après le récit, fort attachant et fort spirituel, de plusieurs phénomènes constatés par lui-même, M. de Larmandie en énonce la raison occulte. Les chapitres où il est de la sorte amené à s'occuper de la signification des songes, des fantômes des vivants, de l'auto-suggestion et de l'auto-hypnotisme, des élémentals et des élémentaires, des possessions et des obsessions, doivent être rangés parmi les plus précieux que l'on ait écrits jusqu'à présent sur ces sujets. Puis le Diable et les miracles sont expliqués. Enfin est esquissée en traits succincts une théorie dynamique de la matière qui, je suis navré d'être obligé de le signaler à l'auteur, est du Schopenhauer pur et du Berkeley, c'est-à-dire du spiritualisme athée, ce qui ressemble peu au catholicisme apostolique et vaticanesque.

* *

Il y a dans *Eôraka* un hors-d'œuvre, une *Ecthèse*, puisque Ecthèse il y a, que j'ai le devoir de ne point passer sous silence.

M. de Larmandie a remarqué que la presse con-

temporaire n'est pas très favorable au catholicisme ésotérique.

Le *Figaro* est innommable. M. Magnard est l'homme le plus éreinté du livre. D'ailleurs, il n'a pas accepté la copie de M. de Larmandie.

La *Revue des Deux Mondes* : ... « pour un de Broglie que de Brunetières » (*sic*). D'ailleurs on n'a pas consenti à y insérer de M. de Larmandie un deuxième article.

« La *Nouvelle Revue* est, avouons-le, beaucoup plus libérale. »

Quant à la *Revue Bleue*, c'est une citadelle inexpugnable, où M. Alfred Rambaud gouverne pour le moins aussi tyrannique qu'un Balmaceda ou un général Hippolyte quelconques. Évidemment, M. de Larmandie ignore que depuis bien des mois M. Rambaud a quitté la direction de la *Revue Bleue*. Évidemment aussi, il n'a jamais approché celui dont il parle, car il saurait que c'est là l'homme le plus accueillant qui soit aux jeunes et aux pittoresques. Les seules indépendants qui aient jamais écrit à la *Revue Politique et Littéraire*, n'ont pu que du temps de M. Rambaud (1).

Au *Correspondant*, il y a, paraît-il, un homme épouvantable, M. Auguste Boucher. D'ailleurs, il n'a pas reçu M. de Larmandie. De plus, celui-ci affirme que M. Lavedan fait la loi en cette revue, alors que, c'est connu, la haute main appartient là à quelques-uns de ces prélats que M. de Larmandie révère, surtout à Nosseigneurs Richard et Perraud.

(1) Ceci dit d'autant plus librement que le signataire de cet article n'a jamais porté un seul manuscrit au périodique en question.

Ce que voyant, M. de Larmandie a résolu la fondation d'un périodique où il soit loisible de traiter comme ils le méritent quiconque n'est pas chrétien, et quiconque l'est selon la formule qui n'est pas celle de Joséphin Péladan, et de M. de Larmandie lui-même.

Entre parenthèses, je comprends mal pourquoi M. de Larmandie, qui déclare en son *Monitoire*, puisque Monitoire il y a, « ne point se soucier du nommé public », s'évertue tant pour conquérir une chaire d'où prêcher ledit nommé public.

Titre enviable : *la Révolte intellectuelle*. Collaboration magistrale : MM. Ledrain, Léon Dierx, Alta, Papus, le marquis de Saint-Yves, les D^r Gibier et Nordau, le sculpteur Marquet de Vasselot et le peintre Aman Jean. Joséphin Péladan sera co-directeur ; l'on peut donc être assuré d'avance d'une allure absolument esthétique et d'une fière indépendance.

Cette publication sera l'organe de la Rose-Croix catholique ; elle tendra à établir que l'aboutissement de l'ésotérisme est le catholicisme.

Halte-là !

Et d'abord : *Rose-Croix* et *Catholique*, voilà-t-il pas deux mots qui hurlent comme chien et chat !

Ne lit-on pas en la profession de foi des Rose-Croix citée par Gabriel Naudé, puis par Louis Figuier, et récemment par Papus, aux pages 686 et suivantes de son admirable *Traité* :

1° *Que par leur moyen le triple diadème du Pape sera réduit en poudre ;*

2° *Qu'ils confessent librement, et publient, sans*

aucune crainte d'en être repris, que le Pape est l'Antéchrist;

3° *Qu'ils condamnent les blasphèmes de l'Orient et de l'Occident, c'est-à-dire de Mahomet et du Pape.*

La Rose-Croix CATHOLIQUE n'est donc point fondée à revendiquer la tradition orthodoxe des Rose-Croix héritiers des Templiers, eux-mêmes fils initiatiques des gnostiques issus des esséniens, *desquels a surgi Jésus.*

Or la Rose-Croix *orthodoxe* n'a pas cessé d'exister. Demandez à Stanislas de Guaita.

Et, parallèlement à cette Rose-Croix, *la seule* (1), le Temple a engendré les illuminés d'Allemagne, d'où est émané le martinisme.

Or il me semble que le martinisme vit toujours, et se porte même pas mal. Demandez à Papus, à F.-Ch. Barlet, à Julien Lejay.

La Rose-Croix *tout-court* et le martinisme sont donc les seuls ordres actuels qualifiés pour parler au nom de l'ésotérisme chrétien.

Or le chemin où ils marchent n'est pas précisément celui de Rome; ils le prouvent assez chaque jour.

PIERRE TORCY.

(1) Ceci dit d'autant plus librement que le signataire de cet article n'est pas affilié à la Rose-Croix.

La Vie d'un Mort

(Suite.)

Et pendant ce temps, Durand, qui n'entendait plus, qui n'avait pas la perception des mots, mais qui encore éprouvait la vibration des mots et par elle seule les comprenait, subissait les affres d'une épouvantable rage, muette, sourde, bouillonnant dans toutes ses fibres et d'autant plus atroce qu'elle lui était inexprimable...

Car l'impression première, intime de ce mort-vivant était identique à celle qu'ont notée quelques léthargiques...

Voici ce que j'ai noté sous la dictée psychique, pénétrante, de Bernard :

— Médecin, brute, triple âne... mort... non, non... je voudrais te sauter à la gorge... je n'ai plus de jambes, plus de jarrets, plus de muscles... Si fait, je les ai... mais pourquoi n'obéissent-ils plus ? Je veux les contracter, je veux agir... et l'action ne répond pas à la volonté... et pourtant je vis, je vis... Sur tout mon corps, je sens comme l'étouffement d'une chape de plomb, c'est comme une gaine qui m'enserme, en s'étroissant. Sensation éprouvée à la main, une fois que j'avais reçu de la pluie sur mes gants... Moi, mort ! mais j'ai l'effroyable torture d'un prurit sur l'épiderme tout entier...

En effet depuis quelques instants, dans ce corps que la vie abandonnait, des phénomènes nouveaux se produisaient...

La sensation générale était bien celle d'une paralysie générale, ou plutôt d'un engourdissement pareil à celui qui parfois surprend un membre laissé dans une position fautive... avec ce grouillement multiple et infini-tésimal qui semble le piquement du dedans au dehors de millions d'aiguilles...

C'était là cette démangeaison éprouvée... sortie de la vitalité épidermique, évation des infiniment petits qui constituent la superficie pelliculaire.

Note d'après Durand :

— Il y a des routes en moi... des courants... Mon être, dans son immobilité apparente, circule effroyablement... Je vois en moi... c'est comme une série de fleuves, de rivières, de ruisseaux qui s'entrecroisent, et où sous des poussées formidables, affolées, le sang et les autres liquides se précipitent... Il y a des arrêts, des écluses qui, au lieu de se lever pour donner issue au flot, s'abaissent... des défilés qui s'obstruent, et cette constriction qui tout à l'heure était extérieure m'écrase, muscles et chair contre les os... Ah ! sous la poussée, il se fait des brisements de fibres, de capillaires tubes qui éclatent avec des bruits aigus... du bruit partout en moi, formidables ruissellements, déchirements, explosions, un acharné combat des choses déréglées... Tout s'arrache des centres, les neutralisations se déséquilibrent... c'est un insupportable grouillis de particules... dans la tête le tintinnement grésillant qui sonne aux oreilles de l'ivrogne...

Ce pauvre Durand n'avait pas l'esprit très scientifique, et pourtant déjà, dans ces constatations brutalement exprimées, il y avait une logique.

Combien de temps a duré en lui cet état de combat moléculaire, je l'ignore... Les phases se succédaient en somme assez rapidement.

Peu à peu, ce désordre se calma du moins en son excès de turbulences. Jusqu'ici, c'était l'émeute extravagante des organismes détraqués, se dissolvant en particules individualisées, s'évadant des centres d'habitat ordinaires et se ruant les uns sur les autres en ennemis furieux. Mais pour le plus grand nombre ce déplacement même, par ruptures de limites, produisait la dissolution, l'absorption, la transformation... Les affinités ou les répulsions amalgamaient des mélanges morts... Si la bête générale vivait encore, les bêtes partielles crevaient une à une, et ainsi la circulation s'arrêtait ; tous les efforts se figeaient en coagulations...

Alors autre chose.

Une sensation universelle, affreuse, équivalente à celle que pendant la vie on qualifie d'écœurement, mais d'autant plus angoissante qu'elle mettait ses affres dégoûtantes dans l'organisme tout entier, dans les recoins les plus secrets de l'être : plus qu'une douleur, l'essence même de la souffrance, affadissement et nausée à la fois...

Puis le grouillement unique se divisant brusquement en courants multiples, dont trois principaux...

JULES LERMINA.

(A suivre.)

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

Si quelque chose peut être particulièrement agréable aux partisans de nos doctrines, c'est sans contredit le succès constant et progressif du groupe.

Depuis le mois dernier deux délégués généraux ont été nommés, l'un pour l'Angleterre et surtout Londres, l'autre pour l'Allemagne. Les délégués généraux sont de puissants agents d'organisation et ces nominations nous promettent un bon nombre de branches à bref délai.

De plus une nouvelle branche vient d'être créée à Barcelone (Espagne) outre celle qui existait déjà à Séville. La branche *Kumris*, de Bruxelles, poursuit ses travaux et a publié son rapport général dans un des derniers numéros du *Voile d'Isis*.

Au Quartier général un nouveau groupe a été constitué. Il a pour but « l'étude *scientifique et expérimentale* des signatures » (sciences dites de divination). Le suprême conseil de l'Ordre Martiniste sera organisé au moment où paraîtra ce numéro. Il comprend 21 membres et s'occupera de suite de la formation des loges.

Les statuts du Groupe, enfin parus en tirage à part, sont à la disposition de nos membres.

VARIÉTÉS

UN PRÊTRE RÉFRACTAIRE

CHEZ M. L'ABBÉ JOUET

C'est un cas assez singulier et assez nouveau que celui de ce prêtre aventurant sa soutane dans les cercles

les plus féroces et les plus intransigeants de l'anarchie, et donnant en langage de chair la réplique aux plus violents leaders révolutionnaires de Clignancourt, de Belleville et de Ménilmontant.

Ces jours derniers les journaux rendaient compte de la réunion de la rue Ramey où l'abbé Jouet plaidait, contre le compagnon Sébastien Faure, la réconciliation du socialisme et de l'Église chrétienne. Je n'avais pu assister à cette joute intéressante et j'en conservais le regret, quand j'appris que le prêtre réfractaire était mis en interdit par l'archevêque de Paris et allait être poursuivi en correctionnelle pour port illégal du costume ecclésiastique qu'il s'obstinait à revêtir. Ma curiosité s'augmenta de ce fait et je voulus voir ce prêtre et le faire parler.

A Passy, rue de Longchamps, un petit appartement au quatrième, au fond de la cour : un bureau, un fauteuil, un bout de tapis rouge commun ; dans un coin, empilés en désordre, des journaux ; une porte ouverte à deux battants laisse voir la chambre à coucher, plus austère encore, un lit sans rideaux, un lavabo, au mur un Christ et un rameau de buis ; chambre de séminaire.

M. l'abbé Jouet peut avoir quarante ans. En général, n'est-ce pas, on divise les curés en curés maigres et en curés gras ; rarement on en trouve « entre les deux » ; on se les représente tout de suite bedonnants et réjouis, ou maigres et sévères. Le nôtre, de taille moyenne, est maigre, d'une maigreur ascétique ; c'est un peu le masque de M. Quesnay de Beaurepaire ; l'expression de la physionomie, mortifiée, presque dure au repos, s'éclaire par instants d'un joli sourire à peine amer, s'ouvrant sur des dents blanches, et par le contraste de ce teint bistré avec des yeux bleus, d'un bleu enfantin.

— Je suis aise de vous voir, monsieur, me dit-il avec un léger accent du Midi. La presse peut beaucoup pour la diffusion des idées dont je me fais l'apôtre ; les conférences, les livres, c'est quelque chose et j'en fais, mais la presse est souveraine. Il est temps qu'elle s'occupe un peu des questions sociales et qu'elle réagisse contre l'envahissement clérical de plus en plus menaçant...

— Menaçant ? fis-je.

Il sourit du bout des lèvres, hocha la tête et dit :

— On oublie trop, monsieur, que le Pape est le seul *souverain* qui ait une école de diplomatie. C'est de cette école, recrutée parmi les plus intelligents des clercs et des abbés romains, que partent, pour toutes les capitales du globe, les nonces apostoliques. Or, qu'est-ce que la diplomatie, sinon l'art de tromper les autres ? Je vous le dis donc, notre République, bonne enfant, naïve et simple, est en train de se faire rouler par les bigots ; et il est à craindre que M. Constans, qui pourtant est en général assez avisé, ne se laisse prendre aux avances fallacieuses des Fava ; des Lavigerie, des Richard... Qu'il se méfie !...

— Vous ne les croyez pas sincères ?

Sa bouche se plissa amèrement, son soucil se fronça :

— Ce sont les pires imposteurs, monsieur. Oh ! je les connais, allez ; trop, hélas !

— Un rapprochement entre l'Église et la République ne vous paraît pas efficace ?

— Non seulement je ne le crois pas efficace ni sincère, mais je le trouve dangereux ! vous dis-je. Les ennemis à craindre, ce ne sont pas ceux qui crient ni ceux qui menacent, ce sont au contraire ceux-là qui font le rêve d'entrer en traitres dans la République avec des paroles doucereuses et des promesses mensongères. Voyez les discours du comte d'Haussonville à Toulouse, les proclamations de Mgr Fava et du cardinal Lavigerie ! Les comités électoraux catholiques diocésains, ce sera leur cheval de Troie... Vous verrez... ou plutôt, espérons que nous ne le verrons pas.

— Comment appréciez-vous le socialisme clérical ?

— C'est un leurre, un trompe-l'œil. Le socialisme clérical prêché par le comte de Mun est celui de la lettre encyclique du pape, basé sur le *devoir de charité* : les patrons demeurant libres de faire ou non la charité aux prolétaires... Qu'est-ce que c'est que cette hypocrisie ? N'a-t-on pas toujours prêché la charité ? L'ouvrier ne veut pas d'aumône, lui qui a le droit d'*exiger*, en toute *justice*, sa part de la fortune sociale. Et le *vrai* socialisme chrétien repose sur le principe de *justice*. Baser le so-

cialisme sur la *charité*, c'est recommencer l'éternel mensonge, c'est tourner autour du cercle lamentable... Comment voulez-vous que tous ces gens-là soient sincères ! Il s'entendent comme larrons en foire ; M. de Mun fait du socialisme au nom de la contre-révolution, voulant remonter avant 1789 ; les cléricaux en font en vue des triomphes des principes du *Syllabus* que Mgr Freppel a déclaré être le *palladium* de la société moderne !! C'est ce qu'on a dit de plus énorme jusqu'ici sur cette invraisemblable monstruosité...

— Vous refusez donc de vous soumettre à l'autorité du pape et des évêques ?

— Pardon. Je me sou mets à toutes les lois politiques et religieuses de mon pays, à tous les conciles reçus en France. Je ne m'insurge que contre l'arbitraire et l'abus de pouvoir. Or l'archevêque de Paris a fait de l'arbitraire en m'interdisant de dire la messe ; il ne peut incriminer ni mon enseignement ni mon honneur de prêtre, ni ma vie privée. Je le mets au défi de s'en alléguer là contre... Cela le gêne que je fasse des conférences, que j'écrive des livres, tant pis ! Qu'il me prouve que je travestis l'esprit des conciles, que je falsifie les Pères de l'Église, et je m'inclinerai...

Je ne demande qu'une chose : pouvoir être prêtre et chrétien comme l'étaient les fondateurs du christianisme et leurs successeurs jusqu'au dixième siècle. Je veux vivre dans la liberté de mon esprit civilisé, dans l'honnêteté de ma conscience d'homme et de prêtre. Or l'organisation actuelle de l'Église catholique révolte les instincts laissés en moi de pudeur, de générosité, d'indépendance... Et je le dis tout haut, parce que telle est ma nature, et parce qu'enfin le vase déborde...

— Mais c'est la Réforme que vous recommencez là ?

La voix vibrante, le geste aisé, mon interlocuteur continua :

— C'est plutôt une croisade d'émancipation de conscience chrétienne contre la sacerdotie romaine, contre l'arbitraire et les abus des Princes des Prêtres. Si vous saviez, monsieur, combien le bas clergé souffre de cette tyrannie ! Je le sais bien, ils sont tous avec moi, tous ou

à peu près, ceux qui pensent et ceux qui raisonnent encore, au moins ; mais, habitués à l'obéissance passive absolue dès l'enfance, ils courbent la tête et ravalent le fiel qui leur monte aux lèvres... Si vous saviez, monsieur !...

Très étonné, en effet, je posai naïvement à M. l'abbé Jouet ces quelques questions :

— Le pape est donc discuté parmi le clergé ?

— Mais jamais saint Augustin, ni aucun des Pères de l'Église n'ont admis de nonce du pape dans leurs ressorts ; jamais ils n'ont accepté l'autorité du pontife romain ! L'Église chrétienne était une fédération des églises nationales, où tous les prélats étaient égaux ; en France, les archevêques de Lyon et de Sens étaient les primats des Gaules et chaque église nationale était indépendante des autres. Le pape actuel était le patriarche de l'Italie, pas autre chose. C'est au moyen âge que remontent ces abus, aux ambitieux, à Grégoire VII et Innocent III, qui se firent confier le pouvoir temporel. Encore ne se croyaient-ils pas infailibles ! Mais voyez-vous cette infatuation de Pie IX ! « Je suis *infaillible* ! » Notez que les conciles eux-mêmes n'ont jamais prononcé ce mot-là ! Ils prenaient des décisions souveraines, comme un corps législatif, ou une Cour de cassation, mais jamais ils ne sont allés à une pareille niaiserie.

Timidement, je dis, croyant voir mon interlocuteur sauter en l'air :

— Et les dogmes ?... La divinité du Christ... y croyez-vous ?...

Posément, il répondit :

— Je crois à une force supérieure, raisonnable et consciente dont nous sommes l'émanation, je crois à une Cause dont nous sommes l'effet... Appelez-la Bouddha, Jupiter ou Dieu, n'importe. Je crois aussi que, parmi les hommes, certains sont, par leurs qualités naturelles, plus près de cette Cause, de cette Force ; Moïse, Platon, Confucius, Jésus, sont des frères à cet égard et Jésus, à ce point de vue, est peut-être, en effet, le fils de Dieu... C'est, d'ailleurs, là comme en tant d'autres cas un mystère... Les dix premiers conciles ont bien abouti à la reconnaissance de la divinité du Christ ; mais en quoi

notre filiation à nous diffère-t-elle de celle du Christ?... Ils ne l'ont pas dit... Voyez-vous, nous retombons quand même dans le mystère.

— La confession...

— De même, monsieur, que l'Eucharistie n'était primitivement qu'une forme de socialisme, un banquet fraternel où participaient riches et pauvres, à la charge seule des riches, et où certains s'enivraient, d'ailleurs, copieusement, de même la confession, à l'origine, et dans son essence, n'est qu'un acte d'épanchement libre et entièrement *facultatif*; on l'a rendu obligatoire depuis l'Inquisition...

— Alors, on peut être excellent chrétien, et ne jamais communier, ou communier sans se confesser ?

— Absolument. Vous êtes seul juge du besoin de vous épancher, et vous pouvez vous confesser vous-mêmes si cela vous suffit.

— Comment, alors, les curés *exigent-ils* un bulletin de confession pour le mariage ?

— Mais c'est un abus odieux et imbécile. Vous pouvez forcer le curé à vous marier sans confession, au nom de tous les canons et de toutes les lois civiles possibles. Un bon huissier, allez, et il ne ferait aucune difficulté !...

Ces sortes d'abus, monsieur, c'est ce qu'il y a de plus écœurant au monde. Vous avez lu qu'à propos du passage à Toulon de M. Carnot, un mercredi des Quatre-Temps, les bigots toulousains avaient demandé au Pape la permission de manger une côtelette ! Le pape accorda la permission, à la condition qu'ils n'en mangeraient pas le mercredi précédent !...

Et ces exactions sans nom ! Ce garde municipal qui m'accoste un jour dans la rue pour me demander si, vraiment, comme son curé le lui a dit, il serait obligé de verser 500 fr. au pape et 100 fr. à l'archevêque de Paris pour pouvoir se marier avec une femme divorcée ! Et ce grand industriel du Nord, divorcé lui-même, voulant se remarier religieusement, frappant en vain, lui, à l'archevêché, mais pris de la bonne idée d'aller frapper à la nonciature ; un petit finaud d'abbé romain, à l'œil malin, au parler doux, élève de l'École de diplomatie de Léon XIII, le reçoit et lui dit : « Cela coûtera peut-être

un peu ser, mais on peut toujours trouver des cas de noullité de mariaze ; zé connais un avocat à Rome, qui vous enlêvera cela avant six mois. » Pour 8,000 fr., en effet, notre bigot put se remarier à l'Église.

Vous ne trouvez pas, monsieur, que les Chinois auraient plus de raison de nous envoyer leurs missionnaires que nous les nôtres en Chine ?

En somme, on ne doit pas rendre les pauvres prêtres responsables de tout cela, quand on pense à cette éducation des séminaires qui crétinise les cerveaux, anéantit le libre arbitre, feutre la conscience. J'ai entendu des collègues venir se confesser à moi d'avoir lu des livres à l'*index*. Or savez-vous l'origine de l'*index* ? C'est le pape Alexandre VI, le plus fameux des Borgia, qui l'institua pour empêcher qu'on publiât les infamies de sa vie privée...

— Et le denier de Saint-Pierre ?

— C'est fou, cela. Le pape, sujet italien, reçoit, par an, de cinq à dix millions des bigots français... D'ailleurs la France a toujours été la vache laitière de la papauté...

Pendant que j'y étais, je demandai encore à M. l'abbé Jouet son opinion sur le mariage des prêtres. Il répondit :

— Le célibat forcé est absolument contre nature, par conséquent, nul. Je resterai célibataire, moi, parce que je ne veux pas qu'on dise que c'est pour me marier que j'ai entrepris ma croisade. Mais je suis, à cet égard encore, pour la liberté pleine et entière. Oui ! je suis pour l'union libre, l'idéal de Platon. L'Évangile est tout à fait dans ces idées-là, d'ailleurs : voyez Jésus devant Madeleine ; jamais il ne lui fit le moindre reproche. Elle aimait suivant les inclinations de son cœur, c'était bien.

— C'est juste, dis-je.

Je continuai :

— Vous êtes adversaire du Concordat.

D'une voix forte, l'*index* levé comme en chaire, il répondit :

-- Je le respecte comme toutes les lois en vigueur, comme tous les dogmes des premières églises chrétiennes. Mais j'en suis théoriquement l'adversaire parce

qu'il consacre l'assujettissement de la France à la cour de Rome, c'est-à-dire à quelques signors et à quelques congrégations de cardinaux. Je voudrais qu'on le combattit parce qu'il empêche la République de prendre la tête de ce mouvement d'idéalisme chrétien, large, expansif, qui se manifeste si hardiment en France à l'heure qu'il est. Mais j'estime que ce serait une force énorme de perdue si on le dénonçait tout à coup sans préparation. Il y a, auparavant, des idées précieuses à répandre dans les masses et dans le bas clergé. Il faudrait d'abord (mais c'est là tout un programme à développer, monsieur) habituer le peuple croyant à cette idée qu'au temps béni des Pères vénérés de l'Eglise, au temps des premières églises chrétiennes, les élections des évêques et des curés se faisaient par le suffrage universel ; ceci, monsieur, est d'institution divine, d'après saint Cyprien lui-même. Jamais, entendez-vous bien, jamais les Pères n'ont accepté que le pape intervint dans les nominations épiscopales ou curiales. Que le peuple sache cela, qu'il veuille élire ceux dont la vertu, la sagesse, la science, répondent le mieux à son esprit, et vous verrez le pas énorme que fera le progrès social, et vous verrez quel beau recrutement aura fait là la cause de l'émancipation des consciences et de la liberté !

Qu'en même temps on réforme l'éducation du clergé, qui est à l'opposite absolu des traditions chrétiennes. Oui, pour cela, qu'on en revienne avant 1789, alors que les rois, luttant contre l'envahissement de la cour romaine, forçaient les prêtres à passer par l'Université de l'État, à recevoir, avec l'instruction théologique, l'enseignement national, « l'enseignement des quatre articles » du concile présidé à Paris par Bossuet, prêchant l'autonomie de l'Eglise de France ! Et vous aurez aussi, ce jour-là, avec vous, cette innombrable armée de prêtres jusqu'ici asservis au pontife étranger, diffusant alors au profit des idées de liberté les principes du socialisme chrétien.

Oui, on verrait alors, monsieur, on verrait !...

Pour bien se rendre compte du pittoresque de cette conversation, il faut se représenter celui qui me disait ces choses, cette tête d'ascète à l'œil bleu, cette soutane

noire et, si l'on a été quelque peu dévot, évoquer le mystère sacré dont le prêtre était encore entouré il y a deux mois, brisant l'hostie devant les croyants agenouillés... Et, en partant, je le regardais me disant :

— Mais, monsieur, quand je vois cette ignoble exploitation du pauvre, cet abêtissement des consciences, je rougis de porter ce costume...

JULES HURET.

(*L'Écho de Paris.*)

NOUVELLES DIVERSES

La S. T. — Le colonel Olcott, président de la Société Théosophique, est de passage à Paris, de retour de Londres. Il a constaté que la Société était morte en France et elle ne vaut guère mieux sur le continent européen où elle ne compte plus que six branches.

Papus, dans une lettre adressée au colonel, lui a conseillé de s'adresser à M^{me} la duchesse de Pomar, la seule qui puisse réunir aujourd'hui les sept membres nécessaires à la fondation d'une branche.

*
**

Distinction honorifique. — Par décision ministérielle, M. *George Montière*, rédacteur en chef de *l'Initiation*, a été nommé officier d'académie.

Nous sommes heureux d'adresser à cette occasion toutes nos félicitations à notre vaillant ami dont le dévouement à nos idées a toujours été des plus constants. Voilà une récompense bien méritée.

*
**

Don au groupe. — Une artiste d'un grand talent, M^{me} Bertie (S. I.), vient de faire don au *Groupe indépendant d'Études ésotériques* d'un superbe pastel, représentant le portrait du président. Ce pastel est destiné à orner la salle de conférences du Groupe.

OUVRAGES NOUVEAUX

Le TEMPLE DE SATAN, tome premier du *Serpent de la Genèse*, par Stanislas de Guaita, vient de paraître à la *Librairie du Merveilleux*, 29, rue de Trévise. — C'est un très fort volume in-8 carré, de plus de 550 pages, édition de luxe, illustrée de nombreuses gravures, dont 16 planches hors texte. — Prix : 15 francs.

Le public parisien, qui a fait un si chaleureux accueil aux précédentes œuvres du poète kabbaliste, ne méconnaîtra pas, dans le *Serpent de la Genèse*, l'ouvrage le plus important et le plus décisif de la série : *Essais de sciences maudites*.

Le TEMPLE DE SATAN est une étude complète de la *Sorcellerie* à toutes les époques et sous toutes ses formes, telle, en vérité, que Stanislas de Guaita était peut-être seul à pouvoir l'écrire. Étayée sur une masse prodigieuse de documents authentiques, pour une bonne part inédits, cette étude témoigne encore d'une compétence vraiment imprévue, en ces matières étranges et troublantes. Enfin, chose plus rare qu'on ne saurait croire, ce livre substantiel et condensé jusqu'à l'excès, ce livre bourré de renseignements et de spécifications précises, n'a rien de difficileux ou de rébarbatif ; cette œuvre d'érudition et de science, écrite dans une langue souple, limpide et sobre, bien française, présente l'intérêt et le mouvement d'une œuvre d'imagination : le TEMPLE DE SATAN se lit comme un roman.

A noter, au premier chapitre, le *Procès d'Urbain Grandier* ; au deuxième le *Tableau du Sabbat* et la

Haute chasse; au quatrième l'*Histoire de Gilles de Raiz* et surtout la *Vengeance des Templiers*; tout le cinquième chapitre, en forme de *dictionnaire*, où l'on a condensé, en 50 pages de petit texte, la matière d'un volume in-8. — Mais le sixième chapitre réserve surtout une surprise au lecteur: il y trouvera sous ce titre: *Le Carmel d'Eugène Vintras et le grand pontife actuel de la secte*, la révélation, avec preuves à l'appui, d'une Sodome mystique, véritable œuvre de prostitution sacrée, qui fonctionne actuellement encore dans plusieurs villes de France. — Recommandons enfin, au septième chapitre, la *Kabbale de Satan-Panthée* et la note concernant *Là Bas*, de M. Huysmans.

Le TEMPLE DE SATAN (tome premier du SERPENT DE LA GENÈSE) constitue à lui seul un tout parfaitement complet. C'est un exposé des faits et des traditions légendaires, dont le tome II, *Clef de la Magie noire*, fournira ultérieurement l'explication scientifique, et dont le tome III, le *Problème du mal*, développera la synthèse métaphysique.

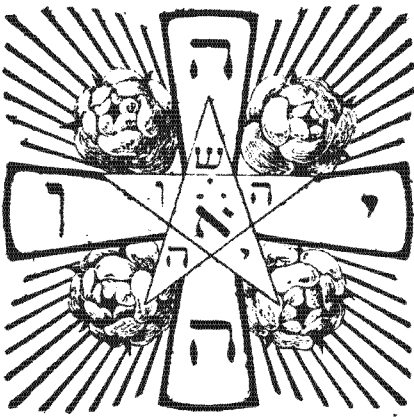
Beaucoup de belles reproductions d'anciennes estampes. — On remarque en outre cinq compositions originales (figures symboliques et pantaculaires), qui font le plus grand honneur à M. Oswald Wirth.

Il a été tiré du TEMPLE DE SATAN trente exemplaires, numérotés à la presse, sur papier des manufactures impériales du Japon. — Prix de l'exemplaire: 30 fr.

L'abondance imprévue des Matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la Revue des Revues du mois et la liste des ouvrages reçus.

Le Gérant: ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.



Ordre kabbalistique

DE LA

ROSE † CROIX

LE SUPRÊME CONSEIL DE LA ROSE † CROIX

Considérant qu'un membre démissionnaire dudit Conseil, M. JOSÉPHIN PÉLADAN, a fondé, en août 1890, une secte schismatique, sous le nom de *Tiers-ordre intellectuel de la Rose-Croix catholique R † C † C †*;

Considérant que cette secte, dont M. Péladan s'est proclamé le *Grand Maître* et l'*Archi-mage*, affiche des principes d'ultramontanisme intransigeant, d'in-féodation au Saint-Siège, etc..., diamétralement hostiles à ceux de tous temps professés par les *Frères illuminés de la Rose † Croix*;

Qu'il suffit, en effet, pour s'en convaincre, de relire le *Manifeste* et la *Confession* symboliques des Frères de la R † C, tels qu'on les trouve dans le livre latin publié à Francfort, en 1615, par le F. VALENTIN ANDRÉE : *Fama fraternitatis Roseæ-crucis*, etc., in-8, et dans l'ouvrage français publié à Paris, en

1623, sous ce titre : *Instruction à la France sur la vérité de l'histoire des Frères de la Rose-Croix* (par Gabriel Naudé, Julliot, petit in-8) ou encore dans le *Traité méthodique de science occulte* (Paris, 1891, grand in-8), où *Papus* les a reproduits *in extenso*;

Que si les doctrines ultramontaines de la R † C † C † sont contradictoires à celles de l'ancienne et authentique Rose † Croix, elles ne sont pas moins en opposition avec celles de son héritière directe, la *Rose † Croix rénovée*, comme il appert du Concordat publié aux pages 159-161 du *Seuil du mystère*, par STANISLAS DE GUAITA (Paris, 1890, in-8);

Considérant que M. Péladan a lui-même pris soin de proclamer dans sa *Lettre à Papus*, imprimée à la suite de son roman *Cœur en peine* : — « Je me sépare de tout ce qui n'est pas ma R † C † C †, celle dont je suis l'ARCHI-MAGE... Ne voulant pas interrompre un beau commerce d'amitié avec ces messieurs de la Rose † Croix kabbalistique, je me dois de rompre tout rapport doctrinal et solidaire avec eux. Et nul ne pourra appartenir à mes œuvres qui sera des leurs, etc... » (*Cœur en peine*, pages 323-324, *passim*);

Attendu qu'en dépit de cette déclaration, M. Péladan et les siens se sont publiquement exprimés en des termes ambigus et propres à établir une confusion entre l'Ordre kabbalistique de la Rose † Croix orthodoxe (R † C, ñ) et leur secte schismatique (R † C † C †) : Voir le *Salon de Joséphin Péladan* (Paris, mai 1890, in-12) où l'auteur va jusqu'à promulguer des « mandements » sous ces titres : *Acta Rosæ-crucis* (page 51) et *Parole du Sar de la Rose-Croix à ses pairs* (page 53); voir aussi *Eóraka*, par le comte

de Larmandie et l'*Imprimerie du Grand Maître du Temple de la Rose-Croix* ;

Attendu que de telles expressions sont propres à entretenir le public dans une erreur déplorable, et à perpétuer un malentendu qui n'a duré que trop longtemps :

A ces causes,

LE SUPRÊME CONSEIL DE LA ROSE † CROIX,

Estimant qu'il est de son devoir de mettre fin à un pareil état de choses, en éclaircissant une question qui intéresse les occultistes de toute école,

MANDE ET ORDONNE :

ARTICLE I^{er}. — Une courte note sera rédigée, où l'on précisera l'essence de la Rose † Croix et les tendances de l'enseignement rosicrucien à toutes les époques. On y joindra un précis sommaire des circonstances qui ont motivé la retraite de M. Péladan et la fondation de sa R † C † C †.

ARTICLE II. — On donnera à cette note la publicité nécessaire, pour qu'elle tombe sous les yeux de tous les intéressés.

Statué à Paris, le 5 Août 1891,

POUR LE SUPRÊME CONSEIL DE LA ROSE † CROIX

ET PAR SON ORDRE :

STANISLAS DE GUAITA. — JACQUES PAPUS.

F.-CH. BARLET. — PAUL [^]N ADAM. — JULIEN [^]N LEJAY

[^]N OSWALD WIRTH. [^]N

[^]N

NOTES SUR LA ROSE † CROIX

I

ELIAS-ARTISTA

Quand, vers la fin du règne d'Henri IV, le monde profane entendit parler pour la première fois d'une association très occulte de théosophes-thaumaturges, les Rose † Croix dataient de plus d'un siècle. Ils tiraient leur nom d'un emblème pantaculaire de tradition chez eux, le même que Valentin Andreæ, le grand maître d'alors, portait gravé sur le chaton de sa bague : une *croix de saint Jean*, dont l'austère nudité s'égayait au sourire des quatre roses, épanouies à ses angles.

L'on a beaucoup dit que l'ordre ne remontait pas au delà de ce Valentin Andreæ. Erreur manifeste. Si nous invoquions, pour la combattre, cet article des statuts qui ordonnait de dissimuler durant cent vingt ans l'existence de la mystique fraternité, l'on pourrait estimer la preuve insuffisante. Mieux valent d'autres arguments. Bien avant l'année 1615, où parut le manifeste des Rose † Croix, et même avant 1604, où le monde se prit à soupçonner leur existence, nous relevons, çà et là, des vestiges non équivoques de leur association : ils abondent, pour qui sait lire, dans les écrits des adeptes du temps.

Veut-on des exemples ? — Tous les arcanes rosicruciens sont figurés en l'un des pantacles de l'*Amphitheatrum sapientiæ æternæ* (1), où Khunrath a dessiné un Christ, les

(1) *Hanoviæ*, 1609, in-folio, fig.

bras en croix dans une rose de lumière. Or le livre de Khunrath porte une approbation impériale en date de 1598. Mais c'est surtout à Paracelse, mort en 1541, qu'il faut demander les preuves décisives d'une Rose † Croix latente au XVI^e siècle. On peut lire en son *Traité De Mineralibus* (tome II, p. 341-350 de l'édition de Genève (1), l'annonce formelle du miraculeux avènement qui devait confondre le prochain siècle : — « Rien de caché (dit-il) « qui ne doit être découvert. C'est ainsi qu'après moi « paraîtra un être prodigieux, qui révélera bien des choses « (*De Mineralibus*, 1). » Quelques pages plus loin, Paracelse précise sa pensée, en prédisant certaine découverte « qui « doit rester cachée jusqu'à l'avènement d'ELIE-ARTISTE « (*De Mineralibus*, 8). »

Elias Artista! Génie recteur des Rose † Croix, personification symbolique de l'Ordre, ambassadeur du saint Paraclet! Paracelse le Grand prèdit ta venue, ô Souffle collectif des généreuses revendications, Esprit de liberté, de science et d'amour qui dois régénérer le monde!...

Ailleurs, Paracelse est plus formel encore. Ouvrons sa stupéfiante *Pronostication* (2), recueil de prophéties imprimé en 1536. Qu'y voyons-nous, figure xxvi? Une rose épanouie dans une couronne, et le mystique *digamma* (F), emblème de la double croix, greffé sur cette rose. Or, voici la légende qu'on lit au bas : — « La Sibylle a prophétisé du digamma éolique. Aussi est-ce à bon droit, « ô croix double, que tu fus entée sur la rose : tu es un « produit du temps, venu à maturité précoce. Tout ce qu'a « prédit de toi la Sibylle s'accomplira infailliblement en toi, « devant même que l'été ait produit ses roses... Triste « époque, en vérité, que la nôtre, où tout se fait sens « dessus dessous! Ce désordre est bien le plus évident « symbole de l'humaine inconstance. — Mais Toi! certainement d'accord avec toi-même, toutes tes affaires « seront stables; car tu as bâti sur la bonne pierre : telle

(1) *Geneux*, 1658, 3 vol. in-folio.

(2) S. L., 1536, in-4, fig.

« la montagne de Sion, rien ne pourra t'ébranler jamais ;
« toutes choses favorables t'arriveront comme à souhait.
« Si bien que les hommes confondus crieront au miraculé.
« Mais le temps et l'âge propice apporteront ces choses
« avec eux ; quand sonnera l'heure, il faudra bien qu'elles
« s'accomplissent, et c'est pour cela qu'IL VIENT. » (Version
textuelle.)

Qui donc doit venir ? — Lui, l'Esprit, radiant de l'enseignement intégral des Rose † Croix : *Elie-artiste* !

Nous n'aurions nul embarras à produire, si besoin était, d'autres textes non moins formels, à l'encontre de l'opinion assez répandue qu'Andræ fut l'inventeur des Rose † Croix.

Les traditions rosicruciennes ne nous arrêteront pas. Ce n'est point le lieu de disputer si l'histoire du fondateur Chrétien Rosenkreutz est purement légendaire, ou si un gentilhomme de chair et d'os, né en Allemagne vers 1378, parvint, après un long périple aux contrées d'Orient, à se faire ouvrir le sanctuaire de la Kabbale par les sages de Damcar (probablement Damas); et si, de retour en Allemagne, ayant transmis à quelques fidèles le dépôt des arcanes, il devint l'ermite du mystère et coula une longue vieillesse au fond d'une caverne, où la mort l'oublia jusqu'en 1484. Pendant depuis trois siècles, la controverse sur ce point n'a jamais abouti ; nous n'avons nulle vocation pour entasser de nouvelles pages futiles sur le monceau des anciennes... Que cette grotte, sépulcre de Rosenkreutz, n'ait été découverte qu'en 1604, cent vingt ans après le décès du mage, conformément à l'étrange prophétie qu'on a pu lire, gravée sur la paroi du roc : « Après six vingt ans, ie seray descouert, » — Voilà qui nous importe assez peu pour l'instant. Toutes ces légendes ont leur intérêt, sans aucun doute, et leur raison d'être kabbalistique. On en peut dire autant des mille et une merveilles qu' (assure-t-on), les héritiers spirituels de Rosenkreutz découvrirent encore dans la spelunque du mystère. Les latitudes d'un cadre plus large seraient requises en tous

cas pour dresser cet inventaire et dévoiler le sens intime et profond de ces multiples symboles ; peut-être y songerons-nous quelque jour.

Ce qu'il nous est loisible d'affirmer d'ores et déjà, c'est que la Rose † Croix, dont les emblèmes constitutifs nous reportent aux poèmes de Dante et Guillaume de Lorris, a très longtemps fonctionné dans l'ombre, avant de se manifester par des œuvres de plein jour.

Aujourd'hui que des fantaisistes en magie osent bien pousser la mystification jusqu'à couvrir de l'étiquette ultramontaine la Rose † Croix, — restituée dès lors (professent-ils) à la pureté de sa glorieuse origine, — il peut paraître piquant de transcrire deux paragraphes du *Manifeste* (1) de l'Ordre, publié par le grand maître, en 1615. Les frères y proclament, dit le contemporain Naudé (2),

Que par leur moyen le triple diadème du pape sera réduit en poudre ;

Qu'ils confessent librement et publient sans aucune crainte d'en estre repris, que le pape est l'Antechrist.

Trois lignes plus loin, ils émettent le vœu qu'on en revienne à la simplicité dogmatique et ritualiste de la primitive Église.

Sans doute ces paragraphes, comme tous les autres de leur *Manifeste*, sont intentionnellement outrés, notoirement poussés au merveilleux, parfois jusqu'à l'absurde. Nombre de prodiges y sont annoncés, dont plusieurs, pris au pied de la lettre (qui tue, dit saint Paul), se heurtent à l'impossibilité physique. Mais sous cette forme paradoxale, ces ingénieux théosophes ont pris soin de dérober aux yeux des sots et de désigner à la sagacité des sages les plus précieuses lumières de l'occultisme traditionnel.

Ainsi, jamais les Rose † Croix n'ont renié le catholicisme dans la signification splendide de son étymologie vraie, révélatrice d'un ésotérisme supérieur ; ils étaient trop ins-

(1) *Fama Fraternalis Rosæ-Crucis* ; Francfort, 1615, in-8.

(2) *Instruction à la France sur la vérité de l'histoire des frères de la Rose-Croix* ; Paris, 1623, petit in-8.

pirés par l'*Esprit qui vivifie*, pour attenter jamais à la hiérarchie gnostique. Eux, (si attachés aux symboles chrétiens, qu'ils nommaient leur collège suprême *Chapelle du Saint-Esprit*, et *Liberté de l'Évangile* un de leurs plus occultes manuels), n'avaient garde de méconnaître dans le souverain pontife le principe incarné de l'unité vivante, et dans la papauté spirituelle la clef de voûte du temple-synthèse où officieront un jour les pontifes enseignants de la religion-sagesse universelle. Bien plus, beaucoup d'entre les Frères, nés dans le protestantisme, se proclamaient bien haut *catholiques*, à l'exemple de leur illustre patron Khunrath, de Leipsig.

Rappellerons-nous encore que Valentin Andréæ créa, en 1620, une *Fraternité chrétienne*, qui se fonda elle-même plus tard dans la Fraternité-Mère des Rose † Croix ?

Mais les abus de la papauté temporelle les trouvaient impitoyables, et ils en flagellaient les ridicules, en flétrissaient les intrigues, sans trêve comme sans merci.

Notre éminent frère Roca, qui n'est pas Rose † Croix de nom, n'en est pas moins peut-être, à l'heure présente, l'apôtre qui fait le plus puissamment tonner le verbe anticlérical des Rose † Croix. Anticlérical, disons-nous, non point anticatholique ou antichrétien ; l'on aurait tort de confondre. Dans le pape, les Rose † Croix distinguaient deux puissances, incarnées en une seule chair : Jésus, César ; et lorsque, qualifiant d'Antechrist le successeur de Pierre, ils menaçaient de briser sa triple couronne, ils ne visaient que le despote temporel du Vatican.

C'était en tout leur système, d'outrer les formules jusqu'au paradoxe, de fausser les œuvres jusqu'au miracle. Ils avaient emprunté cette méthode à leurs maîtres, les Kabbalistes. Donner aux allégories une tournure si invraisemblable, que les seuls imbéciles prissent intérêt au sens apparent, et que tous autres devinassent de prime-abord la valeur intime d'un sens caché : ce n'était pas si bête. Ainsi affichèrent-ils dans Paris, l'an 1622, les proclamations qu'on va lire, bien propres — on en conviendra

— à intriguer les esprits subtils en rebutant les lourdauds :

PREMIÈRE AFFICHE : « Nous, deputez du Colleege principal
« des Frères de la Roze-Croix, jaisons sejour visible et inui-
« sible en ceste ville, par la grâce du Très-Haut, vers lequel
« se tourne le cœur des iustes. Nous monstons et enseignons
« sans liures ny marques à parler toutes sortes de langues
« des pays où voulons estre, pour tirer les hommes nos sem-
« blables d'erreur et de mort. »

2^e AFFICHE : « S'il prend enuie à quelqu'un de nous voir,
« par curiosité seulement, il ne communiquera iamais avec
« nous ; mais si la volonté le porte reellement et de fait à
« s'inscrire sur le registre de nostre confraternité, nous qui
« iugeons les pensées luy ferons voir la verité de nos pro-
« messes : tellement que nous ne mettons point le lieu de
« nostre demeure, puisque les pensées, iointes à la volonté
« reelle du lecteur, seront capables de nous faire cognoistre
« à luy. et luy à nous. »

Nous n'étonnerons pas les étudiants même peu avancés en occultisme, si nous protestons ici que l'énoncé de ces prérogatives dont les Frères faisaient parade, dérobe, sous les apparences d'une incurable folie, des significations de la plus parfaite sagesse. La dernière des prétentions dont ils se targuent là, celle qu'on jugera peut-être exorbitante entre toutes, est précisément la seule qu'on puisse prendre à la lettre. Elle rappelle la condition expresse de l'admission au plus haut grade d'une Fraternité très occulte et fort peu connue, dans l'aréopage suprême de laquelle le postulant est tenu de se présenter *en corps astral*...

Les Frères illuminés de la Rose † Croix étaient obligés par leurs engagements de pratiquer la médecine occulte, partout sur leur passage, sans recevoir jamais de rémunération, sous quelque prétexte que ce fût. Psychurgie, Maîtrise vitale, Hermétique, Théurgie et Kabale n'avaient guère de secrets pour les plus avancés d'entre eux.

Un article de leur profession de foi leur enjoignait de croire fermement que, leur compagnie venant à fail-

lir, elle pouvoit estre redintégrée au sépulchre de leur premier fondateur. » Ce qui veut dire : s'il arrive aux Frères de se compromettre dans le monde, l'Ordre qu'ils auront imparfaitement manifesté *en actes* rentrera *en puissance* ; de patent, il redeviendra occulte... Nul homme n'est parfait, nulle société indéfectible. L'ordre faillit, et, vers 1630, il rentra — en tant qu'association régulière — dans les ténèbres occultes d'où il était sorti quelque vingt années auparavant (1). Seuls, des Rose † Croix isolés se manifestèrent de loin en loin. L'unité collective parut sommeiller longtemps dans le silence de la grotte dont on l'a fait sortir à nouveau, en 1888.

Les hommes sont sujets à l'erreur, à la malice, à l'aveuglement, et les Rose † Croix sont des hommes ; mais on ne saurait imputer leurs fautes à l'abstrait de l'Ordre. Elie-artiste est infailible, immortel, inaccessible par surcroît aux imperfections comme aux souillures et aux ridicules des hommes de chair qui s'offrent à Le manifester. Esprit de lumière et de progrès, Il s'incarne dans les êtres de bonne volonté qui L'évoquent. Ceux-ci viennent-ils trébucher sur la voie ? — Déjà l'artiste Elie n'est plus en eux.

Faire mentir ce Verbe supérieur est chose impossible ; encore que l'on puisse mentir en son nom. Car tôt ou tard il trouve un organe digne de lui (ne fût-ce qu'une minute), une bouche fidèle et loyale (ne fût-ce que le temps de prononcer une parole). Par cet organe d'élection, ou par cette bouche de rencontre — qu'importe ? — sa voix se fait entendre, puissante et vibrant de cette autorité sereine et triomphale que prête au verbe humain l'inspiration d'En-haut. Ainsi sont exécutés sur la terre ceux-là que Sa justice avait condamnés dans l'abstrait.

Gardons-nous de fausser l'esprit traditionnel de l'Ordre : réprouvés là-haut sur l'heure même, tôt ou tard nous

(1) Vers cette époque, surgit, sous le titre d'*Association des Philosophes Inconnus*, une fraternité dérivée de la Rose † Croix, et dont les adeptes s'occupaient principalement d'alchimie. On peut en lire les Statuts dans les *Traitez du Cosmopolite nouvellement découverts*, Paris, 1691, in-12.

serions reniés ici-bas du mystérieux démiurge que l'Ordre salue de ce nom : *Elias Artista!*

Il n'est pas la Lumière, mais, comme saint Jean-Baptiste, sa mission est de rendre témoignage à la Lumière de gloire, qui doit rayonner d'un nouveau ciel sur une terre rajeunie. Qu'il se manifeste par des conseils de force et qu'il déblaie la pyramide des saintes traditions, défigurées par ces couches hétéroclites de détritits et de platras, que vingt siècles ont accumulées sur elle. Et qu'enfin, par Lui, les voies soient ouvertes à l'avènement du Christ glorieux, dans le nimbe majeur de qui s'évanouira — son œuvre étant accomplie — le précurseur des temps à venir, l'expression humaine du saint Paraclet, le daïmon de la Science et de la Liberté, de la Sagesse et de la Justice intégrale : Elie-artiste.

II

SAR PELADAN

Le vocable de *Rose-croix* ne porte pas bonheur aux ultramontains : par prudence, tout au moins, ils devraient s'abstenir d'y toucher..... Les jésuites ne sont-ils pas les auteurs du grade maçonnique de R. C. (18° de l'actuel Ecossoisme)? — C'est un fait connu. Par cette innovation et quelques autres, les jésuites espéraient, en donnant le change sur leurs intentions, accaparer en mode indirect les forces vives d'un ordre florissant. Ce sont d'habiles meneurs que les jésuites. Mais l'*abstrait du nom* ainsi substitué fut plus fort que ces politiques sournois ; cet occulte

agent s'empara de leur œuvre et lui fit faire volte-face : en sorte que le grade maç. de Rose-Croix, fondé par les jésuites au dernier siècle, étoile actuellement de sa quincaillerie symbolique la poitrine de leurs pires ennemis ! Et comme c'est une loi de nature, que la réaction inversement proportionnelle à l'action, l'agnosticisme ultramontain des fondateurs a fait place à l'agnosticisme matérialiste de leurs héritiers du jour.

Sans le savoir, les jésuites avaient évoqué le fantôme lointain d'Élie-artiste. Élie-artiste parut un instant, retourna leur institution comme on retourne un gant, puis disparut aussitôt, laissant l'œuvre de ces fanatiques en proie à l'envahissement du fanatisme contraire.

En dépit de cet échec, un nouvel effort a été tenté récemment, pour infliger à la Rose-Croix à peine rénovée une étiquette ultramontaine. Le 14 mai 1890, parut une brochure tapageuse, sous ce titre : *la Décadence esthétique (théophanie) XIX. Le Salon de Joséphin Péladan... etc.*, suivi de *Trois Mandements de la Rose-Croix catholique à l'aristie* (Paris, in-12).

SYNCELLI ACTA : I. *Mandement à ceux des arts du dessin.* — II. *Lettre à l'archevêque de Paris.* — III. *Excommunication de la femme Rothschild (sic).* — Tel était le titre des trois mandements, promulgués au nom de la Rose † Croix, et signés : *Sar Mérodack* (Joséphin Péladan).

Or, qu'était donc M. Péladan, pour ainsi pontifier au nom de l'ordre ? — L'un des membres du *Conseil des douze* de la Rose † Croix, rénovée en 1888 par Stanislas de Guaita et des occultistes de ses amis. Le *Sar* avait-il seulement consulté ses collègues ?... Ouvrons *Cœur en peine* (1) à la page 322 : «... Avant de lancer mes *Acta syncelli* (écrit-il à Papus), je vous avais averti de la nécessité de nous rencontrer et de nous entendre. » M. Péladan déplace la question : le fait certain, c'est que, n'ayant consulté personne, il s'est arrogé le droit de parler au nom de tous.

(1) Paris, 1890, in-18.

Il est vrai qu'au vocable de *Rose-Croix*, M. Péladan avait accolé, pour la circonstance, l'épithète de *catholique*, laquelle, prise dans le sens ultramontain, faisait d'ailleurs l'effet d'une chasuble sur les épaules d'un quaker ou d'un triangle maçonnique au cou d'un capucin (1).

Mais quelle distinction le public profane pouvait-il faire entre la véritable *Rose † Croix*, et cette *Rose † Croix Catholique* à ressort, surgissant soudain comme d'une boîte à surprise, et dont le membre unique — Péladan — mandait, prophétisait, excommunait, gesticulait au nom d'un Ordre imaginaire ?... Inévitable était la confusion, et M. Péladan aurait dû la prévoir. En fait, tout le monde demeura convaincu que le *Sar Mérodack* — grand maître occulte, apparemment — fulminait tous ces anathèmes bizarres avec l'assentiment de ses collègues du Suprême Conseil.

Encore si ces actes, promulgués au nom de tous avec un pareil sans-gêne, eussent eu le sens commun ! ... Mais le *Sar* s'y élevait d'un coup d'aile à l'empyrée du grotesque, et, chose plus grave, s'abaissait, sans plus d'effort, jusqu'aux plus prosaïques invectives.

Il insultait tout le monde, depuis les administrateurs des Beaux-Arts dont il dénonce *la grossière insolence*, jusqu'à l'*Univers*, *cette immondice* ; depuis les francs-maçons dont il *méprise l'imbécillité*, jusqu'à *la femme Rotschild* qu'il proclame *sacrilège et iconoclaste*.

« *Pour ces crimes* (conclut-il, en ce ce qui touche cette « dernière), *nous, Tribunal vehmique, déclarons infâme* « *cette femme, infâme son nom, à moins que ceux qui le* « *portent ne désavouent publiquement la coupable.*

« *La R.-C. objurque les la Rochefoucault, comme les d'Uzès* « *et autres gens de nom, qu'ils ne peuvent plus recevoir la* « *femme Rotschild...*

(1) Nous mettons au défi les R † C † C † de nous montrer, soit dans l'histoire, soit dans les livres ou les manuscrits anciens, le moindre vestige d'une *Rose-Croix papiste*.

« La R.-C. objurque les hommes de lettres et d'art, qu'ils ne peuvent plus même saluer la femme Rotschild... »

« Au nom de toutes les religions et de tous les arts, ceci est l'arrêt de la R.-C..., etc. »

C'était roide, et ne pouvait passer ainsi. De longue date, cependant, M. Péladan était l'ami de plusieurs d'entre nous ; dès la première heure, ses romans avaient beaucoup contribué à la diffusion de l'idée magique... Et puis, nous l'aimions, en dépit de ses fredaines, cet enfant terrible du mystère, ce Panurge de l'occultisme. Bref, on usa d'indulgence à son endroit. On s'en tint au minimum des protestations rendues nécessaires : trois lettres collectives, à l'archevêque, aux francs-maçons, à M^{me} de Rotschild, pour désavouer les mandements au nom de l'Ordre ; et ce fut tout.

Quant à certaine lettre au *Figaro*, pour protester que la Rose-Croix catholique n'avait rien à voir avec l'authentique Rose + Croix, nous la passerions sous silence, puisqu'elle ne fut pas publiée, s'il n'importait de contredire à une erreur sérieuse de M. Péladan. Dans sa *Lettre à Papyrus*, il insinue que le *Figaro* refusa l'insertion. Cela est si faux que M. Magnard, trouvant trop peu explicite notre laconique billet, en écrivit à M. Maurice Barrès : on peut produire la lettre. M. Magnard demandait un article détaillé sur le motif de nos griefs et la retraite de M. Péladan. Nous décidâmes de ne rien publier, sur les instances d'un tiers, dépêché vers nous par le *Sar* démissionnaire.

Car on pense bien que la première mesure avait été de demander à M. Péladan sa démission. Il écrivit même à ce sujet un long factum, amphigourique et solennel, que nous eûmes le très grand tort de publier sur sa demande dans l'*Initiation*. L'insertion de cette pièce ridicule, dernier coup de chapeau tiré à la vanité du démissionnaire, fit un effet déplorable. Il y présentait sa R + C + C + comme une sorte d'annexe de la Rose + Croix, et parlait de son « exode, unanimement consenti de notre suprême conseil. » Cette assertion erronée mérite le plus formel

démenti. M. Péladan a rêvé ce consentement unanime.

Voilà dans quelles conditions M. Péladan fonda sa R + C + C + (1). Nous jugeons inutile d'entrer dans plus de détails. M. Péladan n'a fait depuis qu'enfantillage sur enfantillage, toujours au nom de sa Rose-Croix catholique, qu'il qualifie souvent de Rose-Croix tout court.

Toutes ces... fantaisies déconsidèrent les chercheurs sérieux, décrivent l'occultisme, et ridiculisent le nom de *Rose-Croix*. C'est pourquoi nous n'avons pu nous taire plus longtemps.

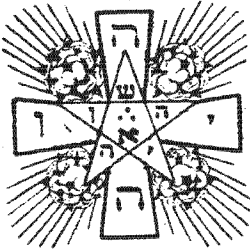
Nul, mieux que nous, n'apprécie à sa valeur le talent très original de M. Péladan, et le séduisant vernis d'occultisme dont il fait miroiter ses romans, excellents miroirs pour attirer et éblouir les alouettes de l'idéal. Nous n'avons garde de méconnaître les services qu'il a pu rendre, en forçant l'attention publique sur une science impopulaire et ses problèmes décriés. A chacun selon ses œuvres.

Mais, à force de multiplier les paradoxes, et d'épuiser sa souplesse ingénieuse en des funambulismes divers, — exhibitions archaïques, poses truculentes, attitudes chaldéennes, pense-t-il, méridionales, dirons-nous, — le Sar a décidément passé toute mesure.

Or il est temps de le dire : justice rendue au romancier,

(1) La R + C + C + n'est vraiment pas heureuse dans ses tentatives de restitution traditionnelle! D'une part, dans ses *Acta Rosæ Crucis* (*Rosæ*, ne lui déplaît), M. Péladan se déclare « en communion catholique romaine avec Hugues des Payens et Rosenkreutz » : *Rosenkreutz*, fondateur de ces Rose-Croix, qui, dans leur *Manifeste* (Francfort, 1615, in-8), « confessent librement et publient sans aucune crainte d'en estre repris, que le Pape est l'Antechrist » ; *Hugues des Payens*, fondateur de l'Ordre des Templiers, lesquels étaient *manichéens*, misogynes, et reconnaissent la suprématie occulte du patriarche de Constantinople sur le pape. Tout cela n'empêche pas le Sar de vaticiner ensuite « au nom de Jésus, seul Dieu, et de Pierre, seul roi. » Il n'y regarde pas de si près. N'exhume-t-il pas jusqu'à l'oriflamme templière, ce *Beauséant* des chevaliers (un nom malheureux, symbole apparemment de leurs mœurs *excentriques*). D'autre part, ignorant sans doute la devise authentique des Rose + Croix : *In cruce sub sphaera venit Sapientia vera*, M. Péladan inaugure une charade baroque (ô Cicéron, bouche-toi les oreilles!) : « *Ad rosam per cruceam, ad cruceam per rosam; in ed, in eis gemmatus resurgam.* » (Nous mettrions *resurgam*, si ça ne lui faisait rien).

au styliste, au critique d'art ; abstraction faite de ces qualités très distinguées et très précieuses que nous serons toujours les premiers à applaudir, que reste-t-il en M. Péladan ? — Un *bon fumiste*.



PAR ORDRE :

La commission exécutive :

S. DE GUAITA. — PAPUS. — F.-CH.

BARLET.



PARTIE INITIATIQUE

Université libre des Hautes Études

On sait que le *Groupe indépendant d'Études ésotériques* a pris l'initiative de la fondation, à Paris, d'une UNIVERSITÉ LIBRE DES HAUTES ÉTUDES entièrement distincte du Groupe lui-même. Afin de montrer jusqu'à quel point ont été poussées les études préparatoires, nous publions le projet d'organisation de l'enseignement proposé par F.-CH. BARLET. Ce projet, qui constitue l'*idéal à atteindre*, sera adapté aux circonstances actuelles par une commission composée d'un certain nombre d'organiseurs de l'Université. Les premiers essais d'application se feront, à moins d'imprévu, en janvier 1892.

N. D. L. D.

I

L'ENSEIGNEMENT

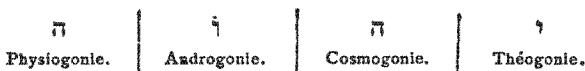
§ 1^{er}. Les programmes.

§ 2. Les cours. — La méthode.

§ 3. Les grades.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

1. — La division générale des études correspond aux quatre lettres du nom sacré.



Mais il doit être déchiffré à l'envers (dans le sens où il vient d'être écrit ici de gauche à droite, du bas en haut).

2. — Une autre division essentielle correspond aux trois ordres du savoir :

(Le Métaphysique). Les Principes. (Le Pourquoi ?)

(L'Intelligible).



(Le Comment ?)

(Le Sensible).

(Le Quoi ?)

Et comme cette division s'applique à chaque ordre de connaissance (ou chaque lettre du nom divin), elle doit servir de division secondaire.

3. — A chaque ordre de connaissance peut et doit correspondre une certaine pratique, matérielle et morale.

4. — De là la clef générale suivante du programme:
Les trois grades à délivrer :
Et les examens.

(Voir tableau p. 200 et 201.)

Les Programmes : Développements

1^{re} année (Physiogonie)

1^{er} TRIMESTRE (1)

(Synthèse des faits de science positive)

1^{er} MOIS

Remonter de l'aspect complexe aux éléments simples de la nature.

1° La science positive, qui s'interdit la recherche des causes médiatees, ne fait apparaître dans tous les détails de la nature qu'une *matière en mouvement*.

Par la *physiologie* elle montre la vie s'exerçant simplement par le jeu des forces physico-chimiques (2) [la psychologie même les nécessite et ne se *manifeste* que par elles à la science positive (3).]

L'anatomie montre que les corps organiques ne diffèrent des inorganiques que par les proportions, non par la nature des éléments.

La *chimie*, par la thermochimie et la théorie atomique, se réduit en dernière analyse au jeu des forces physiques s'exerçant sur l'élément ultime de la matière figurée.

Les forces *physiques* se ramènent toutes les unes aux autres et par là à une *Force* unique, animant la matière inerte par le *mouvement*.

2° Le mouvement ne s'effectue lui-même que selon les lois de la *continuité géométrique* (ou de l'*espace*

(1) 1^{er} degré, Martiniste.

(2) *Claude Bernard*.

(3) *Ribot, Wundt, Lotze, Bain, Fechner, etc.*

figuré) et du nombre (ou du *temps défini et discontinu*).

3^o Ainsi la science positive aboutit comme au sommet d'une pyramide (dont l'ensemble des sciences naturelles est la base), à l'abstraction mathématique.

La nature naît de ce sommet par une trinité d'abstraction :

La Force;

La matière (l'atome) ;

Le mouvement (manifestation [et par conséquent *fonction*] de l'espace et du temps).

2^o et 3^o mois .

Développement de la nature de son sommet mathématique à sa base biologique .

Ce développement se partage nettement en trois périodes, ou trois ordres de faits différents qui fournissent la série de nos sciences selon leur ordre de complexité (classification des positivistes) et qui correspondent à l'évolution cosmique :

Première période. — Abstraction mathématique : Temps, Espace, Mouvement ;

2^o période. — Distribution de la force dans la matière : science physico-chimique, géologie et astronomie comprises) ;

3^o période. — Apparition et évolution de la vie, de la conscience et de la pensée : science naturelle proprement dite, anthropologie-sociologie.

Ces trois périodes se subdivisent elles-mêmes en trinités des moments que le cours retracera en résumant nos sciences d'après le tableau suivant, et de manière à en faire ressortir l'unité :

(V. tableau ci-contre.)

TABLEAU POUR LE DEUXIÈME ET TROISIÈME MOIS

1 ^{re} PÉRIODE L'Abstraction mathématique.	I Le Nombre Abstraction pure, essentielle. Correspondant au Temps	L'Algèbre (Arithmétique comme cas particulier.) Étude de la quantité, abstraction commune à l'espace et au temps. Étude du Temps partagé en quantités successives discontinues.	Evolution cosmique correspondante.
	II La Forme Abstraction formelle, substantielle	La Géométrie Étude de l'Espace. A l'état de forme finie. A l'état de forme continue ou continuité de l'espace.	I-II Avant toute condensation de l'Élément.
	III Le Mouvement Abstraction réelle. Combinant Temps et espace, force et matière.	Mécanique rationnelle Développement de l'espace dans le Temps. (Le mouvement de la force segmentée.)	III Formation des premiers éléments réduits à l'état de centres de forces.
2 ^e PÉRIODE La Force distribuant la Matière (Mécanique).	I Mécanique moléculaire Travail externe général	Physique (Mécanique réelle) Le mouvement de l'élément matériel formel — sans individuation.	IV Les éléments figurés mais à l'état de dissociation.
	II Mécanique atomistique (Travail interne individuel.)	Chimie (Mécanique et physique dans l'élément ultime.) Le mouvement propagé dans l'intérieur de l'élément formant les individus matériels.	V (Point central) Combinaisons succédant à la dissociation (Première synthèse.)
	III Mécanique céleste (Travail d'unification des individus.)	Astronomie rationnelle (Mécanique, physique, chimie universelles — synthétisant les individus matériels.)	VI Concentrations autour de centres, de forces, des individus nés de la combinaison. (2 ^e degré de synthèse.)
3 ^e PÉRIODE La Force animant la matière (Biologie).	I Biologie de l'Inerte (Vie élémentaire.)	Astronomie réelle (dite physique.) (Biologie astronomique.) Géologie (Distribution de la matière sur l'astre.) Minéralogie (Formation de l'individu minéral terrestre.)	VII Concentrations astrales (Dégagement de la force sous forme de chaleur.)
	II Biologie proprement dite (Développement de la spontanéité.)	Botanique — Zoologie — Biologie générale (Paléontologie), synthèse de la vie, évolution des êtres. Biologie comparée, Classifications, etc.	VIII Dégagement de la force à l'état de Vie et de Volonté.)
	III Biologie humaine (Développement de la conscience et de la liberté.)	Physiologie humaine (Anthropologie élémentaire.) Psychologie { Abstraite Élémentaire { Réelle { Langage. Art. Sociologie (Histoire au point de vue du destin.) Morale (En tant que propre de l'homme [Élémentaire].)	IX Dégagement de la force à l'état de Pensée humaine.

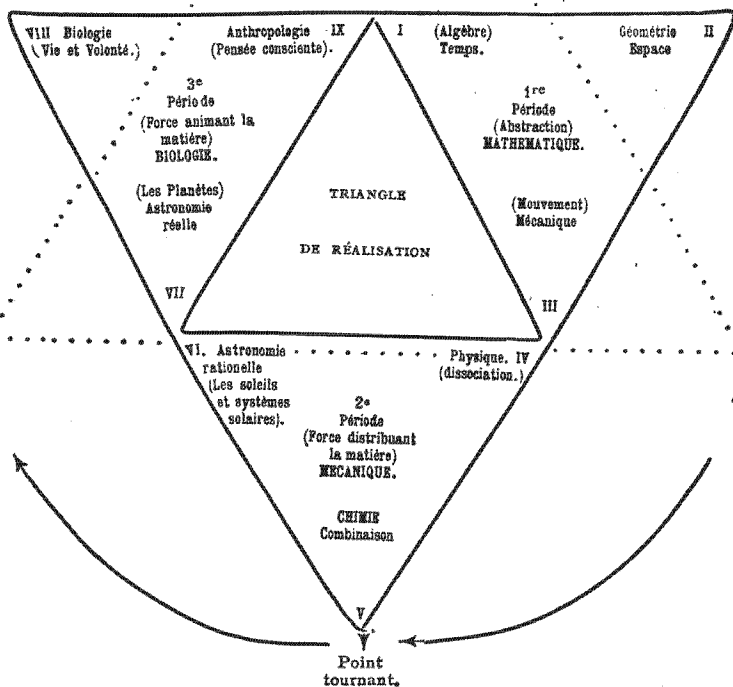
Limites de la Science positive et de la Science transcendante
 (du Physique et du Métaphysique).
 (Transition à la classe correspondante de l'Androgonie).

		Théorie	
		Monde sensible (Les Faits) <i>Les forces sensorielles</i> (Mission des Juifs, p. 37)	Monde intelligible (Les Loix) <i>Les puissances animatrices donnant la Forme, la substance et l'essence des Êtres et la faculté de se manifester</i> (Id., p. 37.)
7	1]	7	1
7	<p style="text-align: center;"><i>Première année.</i></p> <p style="text-align: center;">La Nature (Physiognie)</p> <p><i>Sur terre, et vue prise de la terre, le corps du Grand Tout.</i></p> <p style="text-align: center;">[Classe des Ioniens]</p>	<p>Synthèse des Faits de la science positive.</p>	<p>2]</p> <p>Synthèse des Loix de la science positive.</p>
7	<p style="text-align: center;"><i>2^e année.</i></p> <p style="text-align: center;">L'Homme (Androgonie)</p> <p><i>Entre Ciel et Terre (l'Âme du Grand Tout).</i></p> <p style="text-align: center;">[Classe des Doriens]</p>	<p style="text-align: center;">4]</p> <p>Physiologie.</p> <p>Ethnographie.</p> <p>Adam-Ève.</p>	<p style="text-align: center;">5]</p> <p>Psychologie.</p> <p>Ethnogénie.</p> <p>Chute et Rédemption.</p>
7	<p style="text-align: center;"><i>3^e année.</i></p> <p style="text-align: center;">Le Cosmos (Cosmogonie)</p> <p><i>Les Cieux, l'esprit du Grand-Pan.</i></p> <p style="text-align: center;">[Classe des Chaldéens]</p>	<p style="text-align: center;">7]</p> <p>La Substance : Puissances { Universelles ou cosmogoniques. Individuelles (ontologie). Cosmogonie dynamique.</p>	<p style="text-align: center;">8]</p> <p>Le Mouvement. (Vies universelles et individuelles).</p>
7	<p style="text-align: center;">Théogonie</p> <p style="text-align: center;">[Les Lévites ou les Néophytes]</p>		<p style="text-align: center;">10</p> <p>L'Absolu (Synthèse des L'Incognos</p>

ME (Clef générale.)

<p>de métaphysiq. (Les Principes) <i>nature naturante, herbe qui donne les semences et la faculté de manifester de l'Etre Etres (Id., p.37).</i></p> <p>Synthèse (Conclusions.)</p>		<p>Pratique <i>Connaissances pratiques correspondantes aidées autant que possible d'observations et d'expériences.</i></p>	
		<p>Réelle <i>(Expériences et observations. Développement physiologique).</i></p>	<p>Morale <i>(Développement psychique).</i></p>
<p>Principes de science positive.</p>	<p>L'Invisible. L'Inconscient. L'Incognoscible dans la nature.</p>	<p>Sciences au point de vue de l'occulte. Théorie et premiers éléments pratiques de l'<i>Alchimie</i>. Les Nombres. Les Pantacles. (1^{re} idée du Tarot).</p>	<p>Dignité. Humilité. Réserve.</p>
<p>de. Ethnologie. Le Sphinx.</p>	<p>Mobilité de la connaissance et de la conscience humaines vers l'Incognoscible et l'Inconscient.</p>	<p>I Physiognomonie. — Chiromancie. — Chiromancie. — Langage. — Exercices de volonté. — Possibilités humaines (facultés transcendantes). — Alchimie complétée.</p> <p>II Sociétés secrètes.</p> <p>III Initiation ancienne et moderne, son histoire.</p>	<p>I Purification (de Pythagore). — Prière.</p> <p>II Étude et propagande de la synarchie.</p> <p>III Emploi de l'Occulte pour le progrès humain.</p>
<p>L'Essence Principes et leur fonction.</p>	<p>Les Modes (ou la Vie) de l'Absolu.</p>	<p>Astrologie. — Correspondances. — Magie supérieure (Théurgie, Culte).</p>	<p>Méditation. Prière. Exercices de spiritualisme.</p>
<p>èses) — ?</p>		<p>Mysticisme proprement dit.</p>	

TRIANGLE
SPIRITUEL



(2°)

2° TRIMESTRE

Synthèse des lois de la Science positive.

1. — La conclusion générale de la science positive est la coexistence d'une matière unique, à formes variables et variées, avec une force unique à manifestations diverses et substituables les unes aux autres.

La variabilité des formes et des forces se manifeste par le mouvement (1).

Donc, trois éléments fondamentaux : Matière, — Mouvement, — Force.

2. — La suite des variations n'est pas arbitraire .

A considérer la Matière, dans son ensemble ou dans ses détails, on la voit affecter successivement les états d'homogénéité, de ségrégation (formation de parties individuelles plus ou moins indépendantes) et de synthèse (union harmonique vers une même fin).

A considérer la Force, on la voit disséminée d'abord et comme latente dans la matière (alors homogène) rassemblée ensuite en un nombre fini de centres d'actions, tendant finalement à l'unité individuelle totale.

Par l'effet de ce mouvement, on voit la substance se condenser autour de certains centres, en même temps que de ces centres rayonne la substance active.

Les astres se forment, se condensent, et en même temps dégagent : la terre, l'eau, l'air, l'hydrogène, le feu (leur *aura*).

(1) Spencer, *les Premiers Principes*.

Par suite :

3. — Considérée à un moment donné (ou comme dans l'*Espace*), la matière apparaît partagée en trois mondes dont les confins sont confondus :

Monde subtil (de la force active), spirituel ;

Monde condensé (de la matière inerte), matériel ;

Monde intermédiaire (transition de l'inertie à la force), monde des lois.

Considérée dans sa progression (ou comme dans le Temps), la nature apparaît comme un emprisonnement de la Force active dans la Matière inerte (état nébuleux) suivi d'un dégagement de cette force qui, en s'échappant, subtilise partiellement la matière.

(A travers une période chaotique intermédiaire de remaniements de plus en plus harmonieux et synthétiques.)

4. — Ce mouvement général se compose d'une suite ininterrompue de mouvements partiels cycliques ou rythmiques, assujettis à la même loi, et comme enclavés les uns dans les autres.

C'est ce qui constitue les vies individuelles (d'animaux, d'astres, de mondes, etc...).

(3°)

3° TRIMESTRE

Premiers principes de la Science positive.

1. — La Nature nous montre clairement à ses deux extrémités (sur les limites de notre perception) une puissance inaccessible à notre logique, mais d'où vient certainement toute transformation de mouvement,

où aboutissent et vont se perdre tous les résultats de la vie (1).

D'où trois *Puissances* dans la Nature, à notre point de vue humain :

L'Incognoscible supérieur ou spirituel (du Noumène).

L'Intelligible ou Nature naturée (du Phénomène);

L'Incognoscible inférieur élémentaire (Substance).

2. — La nature est vivante : il y a mouvement progressif entre les trois puissances : la preuve en est dans l'action de l'esprit sur la matière dans les phénomènes (2), et dans la marche évolutive (3).

L'action de l'esprit sur la matière a une origine et une fin :

L'origine nécessite l'*Involution* ou descente de la puissance active en celle passive.

La fin est dans l'union (ou réunion) de ces deux puissances.

L'évolution en est le moyen.

Telles sont les premières notions de panthéisme spirituel et positif sur Dieu [non anthropomorphe] (*le Monde et la création*).

La Trinité se résout en unité par le fait que la création est perpétuelle. L'incognoscible apparaît alors comme une puissance neutre se polarisant incessamment (comme un point mathématique qui rayonne) en émanations qui rentrent en lui après avoir suivi la double phase d'Involution et d'Evolution ou d'aller et de retour.

(A suivre.)

F.-CH. BARLET.

(1) Pour le montrer, commenter *les Premiers Principes* de Spencer, (1^{re} partie) : *La Philosophie de l'Inconscient* d'Hartmann, 1^{er} volume, (les Faits); Schopenhauer.

(2) Pour le montrer, commenter *la Philosophie de l'Inconscient* d'Hartmann.

(3) Résumer et commenter les *Théories darwiniennes* (voir encore Hartmann, 1^o *le Darwinisme*).

LE TEMPLE DE SATAN

Ainsi que nous le disions dans un précédent article, on peut diviser les ouvrages produits par les adeptes de l'occultisme en trois catégories :

1° Ceux qui sont consacrés à l'étude de la science occulte en elle-même, ouvrages techniques, et dont le nombre deviendra forcément de plus en plus restreint ;

2° Ceux qui sont consacrés à l'application des lois synthétiques, fournies par l'occultisme à nos sciences analytiques contemporaines, ouvrages de réalisation destinés à devenir très nombreux ;

3° Enfin les études mixtes débutant ou finissant par un exposé général de la science occulte et cherchant une réalisation spéciale des lois étudiées.

A la première catégorie de ces ouvrages se rattache le magistral travail que vient de publier Stanislas de Guaita sur la force astrale et ses manifestations (1).

Il est difficile de faire en quelques pages l'analyse d'un livre de cette importance ; aussi n'aborderons-nous aujourd'hui que les points les plus généraux, quitte à revenir par la suite sur les mille détails qui ont chacun leur intérêt particulier.

*
*
*

Stanislas de Guaita se propose de faire, sous le titre

(1) Stanislas de Guaita. *Le Temple de Satan*, 1 vol. in-8° de 550 pages avec 16 planches hors texte et gravures, 15 fr. (Librairie du Merveilleux).

de *Serpent de la Genèse*, une étude aussi complète que possible de cette mystérieuse « force astrale », dont la connaissance totale sera l'origine des travaux des savants et des inventeurs du xx^e siècle.

Le volume que nous avons sous les yeux, le *Temple de Satan*, renferme sept des vingt et un chapitres consacrés par l'auteur à cette étude qui formera en tout trois volumes. Celui qui vient de paraître est réservé au monde des *faits*, le suivant traitera des *lois*, le dernier des *principes*.

Nul, mieux que Guaita, ne pouvait mener à bien une telle entreprise. Isolé de la foule, loin des luttes journalières que nécessite une œuvre quelconque de réalisation, l'auteur du *Serpent de la Genèse* partage son temps entre ses rares amis et sa merveilleuse bibliothèque. Tout ce que l'occultisme a produit de remarquable depuis quatre siècles est là, et tous ces livres, cristallisations définitives des prodigieux efforts de tant de penseurs disparus, semblent présider, tacites et graves, à l'évolution progressive du poète chez qui le kabbaliste se révèle chaque jour plus profond, chaque jour plus maître, de par ses intuitions, des sombres mystères de l'Inconnu.

Cet Inconnu qui nous enserme de ses influences, qui préside à la naissance aussi bien qu'à la mort de toute créature, qui involue ou évolue les formes, qui se révèle subitement, éclatant de magnificence ou écrasant d'horreur dans l'être humain, la science occulte, par la plume de Paracelse et de son école, l'appelle l'*Astral*.

Monde ou plan astral, influences ou signatures astrales, corps astral, tels sont les aspects divers de ce

même principe à qui tous les grands maîtres de l'éso-térisme ont consacré de longues et patientes études. Mage ou sorcier, telle est la destinée de celui qui se lance dans ces sombres problèmes.

A celui-là le *Temple de Satan* montrera la voie, signalera les dangers semés sur la route.

Par lui nous entrons de plain pied dans le domaine de la magie noire, nous assistons à l'évolution du principe du mal à travers les âges, nous voyons les hommes manifester, dans la repression des crimes magiques, les horreurs les moins excusables, les jugements les plus iniques.

Il faut avoir pris la peine de compulsier l'arsenal des livres et des procès de sorcellerie, il faut avoir parcouru les études modernes sur la question, pour pouvoir juger en toute connaissance de cause du véritable tour de force accompli par Stanislas de Guaita.

..

Les écrivains modernes qui ont étudié la sorcellerie peuvent être classés en trois catégories :

Les uns, dont M. Baissac est un exemple, ont fait des ouvrages très savants, très documentés, mais où la théorie ne se dégage pas suffisamment du fait par timidité de l'auteur à se déclarer franchement occultiste.

D'autres, comme le professeur Charcot, ont vu, dans une étude plus que superficielle de la sorcellerie, un moyen de prouver la réalité de leurs recherches sur le grand hystérie. Pour les écrivains matérialistes de cette école, les sorcières sont névropathes, les spi-

rites sont aliénés et les occultistes sont atteints de la « manie des causes premières », maladie tout au moins aussi dangereuse que la folie, parce qu'elle est contagieuse.

Enfin de bons rêveurs, comme cet excellent Alexis Vincent, Charles *Berbiguier*, de Terre Neuve du Thym qui, médium malgré lui, raconte ses obsessions en trois vol. in-8 (1821).

Je ne parle pas des littérateurs comme MM. Paul Adam (Etre) ou Huysmans, qui ne prétendent pas avoir fait un ouvrage didactique sur la question.

Or le *Temple de Satan* renferme une masse de documents très sérieux, très bien classés, accompagnés, lorsqu'il le faut, d'aperçus très profonds sur la théorie des phénomènes décrits, et dépasse, par ce seul fait, tous les ouvrages antérieurs publiés sur la question.

* *

Partant de cette définition de la magie noire : *Mise en œuvre pour le mal des forces occultes de la nature*, Stanislas de Guaita, après une introduction des plus suggestives, aborde l'étude du problème du mal par son point le plus troublant : *Le diable existe-t-il ?*

Fabre d'Olivet, dans ses *Vers dorés de Pythagore* et dans son *Caïn*, n'a pas de peine à montrer que cette question de l'origine du mal est une de celles qui montrent le mieux sur quelle base d'argile sont construits « les systèmes philosophiques » les plus réputés. Hocené Wronski dans son *Apodictique messianique* arrive par des voies toutes différentes aux conclusions de Fabre d'Olivet. Barlet montre de son côté, dans son

*

admirable étude sur l'*Evolution de l'Idée*, que seule la philosophie ésotérique est capable de donner une solution aux problèmes les plus troublants de l'esprit humain.

A cette question : le diable existe-t-il ? je vois d'avance le dévot se signer avec terreur en regardant son ombre, tandis que le disciple de Büchner cherche avec conscience quelle est la cellule cérébrale qui peut bien sécréter cette idée baroque. C'est là en effet la situation des deux hommes, si l'on reste sur le terrain vulgaire des idées courantes.

Mais transformons la question, laissons là ces « dieux des anciennes civilisations » devenus les diables de la nôtre et, considérant la manifestation non plus abstraite, mais bien réelle de ce qui est mauvais en l'homme mortel (également bien réel), disons :

L'Erreur, l'Egoïsme, la Laideur existent-ils ? La réponse ne sera pas douteuse.

Tout le premier chapitre du *Temple de Satan* roule sur la nécessité de ces distinctions et contient une « histoire du diable » aussi intéressante pour le savant que pour l'occultiste le plus consommé.

Les chapitres suivants (la Sorcellerie, Œuvre de sorcellerie, la Justice des hommes, l'Arsenal du sorcier) constituent chacun une étude très documentée et qui, chose vraiment peu croyable, se lit avec la facilité d'un roman, tantest coloré le style de l'auteur, malgré la masse énorme de faits et d'anecdotes semés à toutes les pages. Nos lecteurs connaissent déjà par les extraits lus dans l'*Initiation* certains passages de ces études, entre autres « le Sabbat » ressuscité en une

magnifique évocation. Nous aurons probablement l'occasion de revenir un jour ou l'autre sur cette partie capitale du *Temple de Satan*. Contentons-nous pour l'instant de recommander à nos lecteurs le chapitre V, véritable dictionnaire de la magie noire et de ses moyens, ridicules souvent, hallucinatoires quelquefois, dangereux pour la raison toujours.

Nous arrivons au chapitre sur lequel je demande la permission d'insister tout particulièrement, le chapitre VI : *Modernes avatars du Sorcier*.

*
* *

Il ne suffisait pas d'avoir fait l'histoire du Diable, celle du Sorcier et des incarnations diverses, il fallait encore résoudre un problème dont l'énoncé même semble fantastique.

Existe-t-il au XIX^e siècle, en 1891, des sorciers dans toute l'acception du mot.

Guaita répond *oui* et consacre à la démonstration de ses dires 106 pages de son volume. La publication d'une partie de cette étude dans notre revue a provoqué des polémiques très violentes ; maintenant que tout est à peu près calmé, il est utile d'examiner froidement la question.

Constatons tout d'abord que, dans la première partie de son étude, l'auteur ne fait pas la moindre personnalité, ne nomme absolument personne ; il use de son droit absolu en considérant comme il le veut deux branches actuelles de l'étude des « forces astrales », le *Spiritisme* et le *Magnétisme*.

Parlons d'abord du Magnétisme :

Guaita le définit : *la sujétion d'un être à la volonté d'un autre*. Partant de cette définition, il a pleinement raison de dire que les magnétiseurs sont des sorciers ; mais voilà, la définition juste en elle-même, est-elle complète ? Je ne le pense pas.

A côté des magnétiseurs assez puissants pour assujétir complètement un être à sa volonté, fait très rare, généralement passager, mais, en somme, indiscutable, il y a un autre magnétiseur ne cherchant pas à endormir l'être qui se soumet à son influence, mais faisant tous ses efforts pour guérir son semblable, non pas par sujétion, mais par échange harmonique des forces vitales (1). Les organisateurs du Congrès magnétique international de 1889 ont si bien compris cette question qu'ils n'ont mis en tête de leur programme que le magnétisme curatif.

Il y a donc une importante distinction à faire à ce sujet et je pense que l'on doit dire non pas : le Magnétiseur *est* un sorcier, mais « le Magnétiseur *peut être* un sorcier », ce qui est bien différent. Il suffit pour cela d'étendre la définition donnée par l'auteur.

Quant au *Spiritisme*, c'est encore une autre affaire.

On connaît assez mon opinion personnelle à cet égard. Entraîné par la polémique des individus, j'ai été amené à m'arrêter dans une voie que je considère comme dangereuse ; mais il n'en est pas moins vrai que, depuis cinq ans que j'étudie les expériences spi-

(1) L'auteur a du reste si bien senti la distinction qu'il met à ce sujet une note restrictive, page 393.

rites, j'ai constaté, à côté de faits réels, de telles fraudes, de telles marques de mauvaise foi et d'ignorance grossière que j'aurais abandonné avec joie de telles études, si je n'étais animé par-dessus tout du désir d'étudier la vérité pour elle-même en dehors des théories toutes faites, aussi suggestives soient-elles. Or nous allons voir tout à l'heure que le *Conseil de l'Ordre*, chargé de démasquer les procédés louches des prétendus frères, qui existe pour l'occultisme, n'existe pas pour le spiritisme, ce qui a conduit beaucoup de personnes à confondre de très honnêtes gens, hommes de tout cœur et défenseurs ardents d'une cause qu'ils jugent sacrée, avec des exploiters hypocrites vivant de fraudes et de procédés louches; et cette confusion est d'autant plus regrettable qu'aucune société n'a eu le courage de s'ériger en justicière.

Les fausses « somnambules extra-lucides » qui pratiquent l'escroquerie sur une grande échelle tuent la cause du magnétisme autant que les faux médiums et « les inspirées des saints anges » menacent de tuer le spiritisme.

Tous les honnêtes gens qui sont spirites sincères déplorent cette confusion regrettable et ne cessent de dire: « Oui, il y a des exploiters et des maniaques égarés parmi nous, qui s'appellent spirites comme nous; comment faut-il donc faire pour éviter d'être confondus avec eux? »

Nous n'avons pas pour l'instant à résoudre cette question. Ce que nous constatons, c'est que chaque fois qu'un écrivain de talent comme Guaita aura le courage de porter la lumière dans ces milieux, il sou-

lèvera peut-être des protestations, mais on ne pourra pas dire que ses affirmations ne s'appuient sur un fonds, malheureusement trop réel, de vérité.

Comment l'auteur du *Temple de Satan* considère-t-il le spiritisme ?

On sait que les phénomènes, soi-disant produits par les esprits, constituent l'un des plus solides arguments invoqués par les spirites à l'appui de leurs doctrines.

Or Guaita montre qu'un sorcier, dans des conditions rigoureuses de certitude, a produit, bien avant l'existence des « esprits », une série de phénomènes, absolument semblables aux plus beaux faits de médiumnité, y compris les réponses intelligentes et par coups frappés aux questions posées.

On a cru réfuter ces assertions en disant que certains détails (très infimes d'ailleurs) avaient été exagérés. Mais un littérateur est obligé, de par la tournure de son style, à certaines règles, dont une des plus importantes est l'accentuation, la coloration aussi vive que possible des images qu'il présente à l'esprit. Les témoins disent (je cite de mémoire) : Les objets matériels se meuvent et on les a vus sortir par la fenêtre, puis rentrer ensuite ; on a vu aussi se mouvoir dans la chambre les pelles et les pincettes et même le fer à repasser poursuivi par la flamme du foyer. Or voyez ce que dit Guaita :

« La pelle invite la pincette à une mazourque aussitôt exécutée : les fers de repassage reculent jusqu'au fond de la pièce, poursuivis par la flamme du foyer qui se déroule, sinueuse, à l'instar d'un serpent. »

Ceux qui, comme moi, n'ont aucun style personnel et se contentent du fonds sans recherche de la forme, peuvent préférer à ce langage celui des rapports faits au tribunal ; mais un lecteur vraiment cultivé ne saurait hésiter un seul instant à préférer le récit d'un artiste à celui d'un juge de paix ou de M. de Mirville.

L'important est donc de bien constater ce fait qu'un sorcier, agissant au moyen des forces astrales qu'il savait manier, a produit, de l'avis d'une foule de témoins, une série de phénomènes en tous points semblables aux phénomènes du spiritisme.

Guaita, qui peut justement prétendre à la succession directe d'Eliphas Levi, adopte pour l'explication de ces phénomènes la théorie de l'occultisme (influences astrales) et il semble d'autant plus logique qu'à cette époque le kardécisme n'existait pas encore.

En résumé on en revient toujours à ce que nous disions dans une étude précédente, savoir :

Qu'il existe une série de faits indéniables, vérifiés en tant que faits par des expérimentateurs de la plus haute valeur en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Amérique et en France.

Mais là s'arrête la certitude.

Trois genres de théories sont proposés pour l'explication de ces faits :

1° La théorie de l'occultisme, toujours identique comme fonds à travers les âges, et soutenue successivement par Paracelse, Van Helmont, Saint-Martin, Eliphas Levi et Stanislas de Guaita ;

2° La théorie du spiritisme, constituée en corps de

doctrines vers 1857 et soutenue par Allan Kardec et ses disciples ;

3° Une série de théories mixtes proposées soit par les catholiques sectaires (le diable), soit par des matérialistes (fraude continue, hallucination), soit par d'autres savants (autosuggestion, suggestion mentale, télépathie), etc., etc.

Personnellement nous pensons que toutes les théories sont vraies et que toutes sont fausses *in globo*. Nous penchons le plus souvent pour les théories fournies par l'occultisme qui nous paraît plus scientifique ; mais le temps seul et l'expérimentation reprise sur des nouvelles bases permettront à l'homme indépendant de se faire une opinion à ce sujet.

Il nous semble donc que c'est perdre du temps que de prétendre posséder seul la vérité. Des ouvrages de l'honnêteté et de la valeur de celui de Guaita font grandement honneur à l'occultisme traditionnel. Le public sérieux est le seul juge vraiment compétent pour trancher le différend. Les chefs d'écoles, aussi respectables soient-ils, sont forcément partiaux, et cela se comprend sans peine.

*
* *

Il nous reste maintenant à parler de la seconde partie de ce chapitre, celle qui est consacrée à l'exécution d'un misérable, maniant, en vue du mal, certaines forces occultes de la Nature.

Lorsque certains hommes se groupent entre eux pour l'étude ou la pratique du monde invisible, la première condition à remplir, c'est la ferme volonté de

ne jamais tolérer l'intrusion d'un individu capable d'agir en vue de la satisfaction de passions basses, déguisées sous les noms les plus respectables.

Voilà pourquoi au sommet de toutes les fraternités occultes existe un *Conseil de l'Ordre* chargé de veiller à l'honneur de tous et de démasquer au besoin les faux frères. Ce conseil peut être terrible dans son action, mais il est nécessaire; et tel misérable, qui espérait éviter les tribunaux ordinaires, recule atterré quand l'exécution du tribunal d'honneur vient se manifester à lui.

L'honnête homme n'a rien à craindre. Comme les actions du tribunal ne peuvent être que morales, les indignes seuls sont susceptibles d'être atteints par le jugement. Afin qu'on ne croie pas qu'il s'agit ici de paroles en l'air, nous demandons à nos lecteurs la permission de leur citer un ou deux cas avant de parler du seigneur Jean-Baptiste.

Un individu, membre d'une association assez répandue, croyant satisfaire une haine violente, n'avait pas hésité à livrer à la publicité une série de papiers confiés à son honneur, trahissant ainsi le plus sacré des serments. La victime de son action, paralysée par sa situation civile, ne pouvait rien contre son agresseur devant les tribunaux ordinaires. Voici quel fut le jugement rendu par le Conseil de l'Ordre martiniste constitué en tribunal suprême.

« Le nom de celui qui a commis un tel acte sera communiqué à tous les membres de l'Ordre lors de leur initiation, avec les preuves nécessaires. On leur fera connaître en même temps le présent jugement. »

Cependant, sur la demande du plaignant, le tribunal ordonna qu'on attendrait trois ans avant d'exécuter la sentence, afin de laisser à l'agresseur le temps de faire amende honorable.

On comprend facilement l'exaspération de ce genre d'individus ainsi exécutés et les calomnies qu'ils cherchent à répandre sur le compte des justiciers. Nous nous souvenons encore avec gaieté de l'un d'eux, qui jura de consacrer désormais à la calomnie sa *plume venimeuse* (*sic*). On voit que l'aveu de ses mauvaises actions était franc. Aujourd'hui le malheureux, après avoir vainement essayé de salir moralement ses frères, a consacré sa « plume venimeuse » à gratter du papier dans une administration. *Sic transit...*

Cette épuration est absolument nécessaire. Il faut que le public puisse toujours distinguer ceux qui exploitent d'avec ceux qui se dévouent, il faut que quelques-uns se portent garants de l'honneur de leurs frères. Nous avons dit qu'un *Conseil de l'Ordre* existait pour l'occultisme indépendamment des tribunaux d'honneur que possèdent la plupart des fraternités occultes. Il suffit, pour se rendre compte de cela, d'ouvrir *Au seuil du Mystère*, de Stanislas de Guaita (p. 159), et le livre actuel (p. 444 et 477), et l'on y trouvera mentionné ce conseil sous le nom de LA ROSE-CROIX KABBALISTIQUE.

Nous avons assez fait ressortir les avantages et la nécessité d'une telle création, dont spirites et magnétiseurs *sérieux* déplorent chaque jour l'absence ; revenons à Jean-Baptiste.

Ce Jean-Baptiste fut condamné au commencement de 1887 par un tribunal initiatique, à la suite d'actions révélées par la suite du chapitre du *Temple de Satan*.

Ce n'est qu'en 1891 que cette condamnation vient d'être exécutée par la Rose-Croix après quatre ans d'enquête.

Le public sérieux peut se rendre compte par les pièces publiées qu'il s'agit vraiment d'un sorcier dans toute l'acception du mot. Ce chapitre était sûr de mériter à lui seul le succès obtenu par l'ouvrage. De plus Stanislas de Guaita, se conformant aux règles de tous les tribunaux d'honneur, signe lui-même toutes ses affirmations accompagnées en outre de preuves nombreuses et se tait sur le nom réel du triste sire ainsi que sur la ville où il accomplit ses exploits (1).

Après la publication de ce terrible réquisitoire, il était intéressant de connaître la réponse de l'accusé. Cette réponse vient de paraître dans une revue spirite dont cet individu est rédacteur en titre après avoir été chassé de par tout. Jean-Baptiste en une demi-page dit à peu près ceci :

« Il vient de paraître un mauvais livre, dans lequel il y a un tas d'horreurs. J'ai subi des épreuves, je le reconnais. On les raconte dans cet affreux livre : aussi gardez-vous de le lire. J'ai du reste prié l'archange Michel d'aller trouver l'auteur et de le punir. » Inutile, je pense, de faire le moindre commentaire.

*
*
*

(1) Qu'on ne nous soupçonne pas de calomnie ; les calomniateurs ont coutume de nommer celui qu'ils dénoncent, et leur dénonciation reste anonyme ; quant à nous, à l'inverse, nous ne livrerons pas le nom véritable d'un goétien de la pire espèce ; mais c'est sans crainte que nous signons le nôtre : Stanislas de Guaita

✠

Le *Temple de Satan* se termine par un chapitre où la valeur littéraire de l'auteur éclate dans toute sa force. C'est le digne couronnement d'un ouvrage aussi puissamment construit.

Ajoutons que l'exécution matérielle, dont chaque détail a été réglé par Stanislas de Guaita, ne laisse rien à désirer, et tout cela suffira amplement à nous faire comprendre l'accueil si sympathique fait par la presse quotidienne au nouveau volume du jeune kabbaliste.

Au milieu des luttes opiniâtres de la vie quotidienne, des efforts sans cesse croissants faits pour imposer des idées nouvelles dans des milieux hostiles ou indifférents, c'est une grande consolation pour nous tous que de voir des œuvres de cette importance affirmer la vitalité d'un mouvement toujours grandissant et toujours plus favorablement accueilli par tous ceux qui aspirent à la réaction contre l'agnosticisme contemporain ébranlé déjà et bientôt définitivement frappé d'impuissance.

PAPUS.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

LES ÉTATS PROFONDS DE L'HYPNOSE

ET

LES LOCALISATIONS CÉRÉBRALES

(Suite.)

§ V

De tout ce qui précède, on doit conclure que certains sujets peuvent, dans certains états de l'hypnose, éprouver les symptômes de la maladie de la personne avec laquelle ils sont mis en rapport et même voir les organes intérieurs de cette personne.

L'admission de ces deux faits, ou seulement du premier, a une grande importance au point de vue légal, car il en résulte que, si l'on peut poursuivre les somnambules donnant des consultations médicales, pour exercice illégal de la médecine, il n'y a pas lieu de leur appliquer nécessairement l'article 405 du Code pénal :

« Quiconque, soit en faisant usage de faux noms

ou de fausses qualités, soit en employant des *manœuvres frauduleuses* pour persuader l'existence de fausses entreprises, d'un *pouvoir* ou d'un crédit imaginaire, ou pour faire naître l'espérance ou la crainte d'un *succès*, d'un accident ou de tout autre *événement chimérique*, se sera fait remettre ou délivrer ou aura tenté de se faire remettre ou délivrer des fonds, et aura, par un de ces moyens, *escroqué* ou tenté d'escroquer la totalité ou partie de la fortune d'autrui, sera puni d'un emprisonnement d'un an au moins, ou de cinq au plus. »

Bien que la cour de cassation ait confirmé, en 1851, cette manière de voir dans l'affaire des époux Mongruel et du médecin Pyrabouski, associés pour l'exploitation d'un cabinet de consultations magnétiques, la question se pose encore assez souvent devant les tribunaux.

La confiance dans les facultés spéciales des somnambules doit cependant être limitée. Deleuze raconte à ce sujet (1) une anecdote tout à fait topique.

« J'ai été, dit-il, dernièrement témoin d'une conversation fort intéressante entre deux somnambules qui ne se connaissaient point ; elles se sont réciproquement consultées sur leurs maux ; si elles eussent été plus clairvoyantes, elles auraient été parfaitement d'accord. C'est ce qui n'est point arrivé : chacune a vu une partie des maux de l'autre, mais sans les voir tous, ce qui produisait une différence notable dans le

(1) *Histoire critique du magnétisme animal*, t. I, p. 229.

traitement. Une troisième somnambule a été présentée à la première ; celle-ci a fort bien reconnu quel était l'organe affecté ; mais les détails qu'elle a donnés sur la lésion de cet organe annonçaient qu'elle ne voyait pas distinctement la nature de la maladie.

« Je ne doute point que ces trois somnambules ne vissent très clairement leur propre état, mais il m'est démontré qu'elles n'ont pas vu de même l'état de celle avec qui on les a mises en rapport ; d'où il suit qu'on peut obtenir par les somnambules des indications très utiles, mais que c'est le comble de l'imprudence de s'en rapporter à eux pour les remèdes sans avoir soumis leurs consultations au jugement d'un médecin. »

§ VI

Des expériences toutes récentes, faites par des observateurs habitués aux recherches scientifiques, ont confirmé la réalité du phénomène de transmission de sensation à distance, même sans aucun contact apparent (1).

« Mme B..., dit M. P. Janet, semble éprouver la plupart des sensations ressenties par la personne qui

(1) Ce dernier fait avait déjà été signalé par les magnétiseurs. « Le phénomène de la transmission de sensation du magnétiseur au magnétisé, dit La Fontaine (*Mémoires*, t. I, p. 157), se déclara un jour, chez Clarisse ; je descendis alors à l'étage inférieur avec deux personnes qui me firent subir mille petites tortures, me tirèrent les cheveux, me chatouillant, me piquant, etc. Quand nous remontâmes, on nous dit que la somnambule avait indiqué toutes ces souffrances, dans l'ordre où elles m'avaient été infligées. C'est là un des phénomènes que j'ai le plus rarement rencontrés. »

l'a endormie. Elle croyait boire quand cette personne buvait. Elle reconnaissait toujours exactement la substance que je mettais dans ma bouche et distinguait parfaitement si je goûtai du sel, du poivre ou du sucre.

« Nous avons remarqué que le phénomène se passe encore, même si je me trouve dans une autre chambre... Si, même dans une autre chambre, on me pince fortement le bras ou la jambe, elle pousse des cris et s'indigne qu'on la pince ainsi au bras ou au mollet. Enfin, mon frère, qui assistait à ces expériences et qui avait sur elle une singulière influence, car elle le confondait avec moi, essaya quelque chose de plus curieux. En se tenant dans une autre chambre, il se brûla fortement le bras, pendant que Mme B... était dans la phase de somnambulisme léthargique où elle ressent les suggestions mentales. Mme B... poussa des cris terribles et j'eus de la peine à la maintenir. Elle tenait son bras droit au-dessus du poignet et se plaignait d'y souffrir beaucoup. Or je ne savais pas moi-même où mon frère avait voulu se brûler. C'était bien à cette place-là. Quand Mme B... fut réveillée, je vis avec étonnement qu'elle serrait encore son poignet droit et se plaignait d'y souffrir beaucoup, sans savoir pourquoi. Le lendemain, elle soignait encore son bras avec des compresses d'eau fraîche, et, le soir, je constatai un gonflement et une rougeur très apparente à l'endroit exact où mon frère s'était brûlé, mais il faut remarquer qu'elle s'était touché et gratté le bras pendant la journée... Ce phénomène de la communication des sensations ne se produit qu'après une longue suite de séances et à la fin d'une séance qui a duré elle-

même plusieurs heures ; aussi ne l'ai-je pas revu une autre fois avec la même netteté (1). »

La *Society for psychical researches* a étudié cette question pendant trois ans, de 1883 à 1886, et a publié les procès-verbaux de ses expériences qui ont donné des résultats concordants dans la très grande majorité des cas. Voici un extrait du préambule de l'un de ces procès-verbaux :

« Nous avons souvent observé une communauté de sensations véritablement remarquable entre l'opérateur et son sujet, phénomène qui pourrait être nommé, d'une façon plus exacte, une transmission de sensation. Ce phénomène est évidemment intimement lié à ceux dont s'occupe le comité de la transmission mentale. Nos expériences diffèrent d'ailleurs en ceci des expériences faites par ce dernier comité, que le sujet n'est pas dans son état normal, mais se trouve plongé dans le *sommeil mesmérique*. Voici comment elles ont été arrangées : Fred. Walls (un jeune homme de vingt ans, le somnambule) était assis sur une chaise, les yeux bandés, et M. Smith se tenait derrière lui. Le sujet fut endormi par M. Smith à l'aide de passes. Ce dernier fut alors piqué ou pincé dans différents endroits assez fortement et *cette opération durait généralement une ou deux minutes*. Un silence absolu fut observé, à l'exclusion d'une question nécessaire : « Sentez-vous quelque chose ? » Cette question était prononcée par M. Smith, puisque le sujet paraissait ne pas entendre les autres personnes. Dans la pre-

(1) *Revue philosophique*, n° 8, avril 1886.

mière série d'expériences, M. Smith tenait l'une des mains du sujet, mais cette précaution ayant été constamment trouvée inutile, tout contact entre l'opérateur et son sujet a été rompu dans les expériences ultérieures (1). »

Les études que je poursuis en ce moment permettront peut-être un jour d'expliquer jusqu'à un certain point la sensibilité à distance. Je me bornerai à indiquer sommairement ici le phénomène fondamental que j'ai été le premier, je crois, à reconnaître.

Dès qu'on magnétise un sujet, la sensibilité disparaît chez celui-ci à la surface de la peau. C'est là un fait établi depuis longtemps; mais ce que l'on ignorait, c'est que cette sensibilité s'*extériorise* (2) : il se forme autour de son corps une *couche sensible* séparée de la peau par quelques centimètres. Si le magnétiseur ou une personne quelconque pince, pique ou caresse la peau du sujet, celui-ci ne sent rien; si le *magnétiseur* fait les mêmes opérations sur la couche sensible, le sujet éprouve les sensations correspondantes.

De plus on constate qu'il y a une série de couches analogues à peu près équidistantes et dont la sensibilité décroît proportionnellement à leur éloignement du corps. Avec M^{me} K... j'ai pu reconnaître ces couches à plusieurs mètres.

D'après les sujets qui voient bien le fluide à l'état de

(1) *Proceedings of the Society for psychical research*. V. I. Part. III.

(2) On a bien constaté à la Salpêtrière que les hystériques, insensibles quand on opérait sur leur peau, éprouvaient une sensation quand on remuait les doigts à quelque distance; mais on s'était contenté d'appeler cela de l'hyperexcitabilité, et on n'était pas allé plus loin.

rapport, on peut représenter le phénomène par le schéma ci-dessous où l'intensité de la sensibilité

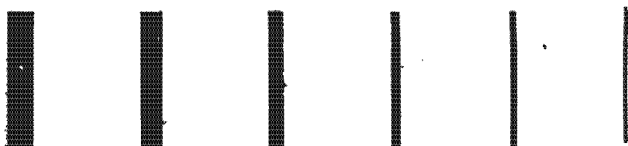


Fig. 1. — Schéma des couches sensibles.

est indiquée par l'intensité de la teinte qui, pour eux, est une lueur plus ou moins vive; on y reconnaît la présence de *nœuds* et de *ventres* comme dans toutes les propagations de mouvement scientifiquement étudiés jusqu'ici (1).

(1) L'homme qui se contente du témoignage de ses sens pour apprécier ce qui se passe autour de lui est naturellement conduit à ramener le monde entier à deux entités essentielles : *La Matière et l'Énergie* :

La Matière inerte et l'Énergie qui la fait mouvoir.

Mais si, par la pensée, il cherche à aller plus au fond des choses, il ne tarde point à s'apercevoir que la première fuit, pour ainsi dire, devant lui. Quelque petit que soit l'atome auquel il la réduise, il peut concevoir un atome encore plus petit; et cet atome, il peut, par l'imagination, le dépouiller successivement de toutes les propriétés qui constituent pour lui la matière telle qu'il la perçoit tous les jours; il peut le supposer sans étendue, sans lumière, sans chaleur, sans poids, etc.

L'énergie au contraire se montre partout; aussi loin qu'on plonge ses regards dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit, son action s'affirme évidente, pour soutenir les mondes et pour réunir les atomes inconcevables.

De telle sorte qu'on est arrivé à se demander si la Matière existait et s'il y avait autre chose que l'Énergie.

D'autre part, il n'est guère possible de comprendre que l'Énergie n'ait pas pour *support* une entité différente qui sert à propager son action. Du reste une science positive, la mécanique rationnelle, parvient à expliquer non seulement le mouvement des astres, mais encore la plupart des phénomènes physiques que nous observons à l'aide de l'hypothèse d'un milieu transmissif de la force, composé d'une substance à la fois très subtile et très élastique.

Dès lors tous les corps seraient formés de particules matérielles infinitésimales animées chacune de mouvements propres extrêmement rapides dont telle composante affecte tel ou tel de nos organes et non les autres de manière à produire la sensation du toucher, de la vue, du son, de la chaleur, etc.

Voilà bien l'hypothèse moderne.

Mais comment ces atomes dont la petitesse défie l'imagination, s'ils existent, peuvent-ils nous donner, à l'aide de simples vibrations, ces im-

L'écartement des couches sensibles varie avec l'état de santé du sujet, son *degré d'élection* pour le magnétiseur et la profondeur de l'hypnose ; je l'ai vu de 0^m 10 chez M^{me} K... et de près d'un mètre chez M^{me} V... qui relevait d'une grave maladie. Il semble du reste que les positions de ces zones sensibles se modifient comme si le *magnétisé* cherchait toujours à maintenir le contact avec le magnétiseur.

§ VII

Je n'ai pas trouvé, dans les ouvrages des magnétiseurs que j'ai eu l'occasion de parcourir, d'observa-

pressions diverses. La chose est assez difficile à concevoir pour qu'il ne soit point sans intérêt d'en chercher une preuve directe dans d'autres conditions. Cette preuve sera fournie par une expérience qu'il est facile de répéter.

Mettez un sujet dans l'état de somnambulisme, les yeux ouverts, présentez-lui votre montre et donnez-lui la suggestion suivante :

« Au réveil vous verrez sur cette table quatre montres semblables à celle-ci.

« La première, placée ici, vous la verrez seulement, mais ce ne sera qu'une apparence, vous ne la sentirez pas quand vous essaieriez de la prendre.

« La deuxième, placée ici, vous la verrez, vous la sentirez au toucher, mais elle n'aura pas de poids.

« La troisième, ici, vous la verrez, vous sentirez son contact, son poids, mais vous n'entendrez pas son tictac, vous ne verrez pas marcher les aiguilles.

« La quatrième, ici, vous la verrez, vous sentirez son contact, son poids ; vous entendrez son tictac ; vous verrez marcher les aiguilles : celle des secondes, celle des minutes et celle des heures comme elles doivent marcher. »

En opérant sur différents sujets, on obtient des résultats légèrement différents suivant la vivacité de leur imagination ; mais, pour tous, si la suggestion a été donnée avec la précision nécessaire et le degré d'énergie qui convient à leur impressionnabilité, l'illusion est si complète qu'ils ne parviennent pas à distinguer la montre n° 4 de la montre véritable quand on la leur présente à la fin de l'expérience.

La matière, telle qu'elle existe pour nous, a donc été reconstituée pour eux par l'adjonction successive de ses diverses propriétés ; seulement au lieu de la percevoir à l'aide des vibrations communiquées aux extrémités extérieures des nerfs sensitifs par les vibrations des corps eux-mêmes, ils la perçoivent à l'aide des vibrations communiquées aux extrémités intérieures de ces mêmes nerfs par la *Pensée*, c'est-à-dire par quelque chose que nous ne concevons pas comme matière mais comme force.

tions relatives à l'hyperesthésie du sens du toucher que j'ai signalée pour Benoît dans l'état de lucidité, mais j'ai été pour ainsi dire témoin, à Blois, en 1886, d'un fait analogue.

Le sergent B..., du 113^e de ligne, sur lequel j'avais fait quelques expériences relatives à la polarité, était sujet à des accès de somnambulisme naturel se reproduisant en moyenne tous les huit ou dix jours. L'accès s'annonçait généralement dans la journée par un grand besoin de sommeil ; et, le soir, B... s'endormait dès qu'il était au lit. Deux heures après environ, il se levait, s'habillait, allait s'asseoir à sa table et, parlant alors tout haut, il racontait le plus souvent ce que faisaient à ce moment-là les personnes avec lesquelles il était en relation ; de là des révélations piquantes, mais fort ennuyeuses, parce que son camarade de chambrée était toujours là pour les recueillir.

Un vol fut commis au régiment ; on avait pris pendant la nuit le porte-monnaie d'un sergent-major dans la poche de son pantalon déposé sur une chaise près de son lit. Quatre ou cinq nuits après, B..., qui avait beaucoup entendu parler de l'affaire, prend son accès de somnambulisme à l'heure ordinaire, mais, au lieu d'aller à sa table, il sort de sa chambre, suivi de son camarade qui tenait à savoir ce qu'il allait faire.

Il se rend droit à la chambre du sergent-major volé, regarde le pantalon, *flaire le plancher* et, la tête penchée, les narines ouvertes, comme un chien qui suit une trace, il longe les corridors, descend les étages, traverse la cour, s'arrêtant parfois pour se coucher à terre et renifler en maugréant de ce qu'il ne sentait

presque plus ; enfin, après quelques crochets vers les angles des bâtiments où le voleur imaginaire qu'il suivait ainsi semblait avoir guetté s'il n'y avait personne plus loin, il enfile un corridor, monte un étage et va droit au lit d'un soldat qu'il ne connaît pas du tout et dans la chambrée duquel il n'avait jamais mis les pieds ; là, après quelques secondes d'examen, il dit avec dépit : « *Trop tard!* » puis retourna se coucher.

Le lendemain, l'histoire se répandit. Le soldat ainsi désigné avait une mauvaise réputation ; on l'arrêta, on fit une enquête, au cours de laquelle, étonné de la précision avec laquelle on lui décrivait son itinéraire, il se laissa aller à dire : « *On m'a donc suivi ?* » Mais cette preuve ne pouvait suffire et on dut le relâcher, bien que tout le monde fût convaincu de sa culpabilité.

§ VIII

La question de l'action des remèdes à distance que nous avons touchée à propos de l'état de rapport a soulevé de telles protestations lors d'une communication faite sur ce sujet par le D^r Luys à l'Académie de médecine qu'il ne me paraît pas inutile de rappeler qu'elle a été maintes fois observée par des expérimentateurs opérant d'une façon tout à fait indépendante.

Parmi les contemporains, je me bornerai à citer les professeurs Bourru et Burot, à Rochefort, le D^r Dufour, à l'asile départemental de Saint-Robert, et à renvoyer pour le détail de leurs expériences et des miennes à mon livre sur les *Forces non définies*.

Dans le livre premier, chapitre XXII de la *Magie*

naturelle, J.-B. Porta affirmait déjà que des symphonies, exécutées sur des instruments fabriqués avec des planches de bois médicinal, produisaient le même effet que les médicaments tirés de ces plantes mêmes.

En 1747, un médecin de Venise, Pivati, avait constaté d'abord que, lorsque des substances odoriférantes se trouvent dans l'intérieur d'une bouteille en verre et que l'on électrise cette bouteille, les odeurs transpirent à travers le verre et se répandent dans l'atmosphère ; puis que, lorsque des substances sont placées dans les mains de personnes que l'on électrise, ces substances communiquent leurs vertus médicales à ces personnes qui peuvent ainsi éprouver l'effet des médicaments sans les prendre à la manière ordinaire.

Pivati effectua ainsi, dit-on, des cures remarquables.

Les expériences de Pivati furent confirmées par celles de Vérati (de Bologne), de Bianchi (de Turin), ainsi que par le professeur Winkler (de Leipsig) qui s'est assuré du pouvoir de l'électricité sur le soufre la canelle et le baume du Pérou.

Il y a une quarantaine d'années, le D^r Viacin reprit ces expériences, peut-être sans les connaître, et voici quelques passages des lettres qu'il écrivait au D^r Charpignon (1).

« L'ingestion des actions dynamiques des substances est constante sur tout le monde. Cette ingestion se fait par des insufflations le plus souvent et à l'aide de tubes de verre dont la forme a la plus grande

(1) D^r Charpignon, *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme*, p. 59.

influence. Pour la plupart des remèdes, quel que soit le point que l'on magnétise par insufflations ou autrement, toute l'organisation ne peut manquer d'être envahie par le dynamisme du remède, dont les symptômes se trahiront sur leurs points d'élection ordinaire, excepté toutefois l'ipécacuanha et plusieurs autres substances. Ainsi, par le magnétisme, l'ipécacuanha donne le tétanos comme la strychnine et agit surtout sur le cœur et sur le poumon ; le mercure donne le plus souvent le tremblement mercuriel.

« Léonidas Guyot a failli faire périr un médecin réfractaire, en le magnétisant à travers la noix vomique ; il a ensuite dissipé les accidents, comme on le fait ordinairement, avec des passes. Avec du colchique, il a purgé toute une chambrée..... J'ai guéri d'une manière éclatante, dans dix jours, une méningite chronique sur un enfant, en le magnétisant à travers le laudanum Rousseau. M. J., se magnétisant à travers l'iode par insufflation, s'est guéri d'un hydrocèle compliqué d'œdème du cordon. M. Toupielle vient de corriger un employé, stupide et vieux réfractaire, en le magnétisant pendant deux heures avec de l'aloès ; le lendemain, le vieux récalcitrant a été pris d'une diarrhée qui dura plusieurs jours. »

Il n'y a là, du reste, sauf la différence du véhicule, qu'un phénomène identique au transport invisible des particules matérielles d'un corps sous l'influence de l'électricité, transport qui s'effectue tous les jours sous nos yeux sans que nous nous en étonnions (1).

(1) La galvanoplastie n'est, en effet, pas autre chose et les deux expériences suivantes, récemment relatées dans une chronique scienti-

Le tort qu'on a dans toutes les expériences de ce genre, c'est de croire qu'on peut les reproduire à volonté; il est, en effet, facile à comprendre que des sujets assez sensibles pour percevoir des impressions aussi faibles que les émanations dont il est question doivent être profondément troublés par les regards et même par la simple atmosphère des assistants : c'est comme si l'on voulait étudier les oscillations d'un pendule en moelle de sureau exposé à tous les vents.

§ IX

On confond souvent sous le nom d'*extase* des phénomènes tout à fait différents.

On sait combien est vive l'action produite par la musique sur la plupart des sujets à l'état cataleptique. Si la musique est douce, le sujet, tout entier au plaisir qu'elle lui cause et aux idées qu'elle lui suggère, joint les mains (fig. 2), lève les yeux au ciel et prend les poses qu'on voit dans l'extase religieuse. Mais si la musique était gaie, le sujet manifesterait de la gaieté ;

fique par le Dr Foveau de Courmelles, font, pour ainsi dire, sauter aux yeux ce transport :

1° Dans une cuve de verre remplie d'eau dont le fond est incliné, on place à la partie la plus basse un globule de mercure au contact de l'électrode positive d'une pile ; à la partie la plus relevée du fond du vase on fait aboutir l'électrode négative. Quand le courant a passé quelque temps on reconnaît que des particules infinitésimales de mercure ont traversé l'eau de bas en haut, d'une façon invisible pour nous, et sont venues recouvrir la surface de l'électrode négative qui donne le précipité laiteux caractéristique du chlorure de mercure quand on le met en présence d'un chlorure quelconque, dissous et incolore ;

2° Si l'on place du prussiate de potasse à l'*intérieur* d'un morceau de peau de poulet plusieurs fois repliée sur elle-même et qu'*extérieurement* on applique deux électrodes imbibées de sulfate de fer, on ne tarde pas à voir se développer sur la peau de poulet la coloration bleue caractéristique de la réaction de la dissolution incolore du sulfate de fer dans l'eau sur la dissolution légèrement jaunâtre du prussiate de potasse.

si elle était triste, de la tristesse, etc. La figure 3 montre qu'il n'y a là qu'une mimique plus ou moins parfaite des sentiments que fait naître l'air joué.

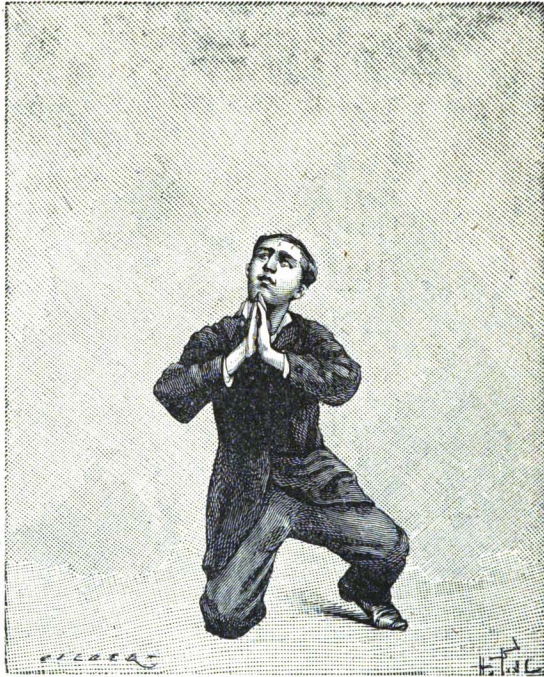


Fig. 2.

Les poses extatiques pourraient être également produites dans cet état par la simple pression du milieu du front, ainsi qu'on le verra à propos de localisations cérébrales. Là encore, il n'y a qu'un sentiment développé par une action physique sur certaines cel-

lules du cerveau ; car on amène des sentiments et des poses différentes par d'autres attouchements.



Fig. 3.

Quand l'hypnose est plus profonde, le magnétiseur peut provoquer les mêmes phénomènes par les mêmes procédés (musique et attouchements sur le crâne) avec plus d'intensité encore, car dans l'état cataleptique le sujet est muet et se borne à exprimer ce qu'il ressent

par des gestes tandis que, dans l'état de rapport et dans les suivants, il raconte les visions qu'il perçoit.

D'après les anciens magnétiseurs, certains sujets finissent par arriver à un état où ces impressions sont poussées à un tel degré d'intensité qu'on a cru devoir les expliquer en disant que l'âme se dégageait du corps.

« L'extase magnétique, dit Charpignon (1), se montre encore bien plus rarement que le somnambulisme ; à peine la rencontre-t-on une fois sur vingt cas de somnambulisme lucide, ce qui suppose presque deux cents sujets magnétisés, car nous croyons que bien souvent on a pris de la haute lucidité pour l'extase.

« Ce phénomène ne se manifeste que chez les somnambules très lucides, et principalement chez ceux qui sont portés à des sentiments d'une religion tendre ou élevée ou qui sont animés d'un amour profond ; sur ces sujets la crise s'opère spontanément ; sur les autres, elle peut être provoquée par l'art. Étudions d'abord l'extase déterminée par le magnétisme.

« Il arrive qu'en magnétisant avec énergie un somnambule prédisposé à la crise dont nous parlons, *il cesse tout à coup d'entendre son magnétiseur ; il pâlit, ses membres s'affaissent complètement, et, si l'on ne sentait encore des battements au cœur, on croirait que la mort vient de frapper le somnambule.* C'est que ce surcroît de fluide magnétique a comme rompu les centres où la circulation nerveuse se faisait, et que

(1) *Physiologie du Magnétisme*, p. 96 et suivantes.

l'âme inondée de cette lumière se trouve sur le point de perdre ses rapports avec le corps. Elle est sur la limite du monde physique, attirée par le monde spirituel qui est lumière pure. Alors, si l'on reste observateur, on voit le visage de l'extatique exprimer un sourire de bonheur ; il demeure silencieux ordinairement, quelquefois il parle seul et très bas ; ce que l'on peut saisir, ce sont les expressions d'amour, de béatitude, adressées à un être qui semble converser avec lui, ou bien ce sont des paroles de consolation, des conseils sur un événement d'avenir adressés à celui qui occupe les pensées de l'extatique ; très rarement il pense pour lui ; il a oublié la terre... Après une demi-heure de durée, cette crise s'éteint, et le somnambulisme se rencontre comme avant sans qu'il reste aucun souvenir de ce qui s'est passé dans l'extase... La plupart des extatiques qu'on laisse *libres* dans la crise disent voir un ange qui s'intéresse à eux et les conseille...

« Les extatiques qui ont ces visions célestes et ces tendances d'abnégation personnelle sont toujours des jeunes personnes dont l'âge n'a pas permis au souffle des passions de ternir la candeur de l'âme, ou des individus dont la vie est remplie de vertus. Quelle que soit d'ailleurs leur religion, le caractère mystique est le même : amour indifférent pour les affections terrestres, désir ardent du ciel, visions d'êtres spirituels. Cette assertion que nous répétons d'après Deleuze nous paraît fort contestable et demande, pour être admise, plus d'études comparatives en différents pays.

« Ce n'est guère que dans l'extase que l'on observe de ces vues à distance subite et sans qu'il existe aucun rapport entre les lieux et le sujet, ou de ces communications intimes des pensées..., ou bien encore qu'on le voit pris de la maladie d'un étranger en symptômes et en douleurs, et le malade subitement soulagé.

« Parmi les extatiques religieux ou très affectueux, on en observe qui se font un bonheur de mettre à profit la faculté d'influence dont jouit tout somnambule lucide pour soutirer le principe morbide qui entretient une maladie dans une personne qu'ils ont prise en amitié. Ainsi, auprès d'eux, le malade ne sent plus ses souffrances ; ce soulagement continue plus ou moins longtemps ; et, si le rapport est souvent répété, la guérison a lieu, tandis que l'extatique est pris de fièvres et de douleurs, et les mêmes organes présentent chez lui les mêmes symptômes de maladie. Cette absorption de maux a lieu sans qu'on s'en doute ; l'extatique est concentré : il vous prend ordinairement la main comme d'amitié, et, pendant que vous le contemplez et que vous donnez cours à votre réflexion, il aspire volontairement le mal qui vous détruit. »

Ceux qui suivent la marche de la science moderne ont certainement été frappés du rapport entre les derniers faits que je viens de rapporter et les guérisons par *transfert* obtenus à l'hôpital de la Charité par le Dr Luys (1). M. Luys détermine artificiellement, au

(1) Voici un exemple de transfert produit par Lafontaine d'une façon tout à fait imprévue et cité par lui :

« J'ai magnétisé un jeune peintre, M. Devienne ; j'étais extrêmement

moyen de passes avec un aimant sur le malade, une *déséquilibre* entre les états nerveux des deux individus mis en présence, de telle sorte que l'un, se trouvant, pour ainsi dire, rempli jusqu'au bord, se déverse dans l'autre. C'est, pour employer une autre image, comme si l'on avait deux vases dont le premier contiendrait une liqueur toxique et le second de l'eau; en mettant le premier en communication avec le second, on dilue la liqueur qui s'y trouve et, à la fin de l'opération, le liquide contenu dans les deux récipients est le même : la toxicité de l'un s'est affaiblie de toute celle qui a été transmise à l'autre. Au bout d'un certain nombre d'opérations analogues, la liqueur du premier finira par être devenue tout à fait inoffensive.

Si cette manière de concevoir les choses est exacte, on peut arriver à peu près au même résultat en saturant le malade d'un fluide quelconque non morbide, soit avec des passes à la main, soit avec une machine électrique : c'est en effet ce qui se produit.

Dans le transfert extatique les choses paraissent ne pas se passer exactement de la même façon. J'emploie encore une comparaison à laquelle je prie le lecteur de ne pas attacher d'autre importance que celle d'un procédé mnémonique : le vide se fait dans le corps de l'extatique par l'extériorisation de son fluide sous l'influence de cause morale ou physique, et alors ce corps aspire le fluide du malade. On a vu, en effet

fatigué en arrivant chez lui, et je lui demandai un verre d'eau sucrée. Il m'apporta du vin et du sucre; et j'en bus, tout en le magnétisant, plusieurs verres qui auraient pu, en toute autre circonstance, agir sur moi. J'étais excessivement calme, mais, au réveil, M. Devienne était tout à fait gris, au point même de ne pouvoir manger de toute la journée. » (*L'Art de magnétiser*, Paris, 1852, p. 245.)

(§ VI), qu'à mesure que le sujet s'approfondissait dans l'hypnose, sa sensibilité se transportait plus au dehors.

Voici maintenant comment certains somnambules expliquent eux-mêmes cette crise suprême de l'extase :

Le D^r Chardel rapporte (1) qu'un jour, ayant poussé très loin une somnambule, il lui récita, sur sa demande, une tragédie de Racine et il le fit en exprimant avec émotion les sentiments suscités par le poète. La jeune femme qui l'écoutait s'exalta au point de tomber sans connaissance. Jamais privation de sentiment ne fut plus effrayante ; le corps avait toute la souplesse de la mort : chaque membre que l'on soulevait retombait de son propre poids, la respiration s'était arrêtée, le pouls et les battements du cœur ne se faisaient plus sentir ; les lèvres et les gencives se décolorèrent et la peau, que la circulation n'animait plus, prit une teinte livide et jaunâtre. Chardel parvint à ranimer par des insufflations sa somnambule qui, dès que la parole lui fut revenue, l'assura que, bien que la circulation sanguine fût revenue partout, la circulation nerveuse n'était encore rétablie que dans la tête et la poitrine en sorte qu'« elle voyait son corps comme un objet étranger dont elle répugnait à se revêtir. Elle n'y consentit qu'en cédant à ma volonté et me prévint que c'était ma vie spiritualisée (fluide magnétique) qui rétablissait chez elle la circulation nerveuse. »

Le D^r Charpignon avait un malade qui tombait spontanément en extase pendant la nuit et éprouvait des sensations analogues.

(1) *Esquisse de la nature humaine expliquée par le magnétisme animal.* Paris, 1826.

« J'entre, dit-elle (1), dans un état semblable à celui que le magnétisme me procure ; puis peu à peu mon corps se dilate et je le vois très distinctement loin de moi, immobile, pâle et froid comme un mort ; quant à moi, je me parais une vapeur lumineuse, je me sens penser *séparée de mon corps* (dans cet état, je comprends et je vois bien plus de choses que dans le somnambulisme), tandis que, dans le somnambulisme magnétique, je pense sans être séparée de mon corps. Après quelques minutes, un quart d'heure au plus, cette vapeur se rapproche de plus en plus de mon corps ; je perds connaissance et l'extase a cessé. »

J'ai eu récemment l'occasion de pouvoir magnétiser très régulièrement une jeune femme qui était un sujet neuf et d'une sensibilité extrême ; je faisais peu d'expériences et je me bornais à essayer d'approfondir de plus en plus l'hypnose.

Ce n'est qu'au bout de huit ou dix séances que je parvins à dépasser l'état de rapport ; dans cet état comme dans les précédents, j'obtins dès le début avec la plus grande facilité, par les procédés décrits précédemment, les phénomènes de l'extase ordinaire. Ces phénomènes étaient de plus en plus accentués à mesure que le sommeil était plus profond, mais il y avait entre eux une continuité évidente : c'étaient bien les souvenirs d'impressions antérieures qui s'objectivaient avec une intensité croissante. Un jour, la vision, au lieu de porter sur des vierges en robe bleue, des enfants Jésus et des anges, fut tout à fait païenne ; les

(1) Charpignon, *Physiologie du Magnétisme*, p. 105.

dieux de l'Olympe avaient remplacé les habitants du paradis chrétien et la scène vue par M^{me} Z... était l'exacte reproduction d'un tableau de mon cabinet devant lequel je l'avais trouvée en contemplation au commencement de la séance.

Tout à coup, au bout d'un mois environ, la crise décrite par Deleuze, Chardel, Charpignon, etc... se déclara, absolument nette, caractérisée par le mépris des choses terrestres et le souvenir au réveil non seulement de sa dernière vision, mais encore de toutes les visions antérieures.

Dès lors les allures de M^{me} Z... se modifièrent complètement. Elle, qui jusqu'alors admettait sans conteste mes explications, déclara que, cette fois, elle avait été réellement transportée hors de son corps; qu'elle ne s'était pas bornée à voir, comme dans les séances précédentes, ses souvenirs matérialisés, mais que son âme avait été directement en communication avec l'esprit de Dieu; que du reste ces choses-là ne pouvaient s'expliquer et que c'était les profaner que d'en parler devant des gens qui refusaient d'y croire.

Elle revint encore une fois chez moi; j'appris alors par son mari que, depuis sa dernière visite, elle était tombée plusieurs fois spontanément en extase, et que, quand on la réveillait, elle se plaignait mélancoliquement d'être ramenée aux misères de la vie. Puis je ne la revis plus.

J'appris également que, depuis quelques jours, elle avait eu l'occasion de causer avec un spirite. Sont-ce ces conversations qui l'ont suggestionnée? C'est possible, mais ce n'est pas là mon impression.

Ce qui reste acquis, c'est l'existence d'un état extatique particulier décrit d'une façon presque identique par tous ceux qui ont eu l'occasion de l'observer.

ALBERT DE ROCHAS.

(*A suivre.*)

Liturgie et Rituel

D'UNE PRIÈRE ÉSOTÉRIQUE

La prière ésotérique ne saurait être une supplique présentée à la Divinité ni une sommation prononcée à ses puissances dans le dessein d'obtenir quelque assouvissement matériel, épuration morale ou éclaircissement intellectuel.

Elle doit être et ne peut être qu'un prélude au retrait en soi, une préparation au recueillement nécessaire pour entendre l'oraculaire voix de la PROVIDENCE chuchoter dans le saint-des-saints de notre être les suggestions qui nous feront forts contre les atteintes actuelles ou prochaines du DESTIN, — pour ségréger l'insufflation une où elle nous communique le mot de passe à jeter à la triple gueule de Cerbère, — pour recevoir l'ange qui descend nous offrir le flamboyant glaive à éventrer le dragon, le héros qui sur les ailes de l'Intuition surgit de l'espace pour disputer au monstre dévorant l'Andromède qu'est notre VOLONTÉ enchaînée aux rocs bruts de la Forme.

La prière ésotérique par excellence est celle où les hiérophantes gnostiques notèrent les enseignements de la tradition essénienne manifestée en Jésus : le *Pater*. En voici peut-être l'interprétation. L'étudiant en occultisme qui l'a tentée s'est efforcé d'y condenser les principes généraux de la Kabbale, tels que les offrent le courant représenté jadis par la Milice du Temple et aujourd'hui par l'Ordre des Rose-Croix, et la filiation des Illuminés allemands, de Martinèz Pasqualis, de Saint-Martin et de la Fraternité des S. : I. :., et ceux du pythagorisme, tels que les ont propagés Appollonius de Tyane, colligés Iamblique, et restitués Fabre d'Olivet. Le sens intime du Védo-Bouddhisme y a aussi été livré, et l'on y trouve même l'essence du *Fatiha*, oraison capitale du Koran. Enfin y transparaissent les aspirations sociales des générations nouvelles.

PATER ÉSOTÉRIQUE

Au nom de la Source, et du Verbe, et de l'Esprit ;
 Au nom de la Pensée incognoscible, inconcevable, inaccessible, ineffable : au nom de l'Absolu ;

Au nom de la Parole émanée, formulée, énoncée, incarnée : au nom du Manifesté ;

Au nom du Souffle qui éveille, incite, illumine, vivifie : au nom de l'Évocateur ;

Au nom de l'Occulte, et du Révélé, et du Révélateur :

Que me soit accordé ce qui m'est dû.

..

Notre Père, qui es au delà et au-dessus du Temps et de l'Espace, de l'abîme où vibrent le Rayon et la Voix et la Forme, de la tourmente où gémit et blasphème la Vie, du champ où la Sueur ruisselle, et les Larmes, et le Sang ; j'ai la conviction et j'ai le sentiment que tu Es réellement, que ta Volonté est de perfection immarcescible, que de ta Providence, lorsque secondée, omnipotente est l'efficacité.

Que soit confessé ton Être, que soient glorifiés et que soient bénis tes Gestes, que la nuit s'embrase de l'éblouissement de tes Signes, que le silence s'écroule au tonnerre de tes Phrases, que ton Nom, illisible aux yeux, imprononçable aux lèvres, s'incruste ineffaçable en la chair du cœur : que l'universalité des individualisations te reconnaisse et se voue aux objets de tes incitations salvatrices.

Car c'est, et ce n'est que de cet assentiment unanime que peut résulter l'extirpation de toute cruauté. Que cette alma douceur s'épande, que cette harmonie s'instaure, qui sont ta tyrannie : que seules gouvernent, sous ta décuple Couronne, des Lois consenties de tous ; que le Labeur soit équitablement rémunéré, et sain, et digne, et que les Signes du Pain circulent, jamais attardés en des accumulations stériles pour la collectivité ; que tous aient droit de Subsistance et que tous aient devoir d'Assistance ; que l'Humble n'ait plus à envier, et que le Superbe puisse descendre en soi-même sans pâlir ; que les mères n'aient plus à abolir leur fruit à peine né, lorsqu'il naît, pour le sauver de la Faim, et de la Haine, et de la Prostitution, et du Crime, et de la Guerre, et que les éphèbes n'aient plus à fuir le sol

familial ou mutiler leur corps pour se préserver de la servitude; que le Glaive des grandes querelles soit enfoui dessous le blé, et que la Hache des rancunes légales mais illégitimes assaille les futaies insondées; que les femmes traînent les Canons à la côte et les immergent en chantant, et que les Enfants amoncellent aux carrefours les Étendards et les brûlent, bondissant en une ronde rieuse autour du brasier; que la Torche des révoltes éclaire les noces sociales, et que la Cloche des tocsins tinte pour les funérailles des patries. Que, l'iniquité s'évaporant entre leurs doigts comme une larve un instant objectivée, les négateurs du Passé et les négateurs de l'Avenir se prosternent devant l'aube de ton règne, et que les hérauts de l'Éternité proclament la fondation de la Justice loyale, de l'Amour illimité, de la Paix infrangible.

Et que l'humanité soit ton Messie parmi ses frères des séries infrahominales — animaux, végétaux, minéraux, — comme parmi ses frères des séries juxtahominales — élémentaires, élémentals, — et les guide selon tes voies, allégeant ainsi pour eux le poids du Destin. Et que pareillement en les séries supra-hominales ou du moins extraterrestres des mondes qui scintillent au ciel de nos nuits et de ceux qui palpitent par-delà et par-delà encore et toujours, ta Volonté soit discernée et suivie. Car la vie est partout, et de toutes ses modalités l'homme est solidaire, et il a une mission à remplir auprès de certaines de ces modalités.

Ni pour ceux-ci, ni pour ceux-là, ni pour les autres, — que l'on vienne à toi par le véhicule de l'intelligible

ou par celui du sensible, que l'on t'invoque à travers la conscience ou à travers le Soleil, ou même à travers l'Ennemi, que l'on t'exprime par les symboles des Rouges ou par ceux des Noirs, que l'on te révère en les tabernacles de l'Orient ou en ceux de l'Occident, car toute doctrine est pleine de toi, et tous les rites cultuels, et toutes les théories philosophiques, et toutes les hypothèses scientifiques, et toutes les éthiques individuelles et sociales, et toutes les esthétiques, ne sont que des manifestations de ta Tri-unité *révélée* diversement selon la multiplicité des Races, et des Habitats et des Ages, — tu n'as jamais, dans le passé qui n'a pas commencé, interrompu l'influx de tes prémonitions, et il est de ton essence que tu ne l'interrompras jamais dans l'avenir qui ne finira point. A moi, je connais que cet aliment n'a manqué, et j'ai confiance qu'il ne manquera, en aucune circonstance de l'existence actuelle ; je crois qu'il n'a pas cessé, au cours des personnalisations qu'a traversées mon individualité depuis que tu m'as exhalé, et j'ai conviction qu'il ne cessera, au cours des migrations qui me restent à accomplir avant que tu me résorbes, de m'être offert. Et en cet instant je sais qu'il est en moi. Je te conjure de m'aider à percevoir l'intention que tu y enveloppes, si j'en suis digne, et à en percevoir ce dont je puis être digne, l'intention relativement à l'occurrence présente.

Que si les infractions dont j'ai mémoire de m'être rendu coupable envers tes désirs et celles que je ne me rappelle pas à cette heure, ont obscurci mon sens intérieur au point que déchiffrer les intuitions descen-

dues de ton infinité jusqu'à mon infimité et infirmité me soit devenu à peine possible, sois-moi clément en considération des efforts que j'ai faits et que je fais pour me racheter, efforts humbles dans les résultats acquis et auprès de l'énormité des fautes commises, plus appréciables en regard de cette mienne infimité et infirmité. Et si parfois, jugulant ma passion, j'ai obtenu de n'opposer aux traits des mauvais que le bouclier de diamant du pardon, et de retourner la grêle pestifère en pluie de fleurs embaumantes ; si, élevant qui pensait m'abaisser, j'ai réussi par là à m'élever moi-même, sois-moi miséricordieux dans la proportion divine de la mesure où j'ai pu l'être d'homme à homme.

Que j'aie enivré et possédé de ton immédiate et constante présence, de sorte que le sourire des chairs et l'étincellement des breuvages et la vapeur des nourritures ne m'attirent point à l'oubli de la voie droite. Que je ne m'écarte point pour visiter l'Hexapole ; que je ne m'attarde point à me pencher sur les étangs côtoyés pour cueillir les lotus perfides du songe illi-cite ; que je ne m'arrête point pour dormir à l'ombre des manceniliers. Que, ton appui m'exaltant, l'assaut des désespérances ne me terrasse point ; que, tes exhortations m'aiguillonnant, les lacets du doute ne m'entravent point ; que, tes conseils m'éclairant, les insinuations de l'Astral ne me troublent point. Que, me souvenant sans cesse des immenses et innombrables marques de ton indulgence à mon égard, je n'aie qu'encouragements pour ceux que j'ai pu devancer ; et que, me représentant sans cesse mon indignité, je n'aie que

louanges pour ceux qui m'ont devancé. Que, pénétré de ma débilité, loin de m'irriter aux obstacles, je m'étonne de ne les pas rencontrer plus nombreux et plus pénibles. Que, ne me laissant pas duper par l'éclat des richesses transitoires et toujours iniques et des gloires transitoires et souvent iniques, je ne convoite qu'un trésor, la parfaite identification à ta Volonté de ce qu'il y a en moi de conscient, et qu'un triomphe, le définitif assouplissement à ma Volonté de ce qu'il y a en moi d'inconscient. Que je marche Silencieux et Illisible, aspirant à n'écouter que toi, car il n'est qu'un Maître, et c'est toi ; à n'être connu que de toi, car il n'est qu'un Juge, et c'est toi ; à n'être aimé que de toi, car il n'est qu'un Ami, et c'est toi ; à n'aimer que toi, car toi seul Es. Et qu'à leurs questions mes compagnons de voyage aient de moi cette réponse toujours : « Tel bien a été accompli, et Dieu en est l'auteur ; tel mal a été perpétré, et j'en suis le coupable. » Le triple vaisseau de mon être ira ainsi s'assainissant, et, puisque jamais la chaussée ne se dérobe aux pieds purs, le Mal enfin sera devant moi comme s'il n'était pas.

Et en effet le mal n'est devenu que parce que je l'ai voulu. J'ai appelé en mon atmosphère la pestilence des conceptions, des paroles et des gestes mauvais, et voici que je défaille ; la disperser, je ne saurais, car le reflet en vibre indissoluble aux ondes du Grand Fleuve Noir ; mais la compenser peu à peu et la neutraliser par des parfums respectivement adverses et graduellement intensifiés, je le puis et le veux. J'ai accumulé autour de moi des murailles de fumier, et elles vont se rapprochant ; les abattre, je ne saurais, car le sang de

l'Impalpable a trempé leur ciment ; mais m'exhausser jusqu'à saisir la main que tu tends pour me ramener à l'air large et bon, je le puis et le veux. La serre du Destin ne m'étreint si affreusement que parce que j'ai méconnu les vœux de ta Providence ; mais que j'apprenne et que je comprenne ceux qu'elle forme pour le relâchement de cette angoisse en l'occurrence présente, et j'aurai une arme.

Que je puisse, comme j'en ai le devoir, user de cette arme, selon les droits que je puis en avoir acquis, et selon ceux que j'ai pu n'en perdre pas.

∴

Au nom de l'Incommunicable, au nom de son Incorporation, au nom de leur Médiateur,

Que me soit accordé ce qui m'est dû.

* *

Autant que possible :

Cela doit être proféré à haute voix, sur le ton solennel un peu, monocorde presque, et très rythmé, d'une incantation ; et proféré debout, et à jeun — le matin dès le réveil ; — en pleine lumière solaire ou artificielle (jamais lunaire), et le visage tourné vers le Nord.

Le priant doit au préalable s'être placé sur un tapis de pure laine, et avoir enveloppé le dessus et les côtés de sa tête et sa nuque, son dos et ses flancs, d'une étoffe de pure laine, et qui rejoigne parfaitement le tapis, celui-ci et celle-là étant préférablement blancs, (jamais noirs) ; avoir allumé sur un trépied devant lui, soit, selon le jour de la semaine et l'heure, le

parfum en correspondance indiqué par l'horloge magique de Papus, soit, uniformément, de l'encens ; faire face à un mur nu, offrant une nuance unie, plutôt rouge (jamais noire ni blanche), et au milieu duquel règne un Pentagramme simple, exempt de tout accompagnement et ornement (la pointe haute, cela va sans dire), blanc, et de dimensions telles que d'un seul regard il puisse être embrassé en son entier. Le priant, dès que débute l'oraison, attache ses yeux à ce symbole, et ne les en délivre pas tant qu'elle dure. Il doit avoir aussi une épée nue, qui n'ait pas vu le sang, et ne pas la tenir autrement que la pointe haute. Lors des invocations liminaire et terminale, il porte le pommeau de cette arme à son front en prononçant le mot *Source*, à son ombilic en prononçant le mot *Verbe*, à son sein gauche en prononçant le mot *Esprit*, puis en silence à son sein droit ; de nouveau à son front au mot *Absolu*, à son ombilic au mot *Manifesté*, à son sein gauche au mot *Evocateur*, et en silence à son sein droit ; encore à son front au mot *Occulte*, à son ombilic au mot *Révélé*, à son sein gauche au mot *Révéléateur*, et en silence à son sein droit ; enfin à son front au mot *Incommunicable*, à son ombilic au mot *Incorporation*, à son sein gauche au mot *Média-
teur*, et en silence à son sein droit.

Tels rites valent d'abord à fixer la pensée fortement et exclusivement sur l'objet vers quoi elle tend toutes ses potentialités ; ensuite à relâcher par de légers, incomplets et fugitifs prodromes d'hypnose, les liens qui unissent le corps au véhicule de l'Esprit, de manière à abstraire celui-ci, partiellement et momen-

tanément, des matérialités ; puis à sauvegarder le priant des remous équivoques de l'Astral dont il effleure ainsi la rive ; enfin à clore les pores psychiques, béants dans la passivité à laquelle s'astreint cet homme, à tout ce qui n'émane pas de par-delà l'univers créé.

Son oraison achevée, l'Esotériste s'accroupit à la mode orientale ou s'agenouille à la mode occidentale, complètement enveloppé de l'étoffe de laine, et il écoute.

PIERRE TORCY.

LA MORT

Par le D^r CARL DU PREL.

Le Sphinx, III (16 avril 1887). — Trad. par Y. LE LOUP.

(Suite.)

Ces faits rappellent le cours particulier de la maladie dans les états somnambuliques ; cependant cette clairvoyance n'est pas toujours bornée au futur de l'existence. Une somnanbule, à qui son médecin demandait comment il la pourrait rendre voyante, dit :

« Je dois d'abord dormir vingt-quatre heures du sommeil magnétique, et être magnétisée deux fois pendant le sommeil : le matin par huit passes, l'après-midi par dix. Les vingt-quatre heures écoulées, je me

réveillera pour retomber aussitôt de moi-même dans un sommeil magnétique de cinq heures. Un peu avant que la cinquième heure soit écoulée, il faudra poser votre front sur le mien, appuyer votre pouce gauche à la naissance du sternum et votre pouce droit au creux de l'estomac : je serai ainsi transporté pendant un quart d'heure dans la plus haute illumination et mes yeux rouverts apercevront une clarté aveuglante en face de laquelle le soleil le plus resplendissant ne serait qu'une ombre obscure ; mais aussi je mourrai pendant la dernière action magnétique, à la cinquième passe, après avoir soupiré doucement deux fois. Sans cette magnétisation postérieure, le lien qui unit l'âme et le corps ne se dénouerait pas si doucement ; il faudrait qu'un combat acharné contre la mort le déchirât. Je sais que vous ne me rendrez pas clairvoyante de propos délibéré, sans quoi je ne vous aurais pas dit tout cela (1). » Il n'est pas impossible que la connaissance intuitive qu'a une somnambule de sa vie intérieure et de l'action de la magnétisation soit aussi avancée et aussi détaillée que chez celle mentionnée plus haut ; mais on sait depuis les temps les plus reculés que le développement somnambulique qui se produit chez les mourants réveille la double vue. Hector blessé prédit à Achille sa mort (2). Calamus, gravissant son bûcher enflammé, annonça à Alexandre sa mort prochaine, qui arriva en effet à Babylone (3). Cicéron raconte qu'un Rhodien mourant désigna à

(1) *Archives du magnétisme animal*, IX.

(2) *Iliade*, XXII, 355.

(3) *Arrien*, VII, 5.

six personnes l'ordre dans lequel elles mourraient (1). Pendant la peste de Bâle, à la fin du xvi^e siècle, cette double vue semble être devenue un phénomène général ; les mourants criaient le nom de ceux qui devaient les suivre (2). Schnurer dit dans sa *Chronique des épidémies* que, lors de la peste européenne du xiv^e siècle, beaucoup d'agonisants étaient illuminés, désignaient l'heure exacte de leur mort et de celle des survivants (3). Si nous prêtons à de tels phénomènes la forme dramatique propre à la vie du rêve, nous pourrions expliquer alors la vision de fantômes apportant la peste (4). Cicéron dit : « Quand l'âme, pendant le sommeil, cesse sa communauté et son contact avec le corps, elle se rappelle le passé, regarde le présent et voit l'avenir ; car le corps d'un dormeur est inerte comme celui d'un mort ; mais l'âme reste active et vivante. Elle le sera encore bien plus après la mort, quand elle aura quitté le corps. C'est pourquoi l'inspiration divine la pénètre intimement à l'approche de la mort (5). » De même Arétée : « Les malades pensent, voient et profèrent parfois des choses étonnantes. Leur raison est parfaitement pure, et leur âme capable de prophétiser. En premier lieu, les malades pressentent leur mort ; ensuite ils prédisent les choses futures, ils deviennent de grands devins, lorsque l'âme se libère du corps (6). » Socrate, dans sa défense, argue du don de prophétie

(1) Cicéron, *De Divinatione*, I, 30.

(2) Perty, *les Phénomènes mystiques*, 268.

(3) Passavant, *le Magnétisme de la vie*, 168.

(4) Procope, *Bell. pers.* — *P. Diaconus : De gestis Longol.*, I, II.

(5) Cicéron, *De Divinat.*, I, 31.

(6) Arétée, *De signis et causis morborum*, II, 1.

des mourants, pour montrer aux juges les suites fâcheuses pour l'État de leur sentence inique ; il reconnaît en être arrivé à l'instant où les hommes prophétisent le plus souvent, c'est-à-dire lorsqu'ils sont sur le point de mourir (1). Le froid Aristote se voit obligé d'avouer que :

« Ce qui concerne la prophétisation pendant le sommeil est également difficile à admettre ou à rejeter ; car ces faits, qui ont été observés, sont inexplicables. Quand l'âme rendue à elle-même et séparée du corps par le sommeil reprend possession de sa propre nature, elle possède le don de prophétie ; et la même puissance lui est dévolue aux approches de la mort (2). Au moyen âge la double vue des mourants était un phénomène très connu ; et le fondateur de la physique moderne, Bacon de Vérulam, en parle comme d'un fait d'expérience :

« La double vue est principalement observée dans les rêves, les extases, et au moment de l'agonie ; elle se produit rarement dans la veille et lorsque le corps est sain et robuste (3). » On commença à douter de ces questions pendant cette période de civilisation qui leur imposa la futilité de ses conceptions et qui voulut transformer en surface la profondeur de l'énigme du monde et de l'homme. Mais si la double vue était biffée en théorie du catalogue de la science, les faits continuaient sans entraves à se multiplier, et à être relatés jusqu'à l'époque contemporaine.

(1) Platon, *Apol.*, 30, 39.

(2) Aristote, *De divin. per somnum.*

(3) Bacon, *De augm. scient.*, V, c. 3.

Nous devons donc aujourd'hui chercher les faits où ils se trouvent. Ce n'est pas ici le lieu d'en tenter une explication. Au point de vue du matérialisme, la double vue est impossible ; le panthéisme s'en tire plus facilement, mais l'individualisme métaphysique demande une définition satisfaisante : c'est le sujet transcendantal qui se manifeste au cours du phénomène chez les somnambules et chez les mourants (1). Plutarque a déjà opposé cette manière de voir à celle de ses contemporains, qui pensaient que la prophétisation avait lieu par le moyen de l'inspiration divine. « Il n'est pas vraisemblable, ajoute-t-il, que l'âme acquière après la mort une faculté qu'elle n'avait pas lorsque les sens internes étaient encore enchaînés par les liens du corps. Il est probable que cette faculté est latente mais obscurée et comprimée par la matière ; l'âme ne la détermine à s'exercer que lorsque ses biens ont commencé à se dénouer. » Plutarque a ainsi parfaitement montré la simultanéité de l'existence transcendante et de la terrestre, séparées par l'éveil de la sensibilité.

La double vue des mourants offre une autre analogie avec le somnambulisme. Les cas de cette sorte, sans comparaison les plus nombreux, consistent en apparition de mourants dans des endroits écartés ; ce qui, à vrai dire, peut reposer sur la double vue, mais qui, dans le doute, peut s'attribuer à une transmission

(1) Cette manière de voir est celle de la Qabalah. L'extase et la divination s'expliquent facilement par une sortie des principes supérieurs, qui anticipent sur leur évolution astrale. Quant aux apparitions fantomatiques des voyants, elles ne sont explicables qu'à ceux qui ont pénétré l'arcane des rapports qui relient les concepts aux formes.

Cf. Papus, *Traité de science occulte*. (Note du traducteur.)

de pensées au voyant. Nous pouvons dire dès maintenant que la véritable double vue, qui se caractérise par une télépathie du corps humain, mais que la photographie pourrait seule prouver, a pour elle ce fait que les agonisants et les somnambules ont souvent conscience d'une dualité de leur être, sensation qui s'élève en particulier chez les premiers jusqu'à la vision de leur propre corps. Une somnambule de Kermer dit; « Toute la vie de nos membres s'est concentrée à l'épigastre; il me semble qu'ils ne m'appartiennent plus. » Et l'un de ses amis se servait d'expressions semblables: « Les liens sont déchirés en moi; les bras, les pieds ne m'appartiennent plus. » (Kermer, *Hist. de deux somnambules*, 356, 357.) Donc, nous pouvons conclure que ceux qui craignent non la mort, mais l'au delà, peuvent se rassurer. Si nous considérons la mort avec une attention croissante, elle ne peut avoir pour notre essence constitutive la même horreur que nous ressentions à l'égard de l'accident purement matériel. Si notre corps agonisant devient un objet pour notre conscience transcendante, cette conscience doit être reliée à une base, le corps astral, lequel sera le facteur initial de la double vue. L'alternative entre cette conception et celle de la simple vision télépathique n'avait pas encore été posée dans la mystique chrétienne. Le pape Benoit XIV dit :

« Innumera sunt apparitionum exempla, quibus sancti æternam consecutos fuisse felicitatem ostenderunt (1). » Par ces paroles se trouvent désignés

(1) *De serv. Dei beat.*, IV, 1, c. 32ⁿ 5.

sainte Thérèse, les saints Pierre d'Alcantara, Antoine de Padoue, Charles Borromée, etc., ce dernier étant apparu simultanément en plusieurs endroits (1).

On ne s'est pas toujours préoccupé de cette alternative dans les exemple modernes des faits qui nous occupent. Mais, que nous nous décidions pour la double vue, ou pour la simple vision à distance, l'analogie de ces phénomènes avec le somnambulisme est montrée pour les deux cas ; la dépression de la conscience sensorielle, la diminution de la force vitale apparaissent comme conditions du phénomène, le désir intérieur en étant la cause efficiente.

La simple vision à distance retombe dans la catégorie des transmissions de pensée ; car Schopenhauer remarque déjà qu'une action à distance sur les sens extérieurs ne peut pas s'admettre :

« Les visions de cette sorte, avec quelque perfection d'illusion et d'incarnation que la personne qui y apparaît se présente, peuvent évidemment s'expliquer, non par une influence extérieure sur les sens, mais en vertu d'une action magique de la volonté de celui dont elles émanent sur le sujet, c'est-à-dire sur l'essence d'un organisme étranger, qui, par là, subit un changement de dedans en dehors ; cette altération agissant sur son cerveau y imprime l'image de l'évocateur, de la même manière qu'agirait le corps de ce dernier par la réflexion des rayons lumineux sur les yeux du sujet. » Si la transmission des pensées eût été connue comme fait d'expériences au temps de

(1) Ribet, *La mystique divine*, II, 102.

Schopenhauer, la marche des phénomènes qu'il décrit se serait présentée à lui d'une façon bien plus simple ; « l'essence d'un organisme » que comme idéaliste il doit confondre avec la substance essentielle du monde lui serait devenue une transition superflue. Schopenhauer cite alors de nombreux exemples, les met en parallèle avec les capacités correspondantes des somnambules, et conclut par ces mots : « Ces faits ont été racontés et acceptés si souvent et de tant de côtés différents que je les admetts sans hésiter comme choses certaines (1). »

En effet on pourrait remplir des volumes entiers de faits puisés à d'autres sources que celle qu'indique Schopenhauer.

Il faut considérer, dans la plupart des cas, le désir ardent des mourants comme la principale cause psychique de ces phénomènes. Le conseiller intime Schubert raconte que son père reconnut un jour dans son rêve la voix de sa mère qui vivait dans un autre endroit ; elle lui criait de venir à la maison s'il voulait la voir encore une fois. Il se réveilla, se rendormit et entendit de nouveau plus distinctement le même appel. Il se releva, et aperçut sa mère debout en face de lui lui tendant la main, et lui disant adieu en ajoutant qu'il ne la verrait plus sur cette terre. Elle était morte subitement à ce moment-là, en exprimant son vif désir de revoir son fils (2). Une femme de Rochester, nommée Goffe, fut amenée, pour cause de

(1) Schopenhauer, *De la vision des esprits*, 308-310.

(2) Perty, *Les Phénomènes Mystiques*, II, 156.

santé, à la campagne, chez son père, qui habitait West-Mulling, à neuf milles de Rochester. « Le jour qui précéda sa mort, elle exprima le désir d'être amenée auprès de ses enfants, confiés aux soins d'une garde ; et, comme on lui représentait sa faiblesse, elle demandait à être transportée sur un cheval. Lorsque le pasteur vint, à dix heures du soir, elle se plaignit à lui de ne pas pouvoir retrouver ses enfants. De une à deux heures du matin, elle tomba en extase ; ses yeux étaient ouverts et fixes, on ne pouvait entendre son souffle, et on ne savait si elle vivait encore. Le jour suivant, la mourante déclara avoir été la nuit pendant son sommeil voir ses enfants. Plus tard, la garde témoigna que, peu avant deux heures, le fantôme de M^{me} Goffe était sorti de la chambre où couchait l'aîné de ses enfants ; il était entré dans celle où dormait la garde avec le plus jeune enfant, et y était restée un quart d'heure. Ses lèvres remuaient sans qu'on entendît rien. Lorsque l'apparition s'en alla, la garde la suivit, mais ne put dire comment elle disparut (1). » J'omets quelques circonstances de détail, qui mettent ce fait tellement hors de doute, que Gorres le range parmi les plus authentiques (2). La condition la plus favorable, c'est-à-dire l'état d'extase, coïncide avec le violent désir de la malade, cause déterminante arrivée à un haut degré de virtualité. On peut conclure de là qu'il y eut, non pas une simple vision, mais bien double vue parce que les en-

(1) Gerber, *Le domaine caché de la nature*, 355.

(2) Gorres, *Mystique*, III, 314.

fants étaient l'objet du désir et non la garde. Un cas semblable se trouve dans Crowe :

Pendant une absence de Lord M., il vit sa mère qu'il avait quittée deux jours auparavant en pleine santé, au pied de son lit. Il reconnut de suite la nature de ce phénomène, mais, pour bien s'en convaincre, il appela son serviteur et lui demanda : « John, qui est cette personne ? » C'est Madame, répondit le serviteur. Elle était tombée malade subitement, et morte quelques heures après. Cet événement fit sensation à tel point que Georges III s'en fit raconter le détail par le lord et par son domestique (1). « L'apothicaire Frey de Calsruhe était un soir dans son lit, encore éveillé ; il tenait ses mains sur la couverture. Il sentit tout à coup qu'on les lui pressait et aperçut debout auprès du lit le curé de la ville, nommé Kirch, avec lequel il était très lié, lui faisant des signes de tête amicaux. Il apprit que Kirch était mort à l'heure à laquelle il lui était apparu (2). » Ruete, membre d'un collège de santé, traitait en même temps deux jeunes dames étrangères l'une à l'autre, et qui ne se connaissaient que de vue. Toutes deux étaient phtisiques ; elles s'informaient souvent chez lui réciproquement de l'état de leur santé. Appelé la nuit chez l'une d'elles, il la trouva mourante. Il resta une demi-heure chez elle, et alla visiter l'autre dame. La mère de cette dernière le reçut, et lui raconta avec effroi qu'une demi-heure auparavant sa fille avait eu la vision de l'autre malade, lui faisant des signes d'amitié et lui

(1) Crowe, *Les côtés obscurs de la nature*, t. 201.

(2) Kermer, *Feuilles de Prevorst*, VII, 212.

annonçant qu'elle mourrait dans la journée. La fille raconta alors l'apparition au médecin, dans des termes identiques, et mourut le même jour (1). » Dans le *Correspondant Allemagne* (1812, n° 241), on raconte qu'une jeune femme, après son enterrement, apparut à ses enfants, et à la nourrice du plus jeune. Quand on rouvrit la bière, on s'aperçut qu'elle avait été mise au tombeau encore vivante (2).

Le poète Mörrike raconte : « La première épouse de mon oncle, le président de Georgie était à la mort. Le conseiller G., ami de la maison, vint la voir. Comme il voulait d'abord parler à son mari, il le chercha dans son cabinet de travail, à l'étage inférieur, où il ne le rencontra pas ; mais à son grand étonnement il aperçut M^{me} de Georgie, lui tournant le dos, assise au secrétaire. Elle tourna la tête vers lui et le regarda tranquillement. Ne sachant ce que cela voulait dire, il monta tout déconcerté dans la chambre du haut, où il trouva la malade au lit dans un état de faiblesse extrême. Bientôt après elle mourut. Dans les derniers jours de sa vie, elle avait dit au conseiller s'être beaucoup occupée de son époux et de son avenir (3). »

Le recteur Vorkerodt laissa en mourant, à Gotha, une veuve, une fille et un fils qui étudiait à Halle. Un jour que les deux premières étaient à table, elles entendirent un pas lourd monter l'escalier. Et comme la mère sortait de la salle, elle se trouva devant son fils ; une large blessure s'ouvrait à la poitrine de ce dernier,

(1) Ruete, *L'existence de Vâme*, 95.

(2) Kermer, *Magicon*, II, 482.

(3) *Id.*, *ibid.*, 25.

laissant s'échapper des flots de sang. Comme elle voulait lui parler, il s'affaissa devant elle et disparut. Le jour suivant, on apprit que le fils avait été poignardé sur le pont de la Saale, à la même heure. Cette histoire se trouve dans Hennings (1), qui, à proprement parler, ne la nie pas, mais qui la torture pour l'expliquer rationnellement. A cet égard, Hennings est le type des rationalistes, et on peut lui renvoyer tous ces lecteurs qui, relativement à la mystique, veulent aussi écouter la voix de l'adversaire, car Hennings est très instruit et il a, par une série d'écrits, érigé les concepts rationalistes en système. Il pense qu'on est d'autant plus sagace que l'on porte le doute plus loin dans ses investigations, et il ne remarque pas qu'il dépasse ainsi la ligne qui, à très peu d'exceptions près, sépare le scepticisme de l'absurdité.

CARL DU PREL.

(A suivre.)

(1) Hennings, *Des esprits et des voyants*, 730.





PARTIE LITTÉRAIRE

La Vie d'un Mort

(Suite.)

— C'est étrange, dit Durand, il y a en moi un autre être que je n'avais jamais vu et qui pourtant m'habitait, dont je n'étais que l'enveloppe, que la coque : il était à la fois en moi et hors de moi... je le reconnais pourtant... je l'ai rêvé... il a ma forme, il remplit toutes les cavités de mon être... et je le sens qui presse de toutes parts cette enveloppe... qui est moi : il veut s'évader... pourquoi ne le fait-il pas ? Il me semble que lui parti... je serai plus calme... oui, ce sera le repos... je le vois en moi, et pourtant il n'a pas de couleur, pas même celle d'une vapeur. Il n'est pas solide ; j'ai dit qu'il avait ma forme, mais il a toutes les formes... Il n'a pas de consistance, et se tord en moi... La jambe de fluide qui tout à l'heure remplissait ma jambe maintenant se roule, se recroqueville vers la cuisse, pour un instant après s'étirer encore jus-

qu'aux orteils, comme si elle avait voulu s'évader et n'avait pas réussi... Ce corps veut sortir de moi... mais par où ? Il tend vers trois points... vers le crâne ou la blessure qui m'a tué bée encore... Une seconde attraction, moins forte, mais positive, l'attache à une ligne qui va du cervelet au bas-ventre. C'est là ce qui a le plus vécu en moi; l'arrachement difficile me donne d'étranges sensations, aiguës, torturantes. Mais ce corps intérieur a un centre de résistance, d'attraction plus fort que les deux autres... A la place du cœur, j'ai l'impression d'un forement de trou, comme avec un infinitésimal villebrequin qui vrillerait du dedans au dehors... Là mon corps intérieur s'attache, se cramponne; c'est par là qu'il veut sortir, je veux l'y aider... Tout ce qui reste en moi de vitalité se bande pour le pousser... chacune de mes portions de membres veut se vider de lui... et peu à peu je sens qu'il passe par le trou du cœur, avec un sifflement de souffle que personne n'entend, oh non ! mais que je perçois, moi, avec une jouissance infinie...

En ce moment, à vrai dire, Bernard pensait encore, j'entends de sa pensée ordinaire, à l'aide de l'outil cérébral dans lequel ce qu'il appelait le corps intérieur circulait encore.

Mais à mesure que ce souffle constaté filtrait par l'orifice infinitésimal du cœur, sa pensée s'éteignait, en ce sens que la formulation des pensées en mots ne s'exerçait plus, et ce fut alors que j'éprouvai une première difficulté à converser avec lui et à le comprendre.

C'était comme un déplacement de plan : il s'exprimait encore, mais non avec des organes concordant

aux miens. Jusqu'ici ç'avait été comme un écho lointain dont la résonnation vibrait soit à mon oreille soit en tous mes sens. Soudain il se fit un silence et je crus que cette fois c'était bien la mort de Durand et j'éprouvai comme un soulagement en réfléchissant que cet être grossier et nul était retourné au néant.

Mais voici que peu à peu, en ce corps intérieur que je presentais en moi, mais dont l'expérience ne m'avait pas encore démontré l'être, je perçus non pas une sensation, mais une expression de choses inconnues, comme s'il eût existé en moi un miroir sur lequel des faits se reflétaient vus, compris, mais non exprimés, et ce ne fut pas une des moindres difficultés que je rencontrai dans cette étude que de matérialiser en quelque sorte ces faits en vocables, sinon adéquats, au moins proportionnels.

Car, il faut qu'on le sache bien, ce que je dis n'est pas ce que je sais, mais ce que l'homme normal en peut savoir. Il lui faudrait, pour que je pusse procéder à une complète révélation, qu'il mît à ma disposition l'instrument intérieur sur lequel moi je reçois l'impression, et qu'alors j'y pourrais reproduire.

Ceci n'est donc en réalité qu'une traduction, et combien éloignée de l'original !...

C'était maintenant que commençait réellement la vie de mon mort.

Double vie, doublement extérieure, simultanée et que cependant je ne puis décrire que successivement.

J'avais cru que Durand ne souffrait plus : mais quand je perçus ce que je vais dire, j'eus la notion de tortures mille fois plus horribles que celles dont

l'imagination peut inventer les affres, et qui évidemment ont été entrevues par les théologiens, visionnaires de l'enfer.

Je dois dire tortures physiques, et pourtant elles n'ont rien de commun avec les plus épouvantables tenaillements que bourreau ait infligés à chair pantelante.

Elles sont à la fois hurlantes et muettes, convulsantes et immobiles, c'est à dire que Durand — ce pauvre Durand ! en vérité je le plaignais — épouvait les lancinements en essence, en principe, sans que leur traduction en fait lui procurât le soulagement ordinaire. On sait que le cri est une rééquilibration de la sensation, que la torsion des membres déchirés est, par le mouvement, une recherche de la remise au point, si je puis dire, de la partie déplacée.

En Durand rien de cela : il était maintenant en l'état d'un léthargique qui serait en proie au cauchemar de la douleur. Pas un mouvement, pas un soupir possibles, le rongement atroce sans balance.

Et il avait l'ignoble notion d'une lutte dans laquelle il était à la fois actif par les butins arrachés de lui et passif par son impuissance à arrêter les déchi quétements.

Toutes les forces physiques qui, par la vie, avaient été soumises au moule organique, qui avaient été emprisonnées par le mode-existence, reprenaient leur liberté, et celles qui, par la force de la nativité, avaient dû abandonner quelque parcelle d'elles, reprenaient leur bien. Terrible et brutal règlement de comptes.

Mais plus encore : toutes les Forces, en appétit de

vie, toutes les puissances, gravitant autour de l'Être sans pouvoir s'incarner, se ruiaient sur les lambeaux de ce cadavre où palpait encore un reste d'énergie et les dévoraient, pour s'assimiler cette force active.

Je voyais cela, et je me rappelais une fois, au milieu d'un incendie, avoir assisté à cette chose horrible : un corps vivant mangé par la flamme. Le cadavre de Durand, encore vibrant d'une vie invisible pour tous mais réelle, se boursoufflait, s'émiettait sous les morsures des élémentaux, et, stupéfait, je suivais les silhouettes stupéfiantes de ces entités qui sont au-dessous de la vie, et n'ont que des croquis de formes, plus laids que les plus hideux des vers, plus monstrueux que les plus baroques des reptiles... ébauches anté-naturelles, tentatives ratées de dessins que ne rêverait pas un fou, essai effroyable de têtes, de pieds, de griffes, de becs, de gueules, et qui n'étaient ni les uns ni les autres, tronçons qui ne se joignaient pas et pourtant se suivaient, reptations sans soudures, térates sans types !

Pas de couleur non plus. Ces désirs d'être, fureurs de n'être pas, avaient une diaphanéité que je ne saurais comparer dans le monde visible qu'à certains crustacés qui, dans l'eau, semblent des pellicules vides.

Et encore ceux-là sont, tandis que les élémentaux — je sus leur nom, sans qu'aucune voix l'eût prononcé à mon oreille, et je l'eusse épilé H-L-M, sans voyelles — ne sont, je le répète, que des rages de ne pas être.

Et quand l'un d'eux avait taillé une parcelle de la substance de Durand, il se gonflait d'orgueil, comme

un dindon qui a trop mangé, et quelque chose passait en lui qui ressemblait à de la vie, et il était fier d'être une apparence...

Mais il y avait d'autres êtres — ceux-là ayant une existence réelle — qui disputaient la substance à ces pillards, infâmes parasites et voleurs. C'étaient les Élémentaires, à qui pour la vie de l'homme, pour la confection de sa gaine terrestre, avaient été pris les principes substantiels dont l'amalgame avait produit le corps.

Tout ce qui — minéral, végétal, animal — s'était coagulé en l'individu Durand était aspiré, pompé par les Principalités minérale, végétale ou animale. La restitution s'opérait violemment, brutalement, et si lente, par molécules si infinitésimales, que, malgré les assauts furieux qu'il subissait, malgré ce pillage exaspéré de sa substance, il semblait, sur le matelas où on l'avait étendu, ne point se modifier.

Il y avait quatre heures environ que le docteur avait prononcé son verdict d'ignare, ou tout au moins de savant superficiel.

Comme, en somme, ç'avait été un employé modèle, que le patron du magasin, ignorant de l'adultère, n'avait aucune raison de haine contre lui, il avait consenti à ce que le cadavre fût déposé dans un petit bureau au rez-de-chaussée, donnant sur une cour intérieure.

On avait recouvert le corps d'un drap, et, auprès de la tête, on avait installé une petite table, recouverte d'une serviette blanche; une bougie avait été allumée, et dans un petit vase on avait placé une branchette de buis bénit.

Une sœur de charité avait été mandée, et, très calme, assise au bord d'une chaise de paille, elle marmottait des prières en égrénant son rosaire...

J'ai dit que, tandis que se livrait autour du cadavre la bataille des Elémentaux et des Elémentaires, ces derniers s'efforçant d'arracher leur bien propre à l'avidité des larves mauvaises et voleuses, du corps peu à peu, comme d'un fourreau, le moule vital, le corps astral — encore un nom qui m'a été dit... par Personne — faisait effort pour s'échapper.

Mais à mesure qu'il s'évadait, sortant du cadavre en une sorte de flocon indécis, évidé, les élémentaux et les élémentaires se ruaient sur lui, pour appréhender cette essence vitale dont il était encore imprégné. Il oscillait sous l'attaque, se tordait, comme fumée à l'orifice d'une cheminée par un vent fort, se contournait en spirale, toujours lié au cadavre par un cordon qui ne se brisait pas, sorte de lien ombilical qui retardait sa naissance au plan supérieur.

Quoique plus dilué que le fluide le plus subtil, je le voyais chargé de scories, ainsi que les corpuscules dans un rayon de lumière. C'était une saturation de résidus vitaux, et par là il donnait prise aux H-L-M affamés qui s'agrippaient à lui, le pénétraient, tourbillonnaient à travers lui, comme ces essaims de bestioles agaçantes qui, en les soirs d'été, font nuage dans le crépuscule.

Il cherchait à leur échapper, s'étirait en un effort de couleuvre, se vermiculant en les volutes les plus extra-

vagantes, avec toujours une plus ardente ambition de s'évader, de monter...

Mais la matière dont il était gorgé l'allourdissait et toujours il retombait, disparaissant presque sous le fouillis grouillant de ses ennemis.

Enfin le lien se brisa, sous une convulsion plus exaspérée, et il s'élança en haut, passa à travers le plafond de la chambre, s'épanouit dans l'espace, se croyant libre.

Mais ce n'était qu'un élan factice, quelque chose comme l'effort supérieur d'une détente de projection... et, soudain, le poids qu'il traînait après lui, forçat de la matière grossière, le fit retomber, et, obéissant à l'attraction de la guenille corporelle, il revint au lit où sa coque gisait, toujours mangée par les H-L-M qui poursuivaient leur œuvre de dissociation, produisant dans leur férocité stupide des mélanges, des amalgames, des combinaisons dont l'anormisme se traduisait par les ignobles odeurs de la décomposition.

Quand le corps astral fut là, le poids qui l'entraînait le fit dévier vers la religieuse vivante, qui somnolait béatement.

Je compris que ces particules allourdissantes étaient l'essence même de la passion obscène qui avait causé la mort de Durand... et j'en eus la preuve immédiate; car le corps astral, avec une promptitude de bête, se jeta sur la religieuse, s'enroula autour d'elle, du cou aux reins, la cerclant de ses flexuosités, s'efforçant de pénétrer en elle par une endosmose rapide...

La pauvre fille s'éveilla brusquement, porta les

main à sa gorge, où elle sentait une sorte de boule qui l'étouffait... Tout son corps palpita comme en un spasme et elle s'évanouit...

JULES LERMINA.

(*A suivre.*)

PARACELSE A BALE

(ÉTUDE SUR LA DOCTRINE DE PARACELSE)

Paracelse, le grand alchimiste, en butte aux persécutions des médecins, professeurs et théologiens qui, moins savants, n'en étaient que plus envieux, s'était retiré dans une petite maison isolée dans les faubourgs de Bâle, y avait installé son laboratoire et, penché sur les fourneaux ou plongé dans l'étude des vieux manuscrits, passait ses jours et ses nuits à la recherche de la pierre philosophale.

Ce jour-là, les derniers rayons du soleil couchant filtraient à travers les vitraux multicolores de la fenêtre principale de l'officine : mille et mille atomes jaunes, verts, bleus, rouges dansaient follement, silencieux, dans la raie lumineuse qui s'échappait de la baie ensoleillée et, tombant d'aplomb sur les appareils de forme bizarre accrochés ou posés çà et là, mettaient sur

les matras et les alambics des étincellements de gemmes.

Dans un angle obscur de la pièce, un fourneau gigantesque rougeoyait dans l'ombre. Assis auprès, un jeune homme, disciple de Paracelse, l'esprit perdu dans ses rêves de fortune et de gloire, contemplait le liquide bouillant dans le vase de cuivre posé sur le fourneau. Au-dessus de sa tête, alignés sur une planche étroite, des foetus verdâtres, enfermés dans leur prison de cristal, semblaient le narguer de leurs yeux caves tandis qu'un gros chat noir, embusqué entre deux énormes in-folios roulés à terre, le fixait de ses yeux verts brillants comme des escarboucles.

Tout à coup la porte s'ouvrit, un homme de taille moyenne, amaigri par les veillées et les privations, entra : Paracelse.

— Maître, dit le jeune disciple en se levant, l'opération marche à souhait. Le mélange est réduit de moitié et déjà il prend la couleur que vous aviez prévue.

— C'est bien, c'est bien, Oporin...

Et le Maître se laissa tomber dans le grand fauteuil à oreillettes dans lequel il avait coutume de méditer...

Soudain il se redressa :

— Les misérables, s'écria-t-il, insulter ainsi un homme ! Et pourquoi ? Parce que je fais mes cours en langue maternelle au lieu de rabâcher comme eux un latin vulgaire et stupide ; ont-ils donc peur que je répande trop la science ? Craignent-ils que, un jour, mes élèves ne leur en remontent ? Oui, je fais fi d'Avicenne, d'Hippocrate, de Galien et de tous ces hérétiques qui brûlent au feu d'enfer ! Que

m'importent leurs enseignements s'ils sont faux ! Ils indiquent des remèdes aux maux des hommes ? ces remèdes tuent les patients ! Oh ! oui, je me fais gloire des guérisons que j'ai opérées ; oui, je puis m'enorgueillir d'avoir sauvé les malades que vous aviez condamnés, vous, médecins ignorants qui me raillez ! Mais vous ne m'abattez pas ainsi ! Plus vous m'attaquerez et plus je me défendrai ; plus vous m'insulterez, plus haut je relèverai la tête ! Je lutterai jusqu'à mon dernier souffle et mes disciples, après ma mort, se lèveront contre vous. Un jour la lumière se fera, la vérité apparaîtra dégagée de toute erreur par mes labeurs et mes veilles ; les yeux des hommes verront, et, mettant à nu votre ignorance et votre cupidité, tous ceux qui s'inclinent encore devant votre pédantisme vous chasseront à coups de fouet des Universités que vous souillez de votre présence ! Ah ! soyez maudits, maudits dans la pérennité des temps, et qu'au jour du jugement dernier, quand les trompettes des anges réveilleront les générations endormies depuis des siècles, les malheureux que vous avez tués par votre ignorance se dressent devant vous et demandent vengeance !

— Maître, consolez-vous, dit en tremblant le jeune Oporin. Votre renommée est universelle et les attaques de vos ennemis ne sauraient l'ébranler.

Paracelse ne répondit pas ; il s'assit et se prit à songer douloureusement...

Dans l'ombre le fourneau rougeoyait, plus rouge encore de ce que, la nuit tombant graduellement, les feux des vitraux s'étaient éteints peu à peu.

Alors le disciple se leva ; puis, après avoir allumé l'antique lampe de cuivre qui pendait au plafond :

— Maître, dit-il timidement, ne me jetez-vous pas ce soir quelques bribes de votre science ?

— Oporin, mon fidèle ami, tu montres trop d'impatience, tu veux savoir trop vite. Il faut apprendre lentement et réfléchir beaucoup. Te souvient-il au moins de ce que je dis hier ?

— Oui, maître. Le diamant s'appelle encore *evan*. C'est la plus dure de toutes les pierres précieuses. Rien ne l'altère sauf le sang de bouc qui le dissout. La topaze...

— C'est bien, Oporin, tu es marqué du sceau des élus. Je te donnerai, je te le promets, le secret de mon *laudanum* ; je t'enseignerai les signatures des choses et la philosophie occulte. Les esprits des planètes t'obéiront ; la distance n'existera plus pour toi, tu converseras avec les adeptes des pays éloignés, tu seras roi dans la nature, tu domineras sur la terre et dans les cieux ; je te donnerai la clef qui ouvre et celle qui ferme, et tu connaîtras tout le bien et le mal.

Oporin songeait : « J'aurai puissance et fortune. Hors ça, que m'importe ! »

Paracelse continua : « Ouvre ton esprit pour recueillir la semence divine de la science et retiens mes paroles ! Tout vient de la Terre, tout retourne à la Terre.

« La Matière est inerte en soi. Avant que le Verbe ait parlé, elle reposait immobile dans l'Éternité incommensurable. Mais, le Verbe s'étant révélé, la Force

agita la Matière et la lumière se fit. Depuis lors un mouvement perpétuel transforme la Matière.

« Elle est une en soi : la Force lui donne des millions et des millions de formes. L'humble goutte d'eau qui scintille au soleil se transforme en air ; elle s'élançe dans l'éther, elle est nuage, elle retombe en pluie ; la plante la boit, et tu manges la plante : la goutte d'eau s'est faite sang ; tu meurs et ton sang se fait terre. Oh ! quel est le poète, quel est le génie qui dira jamais dans la langue divine les transformations de la Matière ! Connais-sais-tu cela, Avicenne ? Et toi, Mesné, l'as-tu jamais soupçonné ? O physiciens qui ne pouvez découvrir cette Matière, principe de tout et qui pourtant en parlez comme si vous la connaissiez ; et vous, théologiens, qui n'êtes même pas d'accord entre vous ; et vous, philosophes, qui prétendez enfermer tout dans un syllogisme... Soyez maudits !... »

Oporin, voyant que son maître se lançait dans ces imprécations qui lui étaient habituelles, avait pris un manuscrit et le feuilletait. Mais Paracelse l'ayant aperçu s'écria violemment :

— Malheureux ! Oses-tu ainsi me manquer de respect ? Tu veux donc que je fasse venir un millier de diables... Salmac, qui métamorphose les hommes en pierre ; Picolus, qui boit le sang, Nickar...

— Grâce, Maître... gémissait le misérable en se signant dévotement comme s'il eût eu tout l'enfer à ses trousses.

Paracelse lui jeta un regard de mépris :

— Pauvre tête, tu peux te retirer. Tu copieras mon *Trésor des Trésors*. Je veillerai cette nuit....

.....

Cette nuit-là, Oporin rêva qu'Azoth, le génie familier de son maître, lui révélait la composition du *laudanum*.

SAINT-FARGEAU.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

Les séances du Groupe reprendront vers le milieu d'octobre. D'importantes réparations sont entreprises en ce moment dans le local du Quartier général. D'ici peu, un archiviste spécial, chargé de toute la correspondance du Groupe, sera nommé.

* * *

On a pu voir que les vacances ont été bien employées. *Le Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste* est définitivement constitué. Il se compose de vingt et un membres dont sept forment le comité d'administration ; sept sont titulaires et sept actifs, ces derniers nommés pour un an et rééligibles.

Les imprimés destinés aux Loges sont prêts et plusieurs ont été déjà distribués. Un délégué général existe déjà pour l'Espagne, un autre est sur le point d'être nommé pour l'Italie ; quelques loges ont déjà reçu des chartes en France. Voilà encore une importante création qui s'annonce bien.

S'adresser pour tous renseignements à M. Jacques Burg, 38, rue des Abondances, à Boulogne-sur-Seine (Seine).

∴

Les statuts et règlements du Groupe sont imprimés. Ils contiennent sur la couverture une intéressante statistique des travaux des quatorze premiers mois. Le Groupe comptait au mois d'août 1891 *soixante-quatre chartes* délivrées, dont vingt-deux au Quartier général, dix-sept en France et vingt-cinq à l'étranger. De plus, dix-huit correspondants spéciaux existent dans des contrées où il n'y a pas de Branches.

*
* *

Le 1^{er} octobre un numéro exceptionnel du *Voile d'Isis* va paraître qui sera tiré à 100.000 EXEMPLAIRES, distribués gratuitement, grâce à une combinaison faite avec un de nos membres les plus zélés, M. P...

Nous ne doutons pas que l'occultisme ne retire un très grand bénéfice intellectuel de cet excellent moyen de propagande.

VARIÉTÉS

BAVARDAGE

Lombroso est, comme vous, comme moi, un matérialiste acharné : il a cette juste conviction que le surnaturel n'existe pas, et que tout phénomène qui ne peut pas être soumis à l'observation précise et scientifique est une fumisterie ou une escroquerie : par exemple, la Tunique de Trèves ou les conversations d'un spirite avec l'esprit de Shakespeare.

Mais il allait plus loin : depuis longtemps il était sollicité d'étudier les phénomènes tout physiques qui se produisent de par une force encore inconnue et à laquelle on a adapté l'épithète de psychique.

En vain le docteur Chiaia, de Naples, lui avait porté, il y a trois ans, un défi positif, l'invitant à assister aux phénomènes produits par l'intermédiaire d'un médium. Lombroso haussait les épaules et se refusait à toute expérience.

Pourtant, en face du mouvement qui se produit depuis quelques années et qui a complètement modifié les opinions irredentistes des plus grands savants — que j'en nommais hier, — Lombroso a eu le bon sens d'accepter le défi qui lui était porté, et il a consenti à assister à ces expériences en se faisant accompagner de trois médecins, membres de la commission des aliénés; ainsi ils étaient tout portés pour prescrire l'internement et des douches contre le fou ou le plaisantin qui les allait mystifier.

On devine l'esprit dans lequel ces messieurs se présentaient: on allait donc enfin démasquer les imposteurs. Et quelles précautions on allait prendre! On tiendrait le médium préalablement attaché, on le serrerait de si près qu'il lui serait impossible de faire le moindre mouvement sans qu'on s'en aperçût...

Ils étaient six en tout: Lombroso et ses trois amis, le médium, une femme, M^{me} Paladino, puis le docteur Ciulfi.

Or, voici qu'une table s'est mise à marcher sans contact, qu'une clochette suspendue au plafond a tinté: si les expériences avaient lieu dans l'obscurité, Lombroso allumait soudainement une allumette, sans prévenir personne, et on voyait la table en l'air, sans que personne la tint; puis on a fait des expériences en pleine lumière: un guéridon s'est avancé lentement vers le médium. Lombroso a voulu l'arrêter et a constaté qu'il fallait employer une force considérable. Un vase contenant de la farine se retourna sans qu'une seule parcelle de la farine tombât à terre...

Voici la lettre écrite au rédacteur des procès-verbaux de ces séances:

« Cher monsieur, les deux rapports que vous m'adressez sont de la plus complète exactitude... Je suis tout confus et au regret d'avoir combattu avec tant de persistance la possibilité des faits dits spirites; JE DIS « DES FAITS », PARCE QUE JE RESTE ENCORE OPPOSÉ A LA THÉORIE.

Veillez saluer en mon nom M. Chiaia et faire examiner, si c'est possible, par M. Albini le champ visuel et le fond de l'œil du médium sur lequel je désirerais me renseigner. » — Lombroso.

Maintenant libre à vous de dire que Lombroso est subitement devenu fou ; en attendant, les faits sont là... Un jour, je vous expliquerai comment, sans être spirite, on peut et on doit étudier ces phénomènes qui sont la mise en œuvre de forces encore mal étudiées.

(Le Mot d'Ordre.)

UN PARISIEN.

NOUVELLES DIVERSES

UNE NOUVELLE REVUE. — *L'Initiation*, consacrée au développement scientifique des théories spiritualistes, le *Voile d'Isis*, consacré à l'étude des phénomènes et à la polémique courante ne pouvaient donner une place assez considérable aux diverses manifestations de l'art contemporain.

Voilà pourquoi la création d'une nouvelle revue *tout entière consacrée à l'esthétique* vient d'être décidée. *Psyché* paraîtra tous les mois à partir du 1^{er} octobre. Elle est placée sous la direction de J. AMARD. EMILE MICHELET est rédacteur en chef et AUGUSTIN CHABOSEAU secrétaire de la rédaction. — Cette revue s'est, de plus, assuré la collaboration de littérateurs et d'artistes de grande valeur. Les frais de la première année sont couverts d'avance par un certain nombre de personnes, si bien que la vie de la jeune revue est assurée.

Ajoutons enfin que *Psyché*, imprimée sur très beau papier, sera vendue 25 centimes le numéro et que l'abonnement d'un an ne coûtera que 3 fr., et nous aurons montré qu'il s'agit là non pas d'une affaire, mais d'une impor-

tante tentative artistique. (Administration : 29, rue de Trévisé.)

*
**

DERNIER ADIEU A LA S. T.

Un journal quotidien grave annonçait dernièrement que, par autorisation spéciale, des Mahatmas avaient pris la suite de leurs petites communications à Londres avec MM. Annie Besant, successeur en ses charges et prérogatives de H. F. B. Nos informations particulières nous permettent d'annoncer que le Mahatma de Palmes est spécialement chargé des enseignements « ésotériques », le Mahatma Hodgson des études expérimentales et le Mahatma Max Muller de l'enseignement du sanscrit. *Risum teneatis*. Nous ne parlerions plus de cette pauvre S. T. si son président n'était dernièrement venu en France faire des efforts désespérés pour tâcher de constituer quelque chose, hélas ! sans aucun succès. On a dit beaucoup de mal des Français assez avisés pour avoir, les premiers, ri de bon cœur des « ordres supérieurs », et l'on s'est rendu à la Salpêtrière et à Nancy, pour voir quelques sujets hypnotisés.

Un peu vexé du succès indéniable de l'occultisme en France et en Europe, le président de la S. T. a décliné l'honneur d'une invitation, à lui gracieusement faite par le président du Groupe d'études ésotériques. Nous sommes heureux, en cette occasion, d'avoir fait notre devoir en rappelant à tous les membres présents à Paris, qu'entre spiritualistes on peut être des adversaires séparés par la conception différente de certaines idées, mais qu'il est de mauvais goût d'être des ennemis.

Nous n'avons aucun Mahatma à notre disposition et cependant le groupe compte soixante-quatre loges en France et en Europe, et la S. T., de l'aveu même de son dernier rapport publié à Londres, possédant une foule de Mahatmas, n'a pu établir que six branches sur le continent. Il est vrai qu'en Chine, au Kamchatka et dans les quelques astres de notre système solaire, la S. T. se multiplie d'une façon prodigieuse si l'on en croit du

moins les organes « officiels » de la Société. Quand donc toutes ces petites sectes cesseront-elles d'intriguer pour se livrer sans parti pris à l'étude impartiale de la Vérité avec l'aide du *Bon sens*, de la *Science* et de la *Raison*, les trois Mahatmas seuls bien connus en France ?

*
* *

ANALYSE DES LIVRES SACRÉS DE L'INDE

Prochainement l'*Initiation* va publier une série d'études scientifiques et critiques sur plusieurs des LIVRES SACRÉS DE L'INDE. Cette étude, faite par le D^r Gardener, un de nos nouveaux collaborateurs, viendra combler une lacune et ne peut qu'être bien accueillie par nos lecteurs.

*
* *

Encore un savant qui vient de constater la réalité des phénomènes dus à la force psychique, c'est le D^r Lombroso, le célèbre anthropologiste. Dans sa lettre, il fait, comme tous les savants sérieux, d'expresses réserves au sujet de la *théorie* à appliquer aux phénomènes observés ; nous croyons même voir une défiance toute spéciale au sujet de la théorie invoquée par le spiritisme au sujet de ces phénomènes. C'est du reste ce que constate le « Parisien » du *Mot d'Ordre* dans deux « Bavardages », l'un du 6, l'autre du 7 septembre.

REVUE DES REVUES

La direction de l'*Initiation* m'a bien voulu confier le compte rendu de la presse spiritualiste ; je lui adresse ici mes sincères remerciements de l'honneur qu'elle me

fait, avec l'assurance de tous mes soins pour ne pas rester au-dessous de ma tâche, et techniquement et moralement. Car, malgré mon peu d'expérience de la vie intellectuelle publique, je me rends compte des écueils éviter dès que l'on fait œuvre de critique. Je déclare d'ailleurs assumer toute la responsabilité de mes opinions, m'imposant d'autre part la stricte obligation de passer sous silence tout écrit polémiste, parce que, comme dit Dumas dans une de ses volumineuses préfaces, « les opinions sont comme les clous : plus on tape dessus, plus on les enfonce. »

D'autant mieux que je me trouve ici en communion d'idées avec Papus, qui met si généreusement le baume de ses excuses sur les blessures que ses sarcasmes avaient faites à l'amour-propre spirite. (*Le Voile d'Isis* du 20 juillet 1891.) Pour être sincère, je dois noter, dans ce même numéro, la différence entre le rapport de M. Vurgey et le mandement messianique du commencement. *Le Voile* tient d'ailleurs fort bien son rôle de journal sérieux tout en restant intéressant.

La même impression de travail consciencieux se fait jour à la lecture de la *Paix Universelle* (16 août 1891) qui, pour ne pas faire mentir son titre, réclame, par la voix de M. Sylvestre, la clôture des polémiques ; la suite du « Magnétisme transcendantal » de Phal Nose et des reproductions de *l'Initiation* complètent ce numéro.

A signaler dans *l'Étoile* l'excellent compte rendu du « Serpent de la Genèse » de S. de Guaita.

HYPNOTISME : .

Si des travaux synthétiques nous passons aux branches spéciales de notre programme, les *Annales de psychiatrie et d'hypnologie*, par la rigueur et la précision de leur méthode, sont le palliatif le plus sûr aux écarts d'imagination des théoriciens. Il y a dans le numéro de juillet neuf pages du Dr Luys sur les « Questions médico-légales afférentes à l'hypnotisme, qui sont un modèle d'exposition autorisée et limpide. Le numéro d'août donne les conclu-

sions présentées au dernier congrès d'hypnologie par le Dr Tockastry de Moscou, sur la valeur thérapeutique de l'hypnotisme; son action n'est efficace que dans les maladies susceptibles de guérison, chez les sujets aptes à la recevoir, et surtout dans les affections fonctionnelles du système nerveux. Enfin le bulletin de la clinique hypnothérapique de la Charité constate, dans des cas nombreux, le succès du transfert des maladies, par la méthode Luys.

MAGNÉTISME :

Le *Journal du Magnétisme* (15 août) et la *Revue des Sciences psychologiques illustrée* (20 août) sont excellents; ces deux publications constituent une encyclopédie précieuse de phénomènes de toutes sortes, parmi lesquels les théoriciens de la prochaine synthèse n'auront que l'embarras du choix. Dans le premier, l'abbé de Meissas continue son étude du « Magnétisme au point de vue de la conscience », et M. Rouxel son « Exercice de la médecine », avec, l'un et l'autre, beaucoup d'intérêt pour le lecteur.

La partie « Faits » de la seconde est remplie par MM. Moutin, A. Goupil et H. Pelletier. M. Davin argumente avec beaucoup de logique en faveur du corps astral; enfin une étude de la « Matière psychique », par le Dr Humbert Ferruat, débute fort rationnellement; seulement le docteur me permettra de m'étonner qu'avec la connaissance des mouvements cycliques du macrocosme dont il fait preuve, il juge le Nirvâna illogique; il me semble que le Nirvâna représente la période de repos qui s'étend entre l'Évolution et l'Involution de toute chose créée; oui, l'amour prend sa source dans l'amour, seulement il faut qualifier ce sentiment tour à tour de relatif et d'absolu.

La *Chaîne Magnétique* (15 août 1891) donne le procès de M^{me} Auffinger, puis les aphorismes de Mesmer, une correspondance de M. H. Pelletier, et des reproductions d'autres Revues.

SPIRITISME :

En ouvrant la *Revue spirite*, un peu au hasard, la première phrase que j'aperçois est une attaque assez violente contre Elie Steel (numéro du 1^{er} août) ; donc rien à dire. Du reste je vois avec plaisir que, dans le *Moniteur spirite et magnétique* (15 août 1891), M. Bouvéry se joint par une déclaration très sincère aux propositions pacifiques de Papus ; en somme, la majorité spiritualiste assure ses voix pour le grand chœur « de la vérité, par la Fraternité ».

Suivent le compte rendu de la séance de clôture de la Société de Spiritisme scientifique, et une réclamation de M. A. Martin à laquelle F. Vurgey a répondu dans le *Voile d'Isis* du 26 août.

SOCIALISME :

Le résultat que cherche l'ésotérisme, c'est non seulement la synthèse scientifique, mais aussi cette sorte de progrès intellectuel qui consiste dans la libéralité des idées et la générosité des conceptions ; c'est l'explication de l'intérêt que nous portons à toutes les tentatives hardies et sincères dans le bien. Telles sont l'œuvre de J.-B.-A. Gotin et celle de Benoit Malon. *Le Devoir* (août 1891), organe du Familistère de Guise, continue à passer en revue, avec sa clarté accoutumée, les questions sociales pratiques. Dans un champ d'activité plus spéculative, la *Revue Socialiste* continue ses efforts persévérants. A noter tout particulièrement, dans le fascicule d'août, la légende de Victor Hugo ; l'auteur, M. P. Lafargue, démasque le Victor Hugo connu des prolétaires, philanthrope et déclamateur ; celui qu'il nous montre, en s'appuyant sur la vie même du célèbre poète, est struggle-for-lifeur et, qu'on me pardonne l'expression, roublard. Les partisans d'idées nouvelles aiment assez ces sortes de démolitions ; elles sont très louables si l'amour de la vérité et de la justice les provoque uniquement, mais elles ont l'inconvénient d'effaroucher les gens posés et

de ne convertir que ceux potentiels d'une conversion. Le docteur Julien Pioger mérite également une mention toute spéciale pour son étude sur l'esprit nouveau et la méthode scientifique ; c'est un diagnostic très sûr de cette intolérance intellectuelle, commune à toutes les classes spéculatives, et qui met aux mains les partisans d'opinions opposées ; les caractéristiques de la méthode expérimentale y sont aussi très finement présentés. La place me manque pour étudier comme je le voudrais l'étude sur le pauvre Jean Lombard, et les « services communaux » du très érudit directeur Benoit Malon.

— Parmi les publications de la science officielle, j'ai noté la *Revue générale des sciences pures et appliquées* (1), qui me semble tenir un excellent rang tant par le nombre que par la compétence de ses rédacteurs ; le numéro 15 (15 août 1891) donne la traduction d'une étude de W. Crookes sur l'évaporation électrique, présentée le 11 juin 1891, à la société royale de Londres. M. J. Massart publie un travail sur l'irritabilité des spermatozoaires et les causes de leur pénétration dans l'œuf, qui ne manque pas d'un certain intérêt pour les hermétistes. *l'Électricien* du 22 août contient une critique du procédé W. Crookes pour l'extraction des métaux par l'électricité.

La *Revue Scientifique* du 11 juillet contient un important travail de M. Yves Delage, intitulé « Essai sur la théorie du rêve » ; l'auteur détermine d'abord de quoi nous ne rêvons pas : en général des idées qui ont obsédé l'esprit pendant la veille ; une impression génère d'autant mieux un rêve, dit-il, qu'elle a été moins consciente et plus vive ; cette inconscience peut être poussée très loin, paraît-il, témoin le cas de ce monsieur qui rêve de la mort d'un de ses parents, avec les détails les plus circonstanciés ; le lendemain il trouve sous sa porte un petit bleu que son concierge y avait glissé, lui annonçant précisément cette mort. « Bien des gens, dit M. Delage, auraient vu là un « avertissement diucl » ; lui, explique cette coïncidence par la vision inconsciente du télégramme ; il resterait

(1) Paraissant chez G. Carré, le 15 et le 30 de chaque mois.

alors à expliquer le moyen de cette vision inconsciente, et à déterminer l'heure à laquelle le concierge avait déposé le papier en question. Je crois qu'en ces questions de physiologie psychologique, les philosophes monistes de l'Allemagne ont indiqué d'exemple la vraie méthode; les savants français, tout en faisant montre de l'esprit d'indépendance, s'empressent de couler leurs recherches dans un moule commun, et ils sont rares ceux qui cherchent leurs matériaux autre part que dans les auteurs autorisés par le positivisme universitaire. Cette même revue donne, dans son numéro du 22 août 1891, une étude de M. Séailles sur Léonard de Vinci, astronome; je rappellerai à ce propos que les manuscrits du célèbre peintre conservés à l'Institut ont été publiés par M. Ch. Ravaisson, et M. J. P. Richter en a publié en Angleterre deux autres volumes.

Enfin je dois annoncer le *Médecin du foyer du Sud-Ouest*, journal mensuel de vulgarisation scientifique et médicale, publié, depuis quatre mois, par le Dr J. Gérard, l'auteur si connu de la « Fécondation artificielle » et de la « Grande Névrose » (1).

Y. LE LOUP.

CORRESPONDANCE

L'impartialité absolue de l'*Initiation* nous fait un devoir de publier la lettre suivante. A la suite de cette publication nous considérons l'incident comme *absolument clos* et nous n'y reviendrons plus.

Mon cher Papus,

La livraison d'août de l'*Initiation* contenait en supplément une explication que la *Rose* † *Croix* pouvait devoir au public, mais qu'elle devait assurément à Joséphin Péladan en d'autres termes. Quelque indépendants que soient notre *Groupe ésotérique* et ses organes, cette promulgation, faite de notre tribune de semblable façon, a profondément attristé maints des nôtres que des senti-

(1) Rédaction et administration, 1, rue Ernest-Godard, Bordeaux.

ments d'amitié intellectuelle attachent également aux deux parties d'une scission qu'il n'y a pas lieu de juger ici. Ce spectacle nous a d'autant plus peiné qu'il était offert aux passants à l'heure où la charité, l'amour, l'altruisme venaient d'être prêchés avec enthousiasme à la même place au profit de spirités. Je ne suis pas disciple de Péladan, ainsi que vous l'avez écrit ; mais accordez-moi qu'un certain droit de condisciple m'autoriser à vous recommander à son égard cette courtoisie que vous dépensez si inutilement d'autre part.

Votre dévoué,

VURGEY.

Comme on voit, M. Vurgey ne parle qu'en son nom propre.

LIVRES REÇUS

H. RUZAN. *Algérie, Tunisie, Malte, Sicile, Italie, Valence*, imprimerie Valentinoise, place Saint-Jean.

JOSÉPHIN PÉLADAN. *La Gynandre* (roman).

JULES BOIS. *Il ne faut pas mourir* (dialogue). (Compte rendu dans le prochain numéro.)

D. METZGER. *La Vivisection, ses dangers et ses crimes*, Paris (in-8). (Compte rendu prochain par Marcus de Vèze.)

A. HUREAUX. *La France ouvrière libre et la victoire sociale*, Paris, 1888.

LEA D'AURE. *Gabriello il consolatore*, Firenze (in-18).

AURELIA FULLURO DE LUNA. *Tra un delitto*, Rome (in-16).

— *Penieri ed. Affetti*, Rome (in-18).

Chimère est une fort intéressante revue qui paraît à Lyon, 17, rue du Commandeur. Elle est dirigée par Paul Redonnel et nous la recommandons vivement à nos lecteurs parisiens et lyonnais.

Le Gérant : ENCAUSSE.